



Bibliothèque nationale de France
Département de la reproduction

AVERTISSEMENT

Pour des raisons de conservation du document original, le recours à un microfilm a été privilégié pour réaliser cette reproduction. Le fichier qui vous est livré est donc en noir et blanc et non en couleurs.

En outre, si nous veillons à garantir la meilleure lisibilité possible, des défauts inhérents au microfilm peuvent subsister : défauts d'aspect et qualité des illustrations, notamment.

Nous vous remercions de votre compréhension.

NOTICE

Due to the preservation state of the original document, the use of a microfilm was favored to make this reproduction. Therefore, the delivered document is in black and white and not in color.

We ensure the readability of the text but some defects inherent to the microfilm may remain : defects in the appearance and quality of the illustration in particular.

We thank you for your understanding.

N^o 60 bis de l'Etat A du
20 fev 1907.

Recl 77086

Alpes Maritimes

Dépôt légal

FRIDOLIN WERM.

8^{Ye}
6920

Glanes au Passé



Poésies

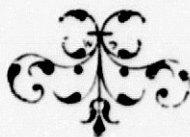
VARIA — LIEDER — DÉBRIS D'HERBIER

JAUNI — ALTER ME — FABLES —

INFANTILIA — ROMANCERO — AMBIANCES

*Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.
Quæ legis hic ; aliter non fit, Avite, liber.*

MARTIAL.



NICE

LIBRAIRIE VISCONTI

62, Rue Gioffredo

1907

8. Ye
6920

FRIDOLIN WERM.

Glanes au Passé

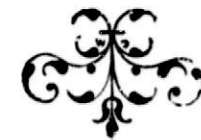


Poésies

VARIA — LIEDER — DÉBRIS D'HERBIER
JAUNI — ALTER ME — FABLES —
INFANTILIA — ROMANCERO — AMBIANCES

*Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura,
Quæ legis hic ; aliter non fit, Avite, liber.*

MARTIAL.



NICE
LIBRAIRIE VISCONTI
62, Rue Gioffredo

1907

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES SANS ART

Schleicher Frères et C^e Editeurs

15, Rue des Saints-Pères
PARIS

PAQUES FLEURIES

& AUTRES POÈMES

Léon Vanier, Éditeur.

A. Messein. Successeur
19, Quai Saint Michel
PARIS



*La couverture ne se prête guère à la confidence,
mais qui ouvre est ami. Ce passé, ce lointain, c'est
le mien, — temps beureux de jeune travail qui
croit et qui espère.*

Varia.

FUIITE D'EGYPTE

O rus, quando ego te adspiciam !

HOR. SAT.

The thirst of their ambition was not mine.

(MANFRED)

Champs aimés, gais coteaux, encore en vous, encore !
De vous je me pénètre, en vous je m'incorpore —
Recevez votre enfant, je le suis, n'est-ce-pas ?
Servez-moi, servez-moi ces éternels repas
De laitage calmant, d'enivrante ambroisie,
Qui découlent de vous pour toute âme choisie...
Chassez de mes poumons, brises pures du ciel,
Les sporules de mort, miasmes de Babel...
Je m'enfuis de la ville... Il y fait laid et sombre,
Et froid, bien froid au cœur ; des misères sans nombre
Y grouillent dans la fange avec un air hagard,
Et la joie elle-même est un spectre blafard...

Fais m'en repos aux yeux, ô verdure hyémale !
 Et toi, prince déchu, soleil au front d'opale
 Qui rases l'horizon en jetant des regrets,
 Me voici : tisse-moi de tes plus humbles traits
 Un habit tout pareil à celui qu'ont les rustres
 Méprisés des bonheurs grimaçant sous les lustres...
 Passereaux sans abri, chemins creux dépouillés,
 Béants ados déserts à l'automne fouillés,
 Alentours assoupis et bleuâtres fumées,
 Jardinets sans enfants et chaumines fermées,
 Voyageurs ténébreux plus hâtifs chaque soir...
 Parlez-moi, chantez-moi la lumière et l'espoir !

Enfin ! je survis donc à ces longues semaines
 De courses sur les rails des pratiques domaines
 De Madame Industrie ! Au fait, je suis ravi
 De savoir qu'à tel but tel gaz est asservi,
 Qu'en utiles desseins le monde est convertible,
 Et qu'on peut, par brevet, rogner son combustible.
 Merveilleux ! mais vraiment, ne m'en dites plus rien ;
 Tout ce que vous ferez, je le trouverai bien,
 Commode et bon marché. Hardiment, sans scrupules,
 Termites, enfoncez toutes vos mandibules ;
 Rongez tout à votre aise, au meilleur escient,
 Cette bonne Cybèle au ventre patient, —
 Pourvu que vous laissiez à mon âme pieuse
 Son front en arc ligné, sa bouche harmonieuse,
 Ses cheveux où la fleur à la feuille répond,
 Le carmin de sa joue au réveil pudibond,

Ses deux bras blancs bien nus, ses mamelles profondes,
 Son collier de rayons, sa tiare de mondes...

Mes amis, vous blâmez ce grand capricieux
 Qui sait trouer d'un bond vos rets officieux,
 Et j'entends vos propos : — « Ridicules boutades !
 « Sans-souci de rêveur ! Coup de tête ! Incartades !
 « Dérason et folie !... » Ah ! c'est bien mérité ;
 De vos exemples d'or j'ai bien peu profité ;
 Au prudent tribunal moi-même je m'accuse
 D'avoir limé mes fers, d'avoir rompu l'écluse...
 — « L'âge avance... pourtant... chacun... et *cætera*,
 « Nous verrons... rira bien qui le dernier rira. » —
 Je vous arrête ici. Du mépris sardonique
 Je n'offense jamais des autres la pratique.
 Nul ne peut me taxer d'avoir trouvé mauvais
 Qu'autrui ne marche pas où moi-même je vais.
 Plus d'un espace s'ouvre à la pensée humaine,
 Et toute œuvre a son droit quand l'honnête la mène.
 Commercez, bâtissez, forgez, mariez-vous,
 Inventez pour remplir un coffre-fort jaloux,
 Parcourez à l'envi la raisonnable ronde,
 Le cycle que parcourt à peu près tout le monde, —
 Qu'est-ce que vous voulez ? Démence ou bien orgueil,
 Je veux à ma manière arriver au cercueil ;
 J'ai dégoût du chemin piétiné mais bien sage,
 Et je me sens cousin des oiseaux de passage ;
 Il me plaît de n'avoir ni foyer ni maison,
 Et d'enfourcher le vent en narguant l'horizon.
 J'admire vos travaux et votre humeur contente ;
 Je n'en puis revenir qu'aussi peu vous enchante,

Et comme on m'a conté qu'existent parmi nous
Des philosophes gueux, — il faut que ce soit vous.
Vous avez fait le vœu, vous portez la besace ;
Votre esprit s'accommode au moindre coin d'espace ;
Du sacrifice il tient qu'un être humain entier
Consente à ployer l'aile à si maigre métier....

Assez de cette humeur et voici le vrai lire :
Le nouveau, le meilleur, en chaque objet m'attire,
Et j'ai fort mince égard pour tous ces songe-creux
Qui, des gants sur les mains, nous prêchent d'être heureux.
J'aime le positif et j'honore l'utile.
J'y laisse, quand je puis, mon empreinte débile,
Et je sais rattacher l'infime journalier
Au bien-être total de l'immense atelier.
Mais, hommes d'action, permettez que je dise
Que le funeste nœud qui parfois nous divise
C'est votre intolérance, et ce sont tous vos soins
Pour dénigrer ceux-là qui forgent un peu moins.
Quand à votre mérite ils sont prêts à se rendre
Pourquoi donc persister sur eux à vous méprendre ?
Est-ce étrange qu'on ait des besoins différents ?
N'est-il donc d'autres biens que les biens apparents ?
Quelle injuste lubie en votre esprit se niche
D'excuser tout hormis le refus d'être riche,
Riche à votre façon ? Eh, n'est-il qu'un cordeau,
Qu'un type, qu'un seul poids, qu'un but, qu'un écriteau ?
Les choux sont nourrissants et la rose parfume, —
Vite, plantons partout le restaurant légume,
Et joie aux estomacs !... Mais nous avons des nez,

Que diront-ils?... De grâce, apprenez, comprenez.
Ne ramenez pas tout à la même stature,
A la vôtre. Il existe une double nature, —
Si vous ne voyez pas, laissez donc regarder.
C'est d'un étroit cerveau que de goguenarder.
A parler sans façon : l'exclusivisme est bête,
En quelque camp, hélas ! que se dresse sa tête,
Bête et brutal. Fuyons les jugements tranchants,
Et n'exilons personne, à peine les méchants.
Moins portés à blâmer, expliquons davantage
Comment des goûts divers ont eu divers partage.
L'essence de ce monde est la variété.
Sagesse, vaste pain par le ciel émietté,
Tombe de ci de là ; quelle sottise altière
De se targuer d'avoir la miche tout entière !
Soyons moins suffisants. Enclin à transiger,
Qui pense fuit l'extrême au lieu de l'infliger.
Laissons, de quel destin que le hasard nous dote,
A chacun sa couleur, son désir, ou sa note.
Au ruisseau son babil, à l'oiseau sa chanson,
La neige à la montagne et l'or à l'horizon,
Au papillon son aile, à la fleur son corsage,
Les souffles aux bosquets et l'éclair à l'orage,
Le silence à l'étoile, aux grèves la rumeur,
Le fer au forgeron et son rêve au rêveur !

SALUT A L'ILE!

Salut, ile-maitresse aux falaises de craie ,
 Qu'un spasme détacha par la liquide raie
 Du bloc des nations dont les huis incertains
 Tentent la convoitise et troublent les destins....
 Ilot de privilège, où, du Nord abordée,
 La voile aventureuse et d'audace bardée
 Apporta le vouloir, l'endurance, l'effort
 Qui s'excite à l'obstacle et fatigue le sort ;
 Ce pendant que le sol, en faveur généreuse,
 N'attendait que la main qui le cherche et le creuse
 Pour épandre en enjeu le double réservoir
 De la gangue royale et du diamant noir...

Ilot de privilège, où, pas lents, graduelle,
 Yssait la liberté première, — personnelle,
 Abritant l'unité d'arbitraire attentat,
 Enlevant mainte entrave au naturel état
 De l'individu né pour en faire à sa guise,
 Tant que sa force vive en ce faire est soumise
 Au libre aller d'autrui. De la sorte aguerris,
 Débarrassés d'un culte aux serviles prescrits,
 Renforçant le dessein d'entente solidaire,
 Tes enfants, trop nombreux pour le lopin de terre,
 Aux lointains ont porté le viril de ton sang —
 Du gigantesque extrait toujours te grandissant....

Le soleil ne s'en va jamais de ton empire, —
 Et qui ne peut aimer, il faut bien qu'il admire...

Grande ile hospitalière, on a vite noté
 Les tares, les laideurs, au premier débotté ;
 L'ignorance a toujours aimé cette méthode,
 Et dame vanité fort bien s'en accommode.
 Il faut plus de savoir, plus de détachement,
 De maîtrise de soi, pour balancer dûment
 Le côté lumineux et la juste critique....

Beaucoup sont déroutés par cet esprit pratique
 Qui, faute d'un remède, a patience au mal ,
 Ne va pas, hors propos, se berner d'idéal,
 Et, construisant à neuf des formules parfaites,
 Rudoyer le destin, appeler les tempêtes ;
 Ce bon sens qui maintient que chaque heure a son soin,
 Que du plus beau système il n'est aucun besoin,
 Que l'algèbre n'est pas pour la chose de l'homme,
 Plus complexe vingt fois que calculs d'astronome ;
 Qu'il n'est qu'une sagesse aux facteurs ennemis :
 Celle du moyen terme, appelé compromis, —
 Et qu'au lieu de grands mots dignes d'une autre sphère
 Le moindre grain de mil fait beaucoup mieux l'affaire....

Mère du grand poète, au pratique terrain
 L'autre élément de force est-il moins souverain ?
 N'as-tu pas les splendeurs de ta littérature,
 Des penseurs tout-puissants dans la double nature —

Cimes, voyants, docteurs de notre humanité?
 Ils cherchent, eux aussi, l'ultime vérité,
 Ils ont soif, eux aussi, des justices dernières,
 Ils jugent à leur dû nos multiples manières, —
 Mais il faut, disent-ils, pour l'opérer d'un mal,
 Qu'un corps soit au moins stable, en quelque état normal;
 C'est en sage lenteur qu'un tournant se prépare;
 A vrai travail messied l'égal et la fanfare;
 Le dessein le meilleur se disperse en morceaux
 Dans les heurts sans objet et les vains soubresauts...

Ile des ouvriers, qui sur la terre entière
 Ramasses l'or, le pain, solde de la matière
 Formée et transformée en tes airs assombris,
 C'est encore chez toi que tôt ils ont appris
 Du groupement le nerf, de l'union la force;
 Malgré tes us vieillies, ta féodale écorce,
 C'est encore chez toi que, sans choc véhément,
 S'accomplira, premier, le grand ajustement.....

Travaille à ta façon. La totale existence
 Se stimule au conflit de tendance à tendance.
 Les peuples, quel que soit pour eux l'espoir abstrait,
 N'échapperont non plus au naturel décret:
 Le multiple et divers créant la concordance.

CLIO

(Fragment)

Sur des feuillets de pur ivoire,
 D'un stilus fin, en bonne foi,
 J'écris la très-illustre histoire
 De l'héritier du peuple-roi, —
 Posé dans la demeure vaste
 Où Nord est doux et Midi chaste,
 Où l'eau méandre entre deux mers,
 Où le bœuf paît, le blé s'aligne,
 Où vient l'olive, où vient la vigne —
 Une joie à tout l'univers.

En labeur lent, sourde espérance,
 Ils ont fondu leurs éléments ;
 Au trône ont porté révérence,
 Dispos aux jours des ralliements.
 Parfois les maux tombant sur *Elle*
 Ne lui laissaient qu'un soufflé frêle,
 Mais le destin l'aimait pourtant —
 Car de sa force débridée
 Devait enfin jaillir l'Idée
 Sur tout un monde l'écoutant.

Ils ont eu richesse choisie :
 Le goût sobre et l'art mesuré,
 L'élégance et la courtoisie,
 Et l'entrain — de plaire assuré.

Ils ont créé, comme un semblable,
Un verbe fin, limpide, aimable,
Dont l'empire fut sans égal ;
Et, poussés d'étrange tourmente,
Ont eu, dans leur âme inconstante,
Quand même, un tenace idéal.

Dans leur ardeur pour le comprendre,
Pour le saisir, lui donner corps,
Pour le montrer, pour le répandre,
Ils ont usé de longs efforts.
Ils ont livré bien des batailles,
Ils ont semé bien des semailles,
Savouré bien des repentirs ;
Et leur humeur aventureuse,
Et leur bravoure généreuse,
Les fit héros, coupables et martyrs...

A QUOI JE RÊVE

Mon cher, vous plaisantez sur ce qu'à toutes brides
Je fuis n'importe quand sans clairon ni tambour ;
Vous demandez à quoi, seul dans ces thébaïdes,
On peut en vérité songeasser tout le jour....
Pour moi, voyez, jamais de trêve —
Jusqu'à rêver à quoi je rêve !

La mer scintille au loin semblable au firmament,
Ou revêt des tons verts sous le fouet de la houle ;
Et les flots, amoureux, s'éteignent doucement,

Ou s'acharnent au roc dont l'écume découle....
Près de la plage ou sur l'îlot,
Je rêve à ce que dit le flot.

Au front de ces coteaux un petit bois s'allonge,
Puis, serpent monstrueux, s'enfuit dans le ravin ;
Aucun œil curieux dans les taillis ne plonge,
La brise vole aux bords comme un gai séraphin....
Au bois, sans crainte de surprise,
Je rêve à ce que dit la brise.

Près d'ici je connais un beau jardin riant
Où dans un coin ombreux une source jabote ;
Les fleurs et les oiseaux y vont se défiant
A qui l'emportera, du parfum, de la note....
Parmi les fleurs, près du ruisseau,
Je rêve à ce que dit l'oiseau.

En zigzags dans les prés avec ma nonchalance
Je rôde, et je repose un peu partout mes yeux ;
De l'ouest un beau nuage en grandissant s'élance,
Et comme un gai Protée il arpenté les cieux....
Flottant du ciel au paysage,
Je rêve aux destins du nuage.

J'adore du matin le charmant branle-bas
Quand les signaux de flamme à l'orient s'agitent ;
Ce sont mille baisers, mille chants, mille éclats,
Quand les forces de vie en traits se précipitent....
Aux aguets au matin vermeil,
Je rêve au pouvoir du soleil.

J'adore aussi du soir l'amoureuse folie
 Qui se pare en fuyant d'un crêpe de langueur, —
 Ce doux effacement, cette mélancolie
 Qui, courbant toute chose, atteint enfin mon cœur....
 A ma fenêtre où l'ombre ondule,
 Je rêve aux pleurs du crépuscule.

Tantôt tel qu'un chasseur je me tiens à l'affût
 Quand sortent tour à tour les sphères éternelles:
 Chaque nouvelle éclore, en guise de salut,
 Cligne au clignotement de toutes les prunelles....
 Plongeant au ciel et par delà,
 Je rêve à ce que voit Stella.

Parfois c'est quelque forme au temps jadis chérie
 Qui me suit au sentier, dans le ciel, sur le flot;
 J'ai beau vouloir tourner ailleurs ma rêverie,
 Je ne puis échapper au ravissant complot....
 Au souvenir baignant mon âme,
 Je rêve à l'amour de la femme.

Parfois c'est un poète aux chants passionnés
 Qui lance à bonds pressés tout mon sang à ma joue;
 Parfois l'accord fortuit d'airs affectionnés
 Qui pousse à l'inconnu l'âme qui se dénoue....
 Touché du souffle inspirateur,
 Je rêve au rythme créateur.

Souvent aussi je fouille aux âges de la Terre
 Pour déchiffrer un mot des merveilleux secrets;
 Ou bien, scalpel en main, je recherche l'artère
 Qui, dans l'histoire humaine, a porté le progrès....

Parmi les bouquins, les décombres,
 Je rêve au passé grouillant d'ombres.

Mais plus souvent encore, emporté dans les temps,
 Je vois à son midi notre pâlotte aurore;
 Je suis là qui lui parle, et l'appelle, et l'attends,
 Comme si sur ma vie elle pouvait éclore....
 Triste ou gai, mais toujours pieux,
 Je rêve au Futur radieux.

Je rêve à corriger quelque stance rétive,
 A trouver de l'argent alors que n'en ai pas;
 Je rêve, quand j'ai mal, à quelque eau sédative,
 Et quand j'ai faim je rêve à l'heure du repas.
 Parfois encor, — souffrez, j'achève, —
 Je ne rêve à rien quand je rêve.

C'est bien long, n'est-ce pas, pour dire peu de neuf?
 Ah, le neuf sonne vieux sous notre pauvre lune.
 Vous vouliez un poulet, je vous envoie un bœuf —
 Pour l'échange cornu n'ayez pas de rancune....
 Mon cher, c'est qu'une fois de plus
 J'aurai rêvé, sommeil inclus.

RETOUR

De retour! c'est bien vrai! Quel bonheur! Oui, voici
 Mon rapide penchant et la montée en face;
 La profonde vallée entre nous deux ainsi,
 Et des aulnes d'écran qui miroite par place.

Le bois à mon sommet jette droit sur mon lit
 Son cher mensonge d'eaux et de rocs pêle-mêle;
 Mon vieil ami le coq au travail m'avertit,
 Et l'abbaye au loin tinte sa ritournelle.

Vite, ouvrons la fenêtre. Aux rougeurs du sorbier
 L'hirondelle jeunette en frémissant se pose....
 Bah! les prés font encore honneur au tapissier,
 Et sur le mur il reste, à m'attendre, une rose.

Pourtant — n'était-ce hier?... alors que je m'en fus
 Les vergers balançaient leurs neiges merveilleuses....
 Mais quoi! L'ombre du banc n'est déjà de refus,
 S'en donne le soleil sur les pommes rieuses.

De la lumière à flots! de la lumière encor!
 Et blanche et pure et molle, ainsi que Dieu l'envoie!
 Mes ailes, rouvrez-vous, reprenez votre essor
 Vers les royaumes miens de tristesse et de joie!...

Tant de gens cependant ne peuvent avoir tort.
 La ville a des attrait, je n'en veux pas médire.
 A l'Opéra, j'avoue, on se plaît assez fort;
 Et le tumulte instruit, — au pis il prête à rire.

Mais être seul vaut mieux. Au grand silence il est
 Des chutes d'harmonie enivrante et suprême.
 Etudier autrui, c'est court, c'est incomplet,
 Mais le monde est sans borne, et sans borne est *moi-même*.

Être seul! être seul! De ses yeux attachés
 Couvrir, jusqu'au relief, l'idée à Dieu ravie;
 S'envelopper quasi contre tous les touchers;
 Ramener à plaisir tous les fils de sa vie.

Être seul! être seul! Boire à tous petits coups
 L'invisible liqueur que nous tend chaque aurore;
 Regarder dans son cœur et son âme en jaloux,
 En avoir le vertige, et regarder encore!

Je ne vais pas t'offrir de beaux riens étirés,
 Solitude, ma mère, en cette heure de fête;
 Nourrice la meilleure aux penseurs altérés,
 Je viens me pendre à toi, car je suis ton poète!

LUGUBRITER

Connais-tu les jours de pâleur
 Où crie et geint chaque misère,
 Où le cœur halète en la serre
 De quelque invisible oiseleur?

Ils étaient cinq autour d'un piano-miniature
 En plein vent. Je dis bien — une bise âpre et dure

Soulevait la poussière à tous les carrefours
 Et la jetait au front du mois cher aux amours.
 Ils étaient cinq enfants, et leur mère en arrière
 Se tenait, cils baissés, comme en morne prière.
 Eux, ils chantaient. Posés en écran protecteur
 Deux parasols s'ouvraient sur l'accompagnateur
 — Fillette de dix ans — la lampe et la musique.
 D'aucun côté jamais un geste de supplice:
 Dignes, ils ne prenaient pas d'apparent souci
 Du cercle de passants par degrés épaissi,
 Et leurs yeux bleus plombés d'une auréole sombre
 Se tournaient fixement vers un même point d'ombre
 Comme s'ils attendaient que leur ange endormi
 Fût prêt pour les mener sous un ciel plus ami.
 A tout examiner, leur misère était neuve,
 Neuve et soudaine. Aux plis des habits de la veuve,
 A l'air pur et naïf des mignons concertants,
 Misère avait frappé, sans doute ce printemps;
 Et pour dernier supplice, hélas! la pauvre femme
 Exhibait ses petits, ces oiseaux de son âme....

Londres, dans un passage attenant aux trottoirs
 Où le riche et l'oisif accourent tous les soirs:
 Les cabarets bruyants où la foule s'empresse
 Vomissaient au dehors la lumière et l'ivresse;
 Le dandy parfumé coudoyait le haillon,
 Le vice marchait nu, sans frein et sans bâillon,
 Et la prostituée empanachée et folle
 Apportait à la mère une hideuse obole....

Au matin qui suivit, devantant le soleil
 Je fus hors. Tout dormait d'un effrayant sommeil
 Dans les briques sans fin — car c'était le dimanche
 Où toute œuvre se tait, où la prière blanche
 S'envole et bat de l'aile aux célestes vitraux....
 Tout dormait... Au milieu des muets soupiraux
 Un seul disait la vie.... Au fond d'une boutique
 S'étalait vaguement un fouillis fantastique,
 Des copeaux frais et blancs s'entassaient sur le seuil,
 Et deux hommes sifflaient en clouant un cercueil....

Quelques instants après j'étais dans la campagne
 Avec le dur penser qui souvent m'accompagne.
 Aux tout premiers rayons les coteaux rougissaient,
 Les bois, vêtus de neuf, de bonheur frémissaient,
 La fleurette des champs secouait son ombelle,
 Et l'on sentait partout la fenaison nouvelle....

Connais-tu les jours de pâleur
 Où crie et geint chaque misère,
 Où le cœur halète en la serre
 De quelque invisible oiseleur ?

STANCES

Bienvenue à vos vers; ils sont tels que les veut
 Ma bonne affection que chaque année augmente.
 Pourquoi dire humblement: Chacun fait ce qu'il peut,
 — On fait toujours très bien avec une âme aimante.

Pour l'invitation, je crois que cet été
 Il me faudra rôtir dans notre capitale ;
 De travaux ennuyeux je suis fort endetté,
 La corvée est, je crains, fatale.

Cependant je saurai même de loin vous voir
 Active et serviable en votre maisonnette,
 Joyeuse de donner comme de recevoir
 Ces plaisirs innocents que mon cœur vous souhaite :
 Des retraites à l'ombre, un abondant gazon,
 Des fruits en quantité, des légumes de même,
 Des chants plein les taillis, des roses à foison, —
 Et tout le reste du poème.

Au courant monotone un peu vous en voulez.
 N'ayez aucun regret. L'heure qui fuit paisible,
 Et les mêmes devoirs tous les jours rappelés,
 Sont peut-être l'aspect du seul bonheur possible ;
 Et l'on a dit parfois que certain jugement,
 Sur les peuples émis par un penseur notoire,
 On peut nous l'appliquer aussi séparément :
 Heureux ceux qui n'ont pas d'histoire !

Combien de fois Désir, ce faux enlumineur,
 Triture ses couleurs contre nous conjurées !
 L'objet qu'il peint ressemble en tous points au bonheur,
 Il a l'aile d'or fin, les teintes azurées.
 Mais dans les courts moments où la main le saisit,
 Pendant qu'elle l'amène au poumon qui l'appelle,
 L'aile d'or se fait griffe et la teinte noircit —
 Reste une souffrance réelle.

Vous me questionnez de votre aimable ton.
 Cela va bien et mal ; le flottant me harasse.
 Capricieux d'ailleurs comme un vrai rejeton
 De la pensée en deuil et du songe vorace.
 Comme un chien affamé je vais toujours cherchant ;
 Et j'ai beau vous prêcher en me croyant fort sage,
 Il me prend d'envier le soldat, le marchand,
 Un quiconque sur mon passage.

J'aurais besoin vraiment de quitter mes caveaux.
 Les maisons me font froid et la ville m'attriste,
 Car sans cesse des cris et des sanglots nouveaux
 S'y viennent ajouter à ma funèbre liste.
 En voyant cet amas imparfait, mal venu,
 Je refoule en mon sein comme un vent d'anathème ;
 Et presque à chaque pas le tacite Inconnu
 Me heurte au multiple problème.

Aux champs je subis moins ces attaques de mort :
 Le haïr contenu, l'orgueilleuse atonie ;
 Chaque angle s'adoucit, tout contraste est moins fort,
 Il me semble rentrer dans la grande harmonie.
 Et lorsque, voyageur, vers le déclin du jour
 Je franchis votre seuil que vous ouvrez vous-même
 Tandis que l'épagneul acclame mon retour —
 Spontanément j'oublie et j'aime.

Vers vous je vais tâcher de frayer mon chemin.
 Votre hospitalité plus que d'autres m'est chère ;
 Je suis gai dû franc dire et du cœur sur la main
 Du travailleur fidèle et de la ménagère.

J'aime du jardinet le modeste décor
 Et la simplicité de votre maisonnette,
 Et ces prés d'un beau vert où se dessine encor
 La grande ombre du grand poète. (*)

APRÈS TROIS SONATES

On le dit quelquefois : c'en est fait de la lyre,
 Son sort est en déclin au domaine de l'art.
 Trop faible est son précis. Les chants qu'elle soupire
 N'empliraient qu'à demi les poumons d'un Mozart.

Dès les âges premiers le barde fut en gloire,
 Et des peuples enfants il aida la mémoire;
 Mais la musique vraie, ou science du son,
 Jusqu'à ces temps derniers est restée un soupçon.
 De sainte Faculté je ne veux pas médire,
 Mais là, je crois qu'Orphée était un pauvre sire ;
 Ses accords, on prétend, apprivoisaient les ours, —
 Chez Herz il n'aurait pas grand monde de nos jours.
 Amphion construisit Thèbes la magnifique
 Rien qu'en pinçant les nerfs de la *tortue* antique, —
 La bâtisse eût souffert tant soit peu de retard
 S'il eût eu pour truelle un *Broadwood*, un *Erard*....

(*) Byron, à l'école du Harrow.

Vous venez les derniers, harmonistes sublimes,
 Quand l'homme a tout fouillé, les gouffres et les cîmes,
 Qu'il s'asseyait dans sa nuit, las de toujours chercher....
 Vous approchant de lui d'un pas léger de femme,
 Doucement vous passez tout autour de son âme
 Quelque essence sans nom qui la vient étancher....

Et les savants, c'est vous, ô chers et grands génies !
 Le réel et le vrai sont dans vos symphonies :
 Deux notes tour à tour ;
 Vous seuls savez chanter en strophes variées
 Les seules entités à jamais mariées :
 La douleur et l'amour.

MARDI-GRAS

Mardi-gras aviné chancelle aux carrefours,
 Ou bien, l'épaule nue, aux lustres se démène ;
 La Folie et l'Oubli, ces bruyants troubadours,
 Dans des spasmes derniers enterrent leur semaine.

Ce m'est indifférent, et je rentre chez moi
 Pour allumer la lampe au travail amicale, —
 Mais la plume faiblit je ne sais trop pourquoi,
 Et dans les mots pressés un soupir s'intercale.

Certes, ce ne sont pas du moins de vains regrets
Des soi-disant plaisirs tendus par la débauche ;
Ils vont mal à ma soif, ces petits vins aigrets
Dont s'enivrent ceux-là que le néant embauche.

Oublier je ne puis, et souvent je ne veux.
Qu'est-ce donc, et pourquoi cette nouvelle crise ?
Car ces viles clameurs n'ont pourtant plus d'aveux
Qui puissent compléter l'horreur longtemps apprise.

Serait-ce un brusque choc du contraste impromptu ?
Le gaz étincelant et la froide bourrasque, —
Les grelots sur la tête et les pleurs sous le masque, —
Mon pauvre cœur, qu'as-tu ?
Que te sont les grelots dans la froide bourrasque ?

N'est-ce donc pas assez de mon propre souci
Auquel j'ajoute un peu celui de toute chose ?
Sous le vide éperon faut-il aller aussi
Fouiller hors de propos et regimber sans cause ?

Certes, j'aime l'étude et ses rudes tournois
Contre le dogmatisme et contre l'ignorance ;
Et la subjection des naturelles lois
M'exalte de bonheur, m'enfièvre d'espérance.

Attendez, — et voilà que tout devient fétu,
Que la main qui cueillait s'égare et puis délaisse,
Que l'œil se fixe ailleurs, que la tête se baisse —
Mon pauvre cœur, qu'as-tu ?
Pourquoi ces yeux ailleurs, cette main qui délaisse ?

Certes, j'aime la femme et j'aime son amour ;
Et dans son sein ému de toutes les tendresses
Il me semble parfois me perdre sans retour
Comme au foyer final de toutes allégresses...

Pourtant, en d'autres jours, quand l'orage s'est tû,
Je contemple, attristé, les rougeurs des morsures....
C'est comme une *autre* faim pour d'*autres* meurtrissures —
Mon pauvre cœur, qu'as-tu ?

Pourquoi cette *autre* faim de brûlantes morsures ?

Certes, j'aime les champs, les horizons lointains,
Les grands bruits de la mer, la paix de la montagne,
Et les soirs empourprés et les tièdes matins,
Et les souffles discrets que l'étoile accompagne ;

Certes, j'aime un tableau qui parle un sens caché,
Un marbre qui respire une forte pensée ;
J'aime l'écho sonore au génie arraché
Par quelque souriante ou pâle fiancée ;

Certes, j'aime le bien, l'honneur, le dévouement,
La générosité, le muet sacrifice,
La ligue du travail pour l'humain mouvement
Avec la liberté, seule juste complice ;

Mais par moments tout perd son dire et sa vertu, —
Je repousse en pleurant le trop mince partage,
La poitrine fermente et je veux davantage —
Pauvre cœur, que veux-tu ?

SOUVENIR

D'UNE EXPOSITION UNIVERSELLE

J'allais et je venais dans ces tas de merveilles :
 Les tempes m'en battaient, m'en cornaient les oreilles,
 Et je m'extasiais en détail, à la fois,
 Sur le puissant *je veux* au bout de nos cinq doigts,
Je veux avec *je sais*. A la fin, je l'avoue,
 Tant d'écarquillement me fit faire la moue.
 C'est un plat fatigant que l'admiration
 En cours forcé... Mais non, pas de digression.

J'allais par la cour grecque au hasard de ma route,
 Quand je vis — quand je vis... devinez... une croûte!
 Une huile de rapin !... Un coin de mer, un port ;
 Un jeune homme débarque: un fin type du Nord,
 Une haute, une belle, une puissante mine ;
 Pâle et presque tremblant il s'avance, il s'incline,
 Un manteau sur le bras, la casquette à la main.
 Pour l'accueillir, voyez, groupés sur son chemin,
 Ces chefs resplendissants sous l'ample fustanelle,
 Avec flamme triplée en leur noire prunelle.
 Le jeune homme s'avance, et la foule à l'entour
 Semble avoir espéré, longtemps, ce joyeux jour.
 Des fleurs jonchent ses pas ; — voici — le canon tonne —
 On crie — on fait chorus — la cloche carillonne —

D'un souffle on ne sait quel l'air est comme embrasé...
 Une enfant en haillons, au grand œil avisé,
 Pieds nus s'est approchée, — et, petite indiscrete,
 A toucher un des bords de son habit s'apprête...

Et lui, lui, je le vis — un enfant tout petit
 Dans un site sauvage où quelque antan bâtit
 Loch-na-gar grandiose ;
 Aimant déjà vaguer, minime troubadour,
 Ou tendant la poupée à son premier amour,
 Mary Duff, ange rose !

Je le vis — noble lord d'un coup inespéré,
 Sur le sein de sa bonne entrant au prieuré
 Aux ogives muettes ;
 Grandi sans mère vraie, à défaut la bravant,
 Jouet de ses humeurs, et, boiteux, esquivant
 La pelle ou les pincettes.

Je le vis — à Harrow, colline aux verts talus,
 Aimant et protégeant, combattant chaque abus,
 Toute cafarderie ;
 Boudant le savoir mort, pûmant à tous les jeux,
 Assis sur une tombe, en ses jours ombrageux,
 En longue rêverie.

Je le vis — il avait, au compter, dix-huit ans —
 Il aimait une vierge en ce trompeur printemps,
 Oui, cette fois, il aime !

Mais ce cœur était sourd, aveugle, dédaigneux,
Quand lui furent gémis les déchirants adieux,
Le *Farewell* suprême....

Je le vis — il tenait une plume à la main
Et versait sa bonne encre au critique inhumain
Des *Heures de Paresse*;

Le carquois trop vidé frappa des innocents —
C'était mal: il le dit; oui, dans ses jours puissants,
Sa bonté s'en empressé.

Je le vis — à Cadix, à Cintra ses amours,
A Séville friponne, à Malte aux chers discours,
Chez Ali d'Albanie;
Dans Athènes au départ redemandant son cœur,
Imitant à Sestos, beau fanfaron moqueur,
De l'amour un génie.

Je le vis — c'était Childe au pays revenu —
S'éveillant un matin, saluant ingénu
La gloire et les louanges;
Imprimant d'un seul jet, on eût dit comme en jeu,
Au hasard de la nuit, sur des pages de feu,
De fiers types étranges;

Etranges mais vivants, car chacun d'eux avait
Une marque au côté, — comme un sanglant rivet
Sur blessure profonde;
Car chacun d'eux avait comme un lambeau de lui....
Car il savait déjà, le réel pour appui,
Soulever tout un monde.

Je le vis — *il était debout devant l'autel* —
Devant, ses yeux passait comme un brouillard mortel,
Au cœur mortelle transe, —
Elle était belle aussi, mais ce n'était pas là
Sa destinée à lui, l'étoile qui brilla
Dans son adolescence.

Je le vis — *sur les eaux, de nouveau sur les eaux*;
Dans la plaine où gisaient encore les morceaux
De l'aigle à *rouge serre*;
Au bosquet de Julie, au puits du *Prisonnier*,
A Coppet, sur un mot, faisant effort dernier
Vers son enfant sans père.

Je le vis — il était sur le pont des Soupirs;
Harold se souvenait des esclaves martyrs,
Du Tasse en sa ruine;
Beppo du monastère épelait l'in-quarto,
Mazeppa galopait aux berges du Lido,
Hélas, la Fornarine....

C'était mal, c'était mal, mais qui saura jamais
Le vertige qui vient à ces tristes sommets
Où le génie isole?
Quand l'âme n'a pas d'âme à savoir ses soupirs,
Mordue avec la dent d'impossibles désirs,
Du vide elle s'affole!

Je le vis — à Bologne: il marchait tout rêveur
Par les jardins peuplés de son absent sauveur,
L'héroïne inlassable;

Auprès d'une fontaine il se tordait les mains
Et ses larmes coulaient... — Pleurent les libertins
D'une amour véritable?

Je le vis — autre et même — et Manfred et Caïn;
Plongeur, chercheur, fouilleur dans le plus sombre sein,
L'âme la plus bourbeuse;
Le monde prit au mot ces portraits peu flattés, —
Pour qui s'entend un peu, perce de tous côtés
L'autre âme lumineuse.

Je le vis — Don Juan — grand artiste et rapin,
Sublime et méprisable, Apollon et Scapin,
Et splendeur et misère;
Don Juan, dernier-né de tendresse et de fiel,
Don Juan tout empreint des chers parfums du ciel,
Du rance de la terre;

De la terre, en ce temps où tout était dissous,
Tandis que dans son cœur les deux anges jaloux
Se disputaient l'empire...
Tel l'oiseau de l'orage et qui court au devant —
Le voyageur tressaille à son cri décevant :
Douleur, éclat de rire.

Je le vis — à Ravenne — il vivait en reclus:
Avec Dante il voyait venir le vaste flux —
Ennobli par l'échange;
Du sol italien il pressait la ferveur —
Venait la Liberté, son deuxième sauveur...
L'emportait le bon ange!

Je le vis — près de Pise, aux sables de la mer, —
Sur un bûcher gisait une verdâtre chair,
Un bien-aimé visage;
Il approchait la torche en se tournant un peu...
Shelley, ton cœur jamais ne voulut prendre feu —
N'en pouvant davantage.

Je le vis — il voguait de nouveau vers ce ciel
Où son génie apprit le souffle essentiel,
La beauté poursuivie;
Une flamme courait du Pinde à l'Hélicon...
Childe Harold rapportait et sa gloire et son nom,
Et, par-dessus, sa vie.

Je le vis — il voguait — pour la dernière fois.
Il fait nuit. Sur le pont, couché, je l'aperçois —
« Les Turcs! les Turcs! » on crie; —
Mais grâce à tous les saints, ou bien aux Turcs jobards,
Le *Mistico* passa — le nègre — les dollars —
Et la ménagerie.

Je le vis — aux marais. Il sortait un matin
De sa chambre, — il avait un feuillet à la main,
Dans les yeux un sourire: —
« Dit-on pas que Byron n'écrit plus rien? Tenez: —
« J'aime, souffre et regrette... Aux lieux prédestinés
« En soldat que j'expire! »

Je le vis... — Au dehors les Suliotes fous
Ourdissaient la révolte et hurlaient tels des loups,
Au ciel craquait l'orage, —

Sa gorge s'emplissait d'un long râle étouffant —
Il disait : « A l'assaut — Augusta — mon enfant... »
A trente-six ans d'âge !

Je le vis... — A Noël, ainsi que de raison,
Missolonghi priait ; de Dieu l'humble maison
Etait toute occupée ; —
Un manteau noir faisait son dernier ornement,
Et dessus on avait déposé seulement
Un laurier, une épée.

Je le vis — il voguait — oui, la dernière fois...
L'Océan bien-aimé n'avait pour lui de voix —
Sortie était *l'épine*, —
Le pèlerin voguait — devers l'Eternité...
Toutes les passions avaient alors quitté
La *fiévreuse* poitrine.

COQ-A-L'ANE ARITHMÉTIQUE

Much ado about nothing.

Madame, vous voulez mettre à la loterie !
Laissez-moi vous gronder, car c'est vraiment bien mal :
La Fortune pour vous n'a-t-elle, je vous prie,
Tiré de sa cassette un suffisant total
En esprit, en beauté ? — soit dit sans madrigal.

Mais la femme est joueuse autant que cachotière.
Elle adore rêver, quand s'éteint la lumière,
D'un billet jaune ou vert sous le linge au tiroir...

Madame, je vous tiens dedans la souricière —
Par devant l'univers vous allez *comparoir*.

Aussi bien qu'allez-vous vous adressant de sorte
A quelqu'un qui s'en va par la vie en sabots !
Le bonheur m'a jeté vingt-cinq fois à la porte ;
Dans l'urne du destin — que le diable m'emporte !
Je n'ai fait que tirer des mauvais numéros.

Chaque fois qu'à nouveau je fouille, ma main tremble,
Car d'avance je sais que le guignon est mien...
Mais de vous il s'agit, et puisqu'enfin il semble
Que l'avis d'un tondu peut faire quelque bien,
Vous gagnerez, pardieu ! — s'il en est le moyen.

1

C'est le chiffre sacré que le sage vénère :
Le fondement palpable et l'idéal de feu.
Et (peste ! cette stance est difficile à faire)
C'est tout ce qu'on voudra sur cette humaine terre,
Pourtant presque toujours ou de trop ou trop peu.

2

Cinq lignes seulement pour vous dire la chose,
Quand j'en pourrais remplir tout un livre et les cieux !...
Pour couper court, prenons une chambre bien close,
Une épaule bien ronde, une bouche bien rose,
Et des baisers bien longs qui font fermer les yeux...

3

Certains jurent que c'est avec *un* identique,
 Mais au jour du tirage il serait fort douteux...
 Pourtant il est un fait patent et sans réplique,
 C'est qu'après la cueillette aux détours buissonneux
Trois est de temps en temps un multiple de *deux*.

4

Quadrille, jeux divers, figures de la lune,
 Elémentaires trucs par quoi nous calculons,
 Verbes français, doux laps pour l'asperge ou la prune,
 Marc, Mathieu, Luc et Jean à la même tribune,
 Plus d'un ménage heureux dans certains beaux salons.

5

C'est un nombre qui plaît et l'on ne sait qu'en dire.
 Pour lui répondre il n'a qu'une rime à la lyre,
 Ce qui n'empêche point d'être envers lui courtois...
 Mais j'y suis: votre main est jolie, et j'admire
 Les perles qu'un clavier disperse sous vos doigts.

6

Celui-ci me descend à l'instar d'une toile,
 Et je ne vois moyen de me tirer de là...
 Qu'il est moitié de douze est vraiment trop facile...
 J'y suis encor: tenez, c'est presque un imbécile,
 Il aura de la chance — à cause de cela.

7

Nombre abracadabrant. Rimes jeunes et vieilles,
 Il m'en vient, il m'en vient — un *benedicat vos* !

En scintillent mes yeux, en tintent mes oreilles...
 Des gammes, des couleurs, des monts et des merveilles,
 Aussi le bric-à-brac du poète à Patmos.

8

Sept plus un, deux fois quatre, — on le trouve sans peine...
 Brelan, roi Barbe-bleue, une rose des vents...
 Pourquoi dit-on huit jours pour dire une semaine?
 Trois-huit, premier des trucs par quoi, dans la huitaine,
 Chacun, heureux, pourra faire ses huit enfants.

9

C'est le nombre des Sœurs, c'est celui de Lucine.
 Pour le recommander croyez-vous qu'il suffit?
 Car on pourrait montrer tel mari qui s'échine,
 Tel rimeur affolé de sa *riche* cuisine,
 Qui ne font rien qui vaille — entre nous qu'il soit dit.

O

Ornement des emprunts, des budgets en balance,
 Cadmus, roi besoigneux, le premier le bâcla.
 La place qu'il occupe est sa seule importance...
 Combien de gens, madame, en Chine comme en France,
 Croient être quelque chose — et ne sont que cela.

Madame, là-dessus je vous fais révérence.
 Triez, s'il se peut faire, au bagage léger.
 De gagner le gros lot je vous souhaite chance;
 Mais, pour vous parler franc — le puis-je sans danger?
 Ce n'est ce qu'avec vous je voudrais partager.

Lieder.

LES FILEUSES

Dans le temple de *Fatum*
Je les vois, les trois fileuses,
Filant, filant le *Scriptum*
De leurs mains trop scrupuleuses.

Pourquoi donc m'as-tu mis hors,
O Clotho ! de ta quenouille,
Me posant ce justaucorps
Qui se tient par tant d'efforts,
Où le froid, le chaud, me fouille ?

Lachésis, tu m'as filé
Déjà pas mal d'aventures :
Plus d'un rêve mutilé.
Bonheurs en *fac-simile*,
D'autres choses vraiment dures.

Et pourtant, numéro trois,
Tarde au coup de ta quincaille ;
Malgré ses dépits, ses croix,
La vie a de bons endroits —
Laisse la, vaille que vaille.

Dans le temple de *Fatum*
Je les vois, les trois fileuses,
Filant, filant le *Scriptum*
De leurs mains trop scrupuleuses.

AIMEZ TOUJOURS

Aimez toujours, je le souhaite,
 Mais de par Dieu ! point de serment.
 Quand pour le cœur répond la tête,
 Hélas ! on ment
 Etonnamment.

L'amour il vient, l'amour il quitte,
 Sans nul souci des oh ! des ah !
 Quand on dit : reste, il fuit bien vite,
 Quand on dit : va,
 Il reste là.

Mettez au flot une ceinture,
 Au lis nouez l'odeur un jour,
 Du tremble ordonnez le murmure,
 Alors l'amour
 Aura son tour.

TU TE PLAINS QUE JE N'AIME PAS

Tu te plains que je n'aime pas
 Parce que j'aime sans le dire ;
 Aux beaux discours, aux grands éclats,
 C'est vrai, je suis un pauvre sire.

Mais, tu le sais, les barils pleins
 Résonnent moins haut que les vides ;
 Mais, tu le sais, les flots malins
 Par leur bruit trompent les candides....

Va, petite, point d'argument ;
 Il en est un qui peut suffire :
 Donne tes lèvres un moment, —
 Il vaut bien mieux faire que dire.

MON ÉGÉRIE

Fixe tes yeux sur mes yeux,
 Ainsi je m'enivre mieux ;
 Tiens ! si tu veux sur le verre
 Me poser
 Un baiser,
 Du dedans je n'ai que faire.

Ce n'est pas manque d'attraits,
 Mais, qu'est-il, ta lèvre auprès?...
 Tiens ! veux-tu, mon Égérie,
 Mes amours
 Pour toujours ?
 Donne les deux, je t'en prie.

OÏL OU NENNI ?

En tout style, en tous les t
 J'ai longtemps prié, Madame;
 Par tous les saints Cupidons
 Couronnez enfin ma flamme....
 A tout mon brouillamini
 Dites donc oïl ou nenni.

En ce siècle de vapeur
 Et d'active mécanique,
 Rondement marche l'ardeur,
 Rondement se communique...
 Temps perdu. c'est jeu fini, —
 Dites vite oïl ou nenni.

Toujours rien, et rien toujours.
 Lors, Madame, prenez garde
 Au suprême et vif recours
 Nommé geste à la hussarde....
 Il faudra sur ce, jarni!
 Que disiez oïl ou nenni.

LA POMME

Nous avons cru de foi parfaite
 A de l'amour entre nous deux,
 Mais tellement s'y met la tête
 Que d'accomplir est hasardeux.

Le petit dieu que l'on renomme
 De tant d'apprêts n'est coutumier,
 Lors, croyez-moi, laissons la pomme
 Sur le pommier.

Vous êtes bonne, et je déclare
 Aimer, aimer vos dons charmants, —
 Mais où le feu, le tintamarre
 Qui fait une paire d'amants?
 Je serai là, vôtre tout comme,
 De vos amis le tout premier,
 Mais, croyez-moi, laissons la pomme
 Sur le pommier.

COMBIEN J'AIMAIS JE NE PUIS DIRE

Combien j'aimais je ne puis dire.
 J'en étais sourd, muet, perdu;
 Tout ce qui plait, que l'on désire,
 En elle était comme fondu.
 Le beau soleil vu face à face
 Moins qu'elle encor m'éblouissait,
 Toutes les fleurs perdaient leur grâce —
 Rien qu'elle fleurissait.

Et puis — qu'on doute ou qu'on m'en croie —
 Je ne sais rien y démêler,
 J'eus à venir bien moins de joie,
 Bien moins de peine à m'en aller.
 Et doucement, en dehors d'elle,
 Tout s'est à neuf enjolivé,
 J'allais sifflant par la tonnelle —
 Que m'est-il arrivé?

Dites le moi, vous les grands sages,
 Les philosophes avisés,
 Qui mettez l'encre à tant de pages,
 Qui dans de gros livres lisez.
 L'amour est-il un vent qui glisse,
 De la vapeur, du verre, ou bien
 Un feu-follet, quelque malice —
 Est-ce une chose ou rien?

AIMEZ UN FRAIS VISAGE

Aimez un frais visage,
 Un teint pur et fleuri,
 Un cou de lait pétri,
 Un gracieux corsage —
 Mais le Temps est jaloux,
 Souvenez-vous!

Aimez l'esprit solide,
 Le tact, le ton, le goût,
 Le cœur toujours debout,
 L'âme large et candide —
 Le Temps n'est pas jaloux,
 Souvenez-vous!

LE SECOND ANNEAU

Depuis que tu dis *oui* tout bas
 Voilà vingt ans de mariage;
 Tiens, je t'apporte un nouveau gage —
 — Un autre anneau? — Pourquoi donc pas?
 Mets à ton doigt ce nouveau gage.

Avec le premier j'épousais
 Beauté, candeur, grâce, jeunesse,
 Esprit correct, goût et finesse,
 Tout ce qu'*alors* tu paraissais —
 Esprit, beauté, candeur, jeunesse.

Depuis... Pour compléter le cas
 Il faut un autre mariage;
 Tiens, je t'apporte un nouveau gage —
 — Comment, deux fois? — Et pourquoi pas?
 Tiens, je te prends en mariage.

VISION

Elle est à moi la maisonnette
 Dans la cachette
 A mi-chemin sur le coteau;
 J'ai ce moulin qui là-bas guigne,
 Un clos de vigne,
 Une carriole, un bateau.

Chaque printemps les voyageuses
 Viennent nombreuses, —
 Tout l'an mon toit n'est qu'un caquet;
 Et sous le porche au chèvrefeuille
 De cœur j'accueille
 Tous ceux qui lèvent mon loquet.

Chaque fleur, je crois, mise au monde
 Chez nous abonde,
 Car c'est qu'elle les aime un peu...
 Entrez, entrez dans la cabane,
 Vous verrez Jeanne,
 Ma Jeanne au gros tablier bleu.

Tenez, là-bas, voilà l'église
 Où je l'ai prise —
 Le bon Dieu bénisse le jour!
 J'en aime mieux, plus l'âge pousse,
 Ses murs de mousse,
 La cloche dans sa vieille tour.

MON CŒUR EST UNE ABEILLE

La brune a des élans de feu,
 La blonde est langoureuse et douce,
 Et sans honte j'en fais l'aveu,
 Pour changer j'adore la rousse.
 Sans être un cousin de Platon
 Je tranche la dispute vieille;
 C'est mal, très mal, me dira-t-on...
 Que voulez-vous! mon cœur est une abeille.

Là c'est la bouche, ici les yeux,
 Et par pudeur je tais le reste;
 Ailleurs l'esprit, la grâce, ou mieux —
 Un rayon de bonté céleste.
 Je ne fais jamais le Caton
 Pourvu qu'on me les dépareille;
 C'est mal, très mal, me dira-t-on...
 Que voulez-vous! mon cœur est une abeille.

Ce n'est pas que je sois gourmand
 Et n'aie aussi quelque beau rêve;
 Que voulez-vous, là, franchement,
 Tout le commence — et point n'achève.
 Viendra le jour où, sans pardon,
 Nulle pour moi n'aura d'oreille;
 Ce sera triste, me dit-on...
 Hélas, hélas! mon cœur est une abeille.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

S'il faut à l'indigent l'obole,
 Aux opprimés l'appui,
 Au cœur meurtri douce parole,
 Fais, fais vite aujourd'hui.
 Si tu peux marquer la figure
 De qui te mord la main,
 Si tu peux venger une injure,
 Attends, demain, — demain.

Si tu peux faire un gain honnête,
 Dédommager autrui,
 Prêter un peu, payer ta dette,
 Fais, fais vite aujourd'hui.
 S'il faut d'urgence être sévère,
 Juger un être humain,
 Briser ce qu'un autre révère,
 Attends jusqu'à demain.

Si dans la coupe un vin pétille,
 Si le soleil a lui,
 Si ta belle est le moins gentille,
 Fais, fais vite aujourd'hui.
 Si tu vois la Philosophie,
 La Mort sur ton chemin,
 Si de pleurer te prend l'envie,
 Il sera temps demain.

J'AI DEUX PERLES

J'ai deux perles pour fortune
 Dans un écrin bien fermé :
 Jamais prix digne d'aucune
 Ne sera d'aucun nommé.

J'ai deux perles des plus belles
 Dans cet écrin si fermé :
 J'aimai d'amour l'une d'elles,
 Par l'autre je fus aimé.

J'ai deux perles d'eau parfaite,
 Mais je tiens l'écrin fermé :
 Car j'ai peur, peur de ma tête,
 Et de mon souffle abîmé.

J'ai deux perles sur la terre,
 Et je tiens l'écrin fermé, —
 Je veux garder ma chimère
 Et ce refrain bien-aimé :

J'ai deux perles pour fortune
 Dans un écrin bien fermé,
 Jamais prix digne d'aucune
 Ne sera d'aucun nommé.

LA VOILE

Cheveux libres dans la brise,
Et son enfant dans les bras,
Elle attend, attend, assise,
La voile qui ne vient pas.

Trop jeune encore est sa tête
Pour ce calme qui roidit,
Trop dure est la chansonnette
Qu'elle chante à son petit.

Elle est là qui suit la piste
Et du flux et du reflux...
Pauvre femme, Dieu t'assiste!
La voile ne viendra plus.

PETITE ÉMILIE

Que j'aime, enfant, tes grands yeux azurés,
Ton cou si blanc, ta bouche si jolie,
Le fol envol de tes cheveux dorés,
Mon Émilie!

Que j'aime, enfant, ton grand parler mutin,
Ton pleur soudain qui si vite s'oublie,
Ta bonne foi qui prend tout pour certain,
Mon Émilie!

Sur mes genoux, viens, petite, t'asseoir —
Pose tes mains sur ma tempe pâlie —
Dis-moi du ciel ce qu'on en peut savoir,
Mon Émilie!

Dans ce baiser je voudrais t'insuffler
Des meilleurs dons une âme tout emplie;
Sache surtout aimer et consoler,
Mon Émilie!

Dire que toi, tu sauras les douleurs,
Le fiel, la mort, et l'humaine folie...
Va-t'en, va-t'en cueillir des fleurs,
Mon Émilie!

M'AMIE

J'eus pour amie une fauvette
Lorsque j'étais oiseau des bois, —
Belle à ravir, mais la pauvrete
Elle était née, hélas! sans voix.

Elle aimait toute la nature,
— Ses yeux nous l'exprimaient souvent —
Les fleurs, les ruisseaux, la verdure,
Le ciel, le nuage, le vent.

Chaque être avait de quoi lui plaire :
Papillon fol ou bœuf pesant ;
Elle s'envolait sans colère
Quand la troublait quelque passant.

Le cœur battait à ma fauvette
D'amour immense s'il en fut...
Ma pauvre amie était muette,
Sans le chanter elle mourut.

J'AI DANS MON ÂME

J'ai dans mon âme un oiseau bleu
Qui veut chanter, quoi qu'on me fasse.
Va, pauvre oiseau, chante pour *Dieu* !
Va, chante pour le vent qui passe !

J'ai dans mon âme un coin petit
D'où part une source vivace —
Que rien au monde ne tarit,
Et qu'aucune rigueur ne glace.

J'ai dans mon âme un autre flot
Qui pousse d'une épine tenace :
D'où me vient-elle? ne sais trop —
Je l'eus toujours à cette place.

J'ai dans mon âme, et tout autour,
Un feu qu'aucun feu ne surpasse :
C'est lui qui me retient au jour,
Et j'en mourrai, de guerre lasse...

PHILOSOPHIE (*)

Aux rivières vont les sources,
Et les fleuves vont aux mers,
Et les brises dans leurs courses
S'unissent par des concerts.
Loi divine, universelle :
Rien n'est isolé, piteux,
Tout se confond et se mêle —
Pourquoi pas nous deux?

Vois les vagues qui s'enlacent,
Vois les monts baisant le ciel,
Vois, toutes choses s'embrassent
Dans un baiser éternel ;

(*) D'après Shelley.

Le soleil baise la terre,
 La lune baise le flot, —
 De ces baisers qu'ai-je affaire
 Si tu ne me baises tôt?

DEVINEZ (*)

Allant un soir en promenade,
 M'est advenue une charade :
 Jeune chasseur, l'étrier franc,
 Chevauchait au bord de l'étang ;
 Biches partaient à l'étourdie,
 Beau chasseur ne les tirait mie,
 Faisait *ton ton* devers le bois...
 Je vous le donne en deux, en trois.

Allant un soir en promenade,
 M'est advenue une charade :
 Jeune pêcheuse au sein replet
 Dedans un petit batelet ;
 Poissons grouillaient à l'étourdie,
 Pêcheuse ne les pêchait mie,
 Chantait chanson devers le bois...
 Je vous le donne en deux, en trois.

(*) Sujet de Reinick.

Allant un soir en promenade,
 M'est advenue une charade :
 Sans maître allait un destrier,
 Un batelet sans batelier, —
 Un peu plus loin, dans la feuillée,
 Des oiseaux qui faisaient veillée,
 Et la lune était sur le bois...
 Je vous le donne en deux, en trois.

JOUR DE PLUIE (*)

Le jour est froid et sombre et las.
 Il pleut, le vent ne cesse pas.
 Au mur branlant la vigne encor s'étale,
 Mais à tout coup l'appauvrit la rafale...
 Le jour est froid et sombre et las.

Mes jours sont froids, sombres et las,
 Il pleut, le vent ne cesse pas ;
 Au temps passé mon âme encor s'étale :
 Jeunesse, espoirs, tombent sous la rafale...
 Mes jours sont froids, sombres et las.

(*) D'après Longfellow.

Courage un peu. Pourquoi si las?
 Plus haut l'azur ne cesse pas.
 Es-tu le seul et ta douleur si neuve?
 Dans chaque vie il faut parfois qu'il pleuve,
 Il faut des jours sombres et las.

L'ANNEAU BRISÉ (*)

Près du moulin, je me rappelle,
 Près du moulin là-bas sur l'eau,
 Je dis : Manon vous êtes belle ;
 Manon me dit : Prends cet anneau.

Loin du moulin, je me rappelle,
 Loin du moulin là bas sur l'eau,
 J'ai vu partir mon infidèle,
 Et s'est brisé mon pauvre anneau.

Je veux avec la feuille morte
 Partir, partir bien loin aussi,
 Aller chantant de porte en porte
 Et ma tristesse et mon souci.

(*) Sujet d'Eichendorff.

Je veux m'en aller à la guerre,
 Au feu des bivouacs sommeiller,
 Jusqu'à ce qu'un jour sur la terre
 On ne puisse plus m'éveiller...

Mais quand j'entends tourner la roue,
 Et l'eau qui fait son bruit joyeux,
 Ah ! je le sens bien sur ma joue,
 Mourir ici j'aimerais mieux.

LES DEUX BOUCLES (*)

Jeune, léger, l'humeur contente,
 Je vais toujours, l'hiver, l'été,
 Je plie et déroule ma tente
 Partout en liberté.

Le péril ne m'importe guère.
 Et mes trésors, Dieu les défend :
 La boucle brune est à la mère,
 La blonde est à l'enfant.

(*) Sujet de Pfizer.

Pourtant quand je regarde l'une
Je sens que je tremble bien fort,
Et quand je vois la boucle brune
Je voudrais être mort.

Jeune, léger, l'humeur contente,
Je vais toujours, l'hiver, l'été,
Je plie et déroule ma tente
Partout en liberté.

LE PETIT AVEUGLE (*)

Dites-moi, qu'est-ce que la chose
Que *lumière* vous appelez?
Et qu'est-ce que bleu, vert ou rose?
Ces choses, dites-les!

Et vous dites que le jour baisse,
Vous dites que le soleil luit :
Je le sens chaud, mais comment est-ce
Qu'il fait le jour, la nuit?

Je fais mon jour, ma nuit, moi-même,
Selon que je veille ou je dors ;
Quand on joue et qu'on touche et s'aime,
Est-ce le jour alors?

(*) Sujet de Cibber.

J'entends quelquefois qu'on soupire
Et qu'on a pour moi des pitiés —
Je suis heureux tant qu'on peut dire,
Pourvu que vous m'aimiez.

L'ORGUEILLEUSE (*)

Au jardin descend Isabeau,
La fière damoiselle ;
Sur un buisson, gentil oiseau
Chantait sa chanson belle.

— « Quand est-ce qu'ils me marieront?
Vite, qu'on me le dise! » —
— « Six chevaliers te porteront,
La fière, vers l'église. » —

— « Vraiment, petit? Et dis-moi donc,
Qui fait mon lit de noces? » —
— « Le sacristain qui fait *ding dong*,
Et qui creuse les fosses.

(*) Sujet de Walter Scott.

« Le ver-luisant te prêtera
Sa lumière joyeuse,
Le hibou du clocher dira :
Bienvenue ! orgueilleuse. » —

LA FEMME DU FORÇAT (*)

Ton front est marqué d'une tache,
En vain tu vas baissé pareil au sanglier ;
Au monde il n'est rien qui l'arrache,
On ne peut l'oublier.

Ton front est marqué d'une tache,
Elle est là pour toujours, on ne l'oubliera pas ;
Viens ici, viens que je la cache
Un moment dans mes bras.

Ton âme, paraît-il, est noire,
Et les hommes et Dieu t'ont jeté hors la loi ;
Ils auront, va, bonne mémoire...
Mais je suis tienne, moi !

(*) Sujet de Procter.

Le tigre blessé qui chancelle
N'est pas seul quand il meurt, — tu devines pourquoi...
Oui, ce qu'au tigre est sa femelle,
Je veux l'être pour toi !

MINUIT TINTÉ AU CLOCHER (*)

Minuit tinte au clocher, et sur un lit de neige
La lune dort ;
Auprès d'une humble croix le cœur d'Ellen s'allège —
Près de Lindor.

Par le froid congelée, une larme dernière
Au sol roula ;
La nuit sut la cacher, mais devant la lumière
Elle brilla.

Un céleste passant, pris de pitié suprême,
Doux se pencha, —
S'en fut vers la Douleur, et sur son diadème
Il l'accrocha.

(*) « The Tear » (Thomas Moore).

Débris d'Herbier jauni

Das Ewig Weibliche
Zieht uns hinein.

GOETHE.

L'ŒILLET BLANC

Kennst du das Land wo die Citronen blühen.

MIGNON.

Sous les figuiers épais l'ombre en festons se berce,
Des souffles parfumés parcourent les jardins,
La pomme d'or reluit dans la brûlante averse,
Les bouquets d'oliviers s'étalent en gradins.
L'agave fait jaillir ses flèches endentées,
Chaque roc surplombant dresse un front chevelu,
Le tintement cheminé aux abruptes montées,
Le nuage s'accroche aux flancs du mont chenu.
Le flot bat le galet de sa frange sonore,
Une gaze nacrée efface l'horizon,
La voile blanche brille et soudain s'évapore,
Le cap jette à la mer sa grave inclinaison....

.
.

Le château vers l'Afrique a tourné sa façade.
Au portique s'aligne, en blanc, la colonnade.
L'italien balustre entoure le toit plat ;
De ce côté s'élance en un joyeux éclat

Le minaret de l'Est avec sa large boule,
 Où comme un bruit d'amour timidement roucoule.
 Les marches du palais descendent en trois fois ;
 Puis — telle une structure aux magiques parois —
 Une terrasse à l'autre en plans se superpose,
 Et les jardins, penchés comme en suprême pause,
 Suspendent sur la mer leurs multiples couleurs
 En cascade prismée et de fruits et de fleurs.
 Enfin, la baie immense et bleue et pailletée.
 L'Estérel par ici, colossale jetée ;
 Antibes sur la gauche et ses mignons créneaux ; —
 Comme les dos saillants de deux nageurs rivaux
 Les îles de Lérins, parallèles, s'estompent,
 Et le donjon du cap, dans les vapeurs qui trompent,
 Semble, à même la vague, en un rêve, bâti....

.....

 C'est l'heure de la sieste et tout est assoupi.
 A travers les couleurs d'un panneau diaphane
 Un *oscuro* charmant caresse l'ottomane ;
 Mille jets et soupirs aux piscines formés
 Dispersent la fraîcheur et murmurent : Dormez.

.....

 Voici que des palmiers l'ombre aux gazons s'allonge
 Et que l'arc du soleil vers l'occident replonge....
 Sur ces rives rythmée, une fraîcheur accourt,
 Froisse les orangers, tapote au volet sourd...

Tout s'ouvre et tout revit. Aux degrés, aux charmilles,
 S'égrène un fin collier de blanches jeunes filles :
 Louisa vers la grève en sautillant descend,
 Car elle aime l'écume au galet bondissant ;
 Helen au front pensif dans les détours s'égare
 Pour écouter la voix qui vers le soir l'effare ;
 Mary part en souci que les ardeurs du jour
 N'aient allumé la soif en son fleuri pourtour ;
 Charlotte à l'œil lutin n'a pas de préférence,
 Et court un peu partout ainsi que l'Espérance ;
 Lucy, la fière blonde, est toujours en retard,
 Car elle aime servir de soutien au vieillard ;
 Rachel aux tours naissants, aux longs cheveux rebelles,
 Appelle à petits cris ses chères tourterelles....

.....

 Du concert éternel premiers frémissements,
 De l'âme qui fleurit premiers embrassements,
 Voluptueux frôlis d'un divin qu'on ignore,
 Rachel, la brune enfant, t'en souvient-il encore ?
 Que savaient nos regards, nos lèvres, nos accents ?
 La jupe était mi-longue — et lui comptait quinze ans....

.....

 Mais voilà qu'au perron retentissent des roues...
 On s'attroupe, on s'étreint, — de l'émoi sur les joues....
 Derrière ce pilier, furtive, s'esquivant,
 Rachel baise une fleur, la jette en se sauvant,
 Et monte s'accouder sur la terrasse haute....
 Quelques instants après, à la première côte,
 S'entendait un clavier qui disait *Les Adieux*,
 Il disait bien trop fort, le crève-cœur aux yeux....

.

Je ne l'ai pas gardé, ton œillet blanc, ma belle,
Je l'effeuillai sans doute aux prochains alentours —
Pardonne, j'étais sot, dans ma jeune cervelle
Le monde était tracé des plus banals parcours.

On m'avait enseigné chaque bien illusoire :
Etude, place, argent — l'idole au grand complet,
Et mes yeux ne voyaient dans la charmante histoire
Qu'une jolie enfant qui donne un simple œillet.

Je sais mieux maintenant. Ma route poursuivie,
D'autres maîtres m'ont eu sur plus rigide banc...
A l'endroit le meilleur au fronton de ma vie
Ce seul bon, ce seul vrai, cet humide œillet blanc !...

Ah ! si l'on m'en offrait les débris, la poussière,
Je donnerais pour lui mon reste de vigueur,
Je voudrais le baiser cette nuit tout entière,
Je voudrais en mes deuils le choyer sur mon cœur...

O mon bel œillet blanc, dans la juste balance
Tu surpasses en poids toute chose ici-bas !
Vers ce brin parfumé mon souvenir s'élance,
Et toi, Rachel, Rachel, ne te souviens-tu pas ?

.

Chers séjours nonpareils, comme un Eden de France,
En largesse les dons vous furent mesurés :
Vos deux printemps sont baume à charnelle souffrance,
Le noir au cœur bleuit sur vos bords azurés....

Que la rose se sème aux rubans de vos haies,
Sur vous descende l'air des pins drus sur vos flancs,
Que le rythme léger brode en festons vos baies,
Résonnent vos vallons des eaux des sommets blancs....
Riez, claires villas, de lumière embrassées,
Clos fleuris, murmurez sous les brises du soir,
Donnez aux corps chétifs comme aux âmes blessées
Un moment de répit, à défaut de l'espoir....

.

SNOWDON

Elle avait dit : au port, et je volai vers elle.
L'été se faisait vieux, mais le ciel était pur —
Il est des jours si doux sous ce climat si dur !
La Mersey si bougonne avait — bien rare zèle —
Passé le manteau bleu sur son sayon obscur.

Annie était fidèle à sa tendre promesse.
Les longs plis de sa robe, ondoyés par le vent,
Parlaient à toute force un langage émouvant ;
Les deux mains ramenaient, tapotaient en détresse —
Elles n'en pouvaient mais contre Eole impudent...
Il suffit. Aimez-vous que sans être coquette
Une femme étudie un peu vos moindres goûts ?
Que toujours scrupuleuse aux détails de toilette,
Elle sache d'un nœud charmer un tête-à-tête,
D'une fleur parfumer tout un long rendez-vous ?

J'adore la surprise ; un gant me passionne,
 Un col blanc me transporte, un chapeau me ravit :
 Je ramasse aussitôt la gisante couronne,
 La fraîcheur rentre au cœur, l'amour semble — inédit.
 — Ah ! le joli ruban ! Il lui sied à merveille,
 Je l'aime beaucoup mieux que celui d'avant-hier ;
 Comme il fait ressortir ce cher menton si fier,
 La pâleur de son teint et sa bouche vermeille.
 Annie est vraiment bien.—*Where shall we go?*—Vois-tu
 Cette colline au loin couverte de futaie ?
 La lumière ruisselle au large flanc herbu,
 Là nous aurons à nous et les monts et la baie.
 Allons, viens sans tarder, je me sens l'âme gaie,
 Quelque oiseau merveilleux chante au-dedans de moi...
 Cet oiseau merveilleux, je soupçonne, c'est toi !—
 — *Indeed?* -- Et nous partons par delà le grand fleuve,
 Nous regardant souvent et nous donnant la main,
 Trouvant l'air embaumé, la terre fraîche et neuve,
 Et marquant de mots chers les deux bords du chemin—
 De quoi le retrouver dans cent ans de demain.
 Oui, la terre était belle et pleine de sourires,
 De visibles parfums voltigeaient sur les prés,
 Aux cieus étaient des voix, dans les arbres des lyres
 Dont émanaient des chants sur des rythmes sacrés.
 O saint Épithalame ! erreur harmonieuse !
 Combien d'êtres humains as-tu déjà bercés !
 Jeune et vivace encor, chimère lumineuse,
 Dans un monde où tout passe, où la raison dupeuse
 Abandonne au lichen ses autels renversés !

— Asseyons-nous, veux-tu ? De ce bois la lisière
 Est adorable. Entends ces trembles babillards,
 Et l'essaim vagabond des corbeaux goguenards
 Qui s'abattent en rond là-bas dans la clairière...
 — Tiens, regarde Snowdon... Par ce vent guilleret
 Le voilà juste net pour faire son portrait ;
 Mais peut-être qu'ainsi, comme Anglais le dimanche,
 Il s'ennuie, et qu'un peu de causette il voudrait,
 Car il est amoureux, malgré sa barbe blanche...
 — Vois, la mer resplendit. La vague au dos gibbeux
 Se creuse et creuse encore en recevant les jeux
 De paillettes sans nombre, étincelles vivantes,
 Grouillement de rayons, fourmilière de feux...
 — Vite, vite un coup d'œil sur ces ombres géantes
 Qui glissent en silence au déclin de ces pentes,
 Puis montent ces coteaux... Si nous étions sorciers
 Nous nous élancerions sur un de ces coursiers
 Pour aller nous aimer au pays sans nouvelles,
 Clos d'énormes rochers, l'immense mer autour,
 Où jour et nuit on peut se dire choses belles,
 Et, tout bien raconté, mourir, à deux, d'amour...
 — Quel est ce bruit mourant comme l'écho d'un rêve
 Aux moments d'accalmie ? Aussi loin de la grève
 Nous ne pourrions savoir la brisure du flot...
 Non, tout là-bas, là-bas, vois, comme un sombre ilot.
 Ces pins... Ecoute un conte. En un temps qu'on renomme
 Vivait dans mon pays un brave gentilhomme,
 Pas riche, mais charmant. Il avait un long nez,
 Aimait fort sa rapière et les vers bien tournés.
 Oui, c'était un de ceux qu'une douce folie
 Porte à vêtir de sons chaque forme jolie.

Qui trouvent chez la *chose* amoureux entretien,
 Qui savent voir, entendre, où pour d'autres n'est rien.
 Or ce doux batailleur apporte en témoignage
 Que l'arbre au vol du vent possède un vrai langage;
 Bien mieux, que chaque espèce a parler différent,
 Et voici, résumé, l'exemple qu'il en prend :
 L'érable et le bouleau n'ont pas eu même maître,
 Et le cerisier parle autrement que le hêtre.
 Délicieux ! Eh bien, notre arbre en sombre amas,
 Je l'appris près du ciel en de très durs climats.
 Le souvenir m'est cher. Quand les tonnantes brises
 Lançaient là haut, là haut, le fracas des reprises,
 Je plantais mes deux pieds, vaincu d'émotion,
 Et j'attendais ainsi qu'un rite de Mystère
 Quand les pins colossaux s'inclinaient vers la terre
 En pieuse attitude, en adoration....
 C'étaient pontifes saints, c'étaient de grands poètes !...
 — Je disais bien.... Le vieux, il a fait des conquêtes :
 De vaporeux enfants, fraîches éclosions,
 Nymphes au blanc corsage ouvragé de rayons,
 Sollicitent ses yeux, sur ses genoux se pressent —
 Et puis, plus près encor, tendrement le caressent....
 Ce que c'est d'être roi !... Mais voici qu'enlaçant
 Son cou rugueux, pelé par frimas incessant,
 Elles dansent en rond, amoureuse guirlande....
 Vierges au cœur naïf, que le ciel vous défende,
 Car lui va vous dissoudre en ses embrassements....
 Rêveuse, *dear*? —

Ainsi de rapides moments

S'enfuyaient tout chargés de blonde fantaisie —
 Poussière de pollen en nos âmes saisie
 Tout-à-coup, près de nous, avec de grands émois
 Débouchent des chasseurs, cohorte en frénésie,
 Gens qui vivent de mort et sèment les abois....
 Et je lui dis : — Annie, entrons plus loin au bois.

Elle apportait un gros bouquet de roses :
 — Bonjour, monsieur.
 De ce matin fraîches-écloses :
 Fleurissez vos humeurs moroses,
 Tenez, monsieur.—

Elle prenait sa drôlette grimace :
 — Ah ! qu'il fait chaud !
 Tout me fait mal et tout m'agace —
 Aidez-moi donc que je défasse...
 Il fait si chaud ! —

Elle filait tout un long commérage :

— Le savez-vous?

A va mourir, B déménage,
C n'en peut plus de son veuvage,
Le savez-vous? —

Elle faisait par la chambre sa ronde :

— Encor! toujours!

Vilaine plume, vagabonde,
Tu cours la nuit, que je te gronde
Encor, toujours.

Cent fois meilleur, meilleur que la vilaine

Un bon baiser.

Je l'attends toute une semaine,
Mais toi, tu préfères ta peine
Au bon baiser...

Elle a la figure trop ronde,
Ses yeux ne sont pas un pastel,
Sa bouche en contour surabonde,
Son nez vire un peu vers le ciel.

Elle a des *follets* plein la nuque —
Trouvez-vous ça joli? pas moi.
On n'a vu de telle perruque,
Toujours, toujours en désarroi.

Elle est, hélas! très bien portante
Partout où s'en trouve moyen...
Et ses vingt ans ont l'air de trente,
Que le diable n'y comprend rien.

Son pied surprend le décimètre,
Sa main est assez dans ce ton,
Et d'aventure on voit paraître
Ombre sur lèvres et sur menton.

Pourtant — comme on dit en beau style - -
Pourtant je lui sais *mille appas*...
Vous pouvez être bien tranquille,
Car je ne vous les dirai pas.

••

Son visage est une harmonie :
Face et profil, il est divin ;
Ses sourcils viennent d'Ionie,
Son nez est du plus pur romain.

Pour comparer ses dents, sa bouche,
Ces vers sont nés un peu trop tard ;
Quant aux cheveux, tremble qui touche,
Tant ils ont l'air d'une œuvre d'art.

Elle est grande, et son corps s'élance
Pareil au plus tendre bouleau ;
Et quand sa robe va, l'on pense
A ces *willis* glissant sur l'eau.

Ses mains iraient à Célimène,
Et ses pieds iraient à Canton ;
Et puisque la rime ramène,
Satin sa joue et son menton.

En quatre mots, elle est charmante,
Adorable du haut en bas,
Aristocratique, élégante, —
Eh bien ! vrai, je n'y tiendrais pas.

Comme les blonds épis blondinette et dorée,
Comme un tout jeune saule élancée et pliant,
Comme le frais matin vaguement azurée,
Comme un flot abrité dans la paix ondoyant, —
Elle allait et venait, transparente et mystique ;
Je la sentais passer comme une aile d'oiseau, —
Tel un ange échappé d'un beau missel gothique
Et traînant après soi le céleste réseau.
Elle allait et venait dans une symphonie
De fleurs et de lumière et de vibrations, —
Et sa robe en marchant faisait cette harmonie,
Son front auréolé dispersait ces rayons...

Comme une pêche mûre et ronde et veloutée,
Qui tente le passant et veut être goûtée ;
Brune, brune et vivante, — on eût dit que Satan
L'avait nourrie *exprès* de quelque orviétan, —

Une enfant d'Israël, à la lèvre torride,
Au regard prolongé, par instants tout humide...
Langueur et passion enveloppaient son corps,
Se prêtant l'une à l'autre aiguillon et renforts ;
Ses cheveux débordant sur sa basquine rouge,
Elle allait et venait, disons-le, dans un bouge ;
A l'entour s'échangeaient les lazzis, les accrocs,
Et l'hôtesse versait de son cœur dans les brocs...

Vous rappelez, ami, l'incident de voyage
Où, coup sur coup, je mis ma fantaisie en gage —
Dans la même soirée, hélas oui, deux amours !
Le temps, demandez-vous, m'a-t-il rendu plus sage ?
— Sur mon âme, les deux, toujours.

Rappelle-toi la bonne étoile
Qui passa ton bras sous le mien ;
Ton œil brillait sous le fin voile,
Tu riais du tremblant soutien.
Bientôt, hélas ! baissa la toile
Quand ta porte se referma...
Rappelle-toi la bonne étoile,
Emma, ma brune Emma !

Rappelle-toi nos fiançailles
Certain dimanche auprès du feu ;
Il me fallut ronger les mailles
L'une après l'autre, palsambleu !

Enfin il parut aux murailles
Le signe qui te désarma....
Rappelle-toi nos fiançailles,
Emma, ma belle Emma!

Rappelle-toi le soir des larmes
A propos de je ne sais quoi ;
Encore un peu, sires gendarmes
Apparaissaient dans le tournoi.
Que dire? j'y trouvais des charmes,
Et notre amour s'en enflamma....
Rappelle-toi le soir des larmes,
Emma, ma douce Emma!

Rappelle-toi les violettes,
Les violettes des adieux.
Les gardes-tu, les chers squelettes,
Y poses-tu parfois les yeux?
Un jour, comme ces gentillettes,
Ton cher soupir me parfuma....
Rappelle-toi les violettes,
Emma, ma pauvre Emma!

Quoi, me quitter ainsi!
Karl, n'as-tu pas souci
De marcher sur mon cœur dans ton humeur hautaine?
Au moins parle pourquoi —
Ah! par pitié, dis-moi
Ce qu'il faut que je fasse avec *mon* bout de chaîne!

Tu n'as daigné jamais
Dire que tu m'aimais,
Et je n'ai pas cherché combien tu voulais taire ;
Car j'ai cru voir parfois
Dans tes yeux, à ta voix,
Qu'un entier sacrifice était fait pour te plaire.

Karl, Karl, et tu t'en vas!
Je t'ai fait triste et las....
Tu ne souffriras plus de fatigue et tristesse —
J'apprendrai tes douleurs,
Inventerai des fleurs,
Te ferai de ma vie une urne enchanteresse !

Karl, mon Karl, aimons-nous!
Prends-moi sur tes genoux,
Et je vais t'avouer un mystère suprême...
Certain soir obstiné,
Je n'ai pas tout donné,
Je sens qu'il reste en moi le meilleur de moi-même...

Quoi, me quitter ainsi!
Karl, n'as-tu pas souci
De marcher sur mon cœur dans ton humeur hautaine?
Au moins parle pourquoi —
Ah! par pitié, dis-moi
Ce qu'il faut que je fasse avec *mon* bout de chaîne!

Elle est morte — et le flot d'années
 Reflue aux fibres étonnées
 D'un si grand poids :
 Déjà, déjà, sans que j'y pense,
 Mes souvenirs d'adolescence
 Sont pleins de croix.

Elle est morte — et cela m'arrive
 Dans un journal, — à l'heure oisive
 Brutal mandat...
 Lors plus que l'oubli nous divise —
 Je ne sais même où me l'ont mise,
 Mon Anita !

Dans un sanglot, dans un sourire,
 Qu'elle savait bellement dire
 Les oh ! les ah !
 Lors la voici dans l'autre couche
 Avec le bois dessus la bouche —
 Pauvre Anita !

Cheveux flottants sur les épaules,
 Hei ! ho !
 Viens trouver, là-bas dans les saules,
 L'écho.

Il pleut de l'or, l'herbe crépite,
 L'été ;
 Et vite un bouquet — aussi vite
 Jeté.

Egrène le chant d'amourette
 Au vent :
 Et que le laboureur s'arrête
 Rêvant.

En cachette, vive, ahurie,
 Mets toi :
 Et que soudain le merle crie
 D'effroi.

Tu veux passer par ces épines,
 Tu veux ?
 Eh quoi ! c'est pour faire des mines
 Aux bœufs !

Chasser cailloux à coups de botte,
 C'est beau !
 Va, sans-soin, salis-toi, barbotte
 Dans l'eau...

Sois bavarde, gourmande, pire,
 Mais viens !
 Folle, j'ai tant besoin de rire,
 Reviens !...

Hélas ! les cheveux, les épaules...
 Hei ! ho !
 Il est mort, l'écho dans les saules,
 L'écho.

Ses cheveux sont d'or de Venise,
 Qui vous dit non ?
 Et même que son cœur remise
 Sous son chignon....

Elle a l'œil doux, l'épaule blanche,
 Qui vous dit non ?
 Allez toujours, contez sa hanche
 Et son jupon....

C'est une fée, un sylphe, un ange,
 Qui vous dit non ?
 Mais elle ment, donne le change
 Comme un démon....

Elle sait faire aimable offrande,
 Qui vous dit non ?
 Elle vous pose une guirlande —
 Bonnet d'anon....

Entre chien et loup, mam'zelle,
 Me plaisait beaucoup
 Faire sonner ma semelle
 Au coin noir de la tourelle,
 Entre chien et loup.

Non, ce n'est pas votre mère,
 Non, encore un coup ;
 Soyez sans crainte, bergère,
 Tous les chats sont gris, ma chère,
 Entre chien et loup.

Foin du cri de la chouette,
 Et foin du hibou !
 Que j'entende, ma Jeannette,
 L'oiseau dans ta gorgerette,
 Entre chien et loup.

C'est l'arbre qui se balance
 En léger frou-frou :
 Bien peureuse est l'innocence...
 Pour un baiser que d'instance
 Entre chien et loup.

De finir cette *crécelle*
 Me peine beaucoup...
 Avec Jean-Pierre, la belle,
 Comme vous alliez, mam'zelle,
 Entre chien et loup!

Ne m'aime pas pour mes yeux, pour ma bouche,
 Pour ma joue au teint éclatant,
 Pour rien de ce qu'on voit, qu'on touche,
 Pas même pour mon cœur constant.

On sait, hélas ! que les plus belles choses
 Durent l'espace d'un matin ;
 Qu'on cesse même à désirer les roses
 Quand du rosier on est par trop certain.

Mais aime-moi, mon doux et gentil maître,
 Aime-moi sans savoir pourquoi, —
 Bonne raison pour toujours être
 Comme tu le dis, fou de moi.



Enfant, vous m'avez vu pleurer,
 Mais ne le dites à personne ;
 Pardonnez-le, vous êtes bonne,
 Et laissez-moi vous adorer.

Je le comprends, il vous étonne
 Qu'on pleure en sortant de vos bras, —
 Et cependant n'en parlez pas,
 N'en demandez rien à personne.

— Pourquoi pleurer ? — A vos genoux
 Je vous en prie et vous l'ordonne :
 Non, ne le dites à personne,
 Et cependant — souvenez-vous !



Eh quoi ! c'est tout de bon... Mais n'as-tu donc pas peur
 De me voler — voler d'une main si rapide ?
 Tout à l'heure était plein tout un coin de mon cœur,
 Et qu'as-tu fait ? voici — tiens donc — le voici vide.

Hébété, l'on s'en va, la moiteur aux cheveux,
 Les genoux tremblotants et la gorge mordue,
 Pendant des jours entiers, en longs efforts nerveux —
 Comme pour surnager à sa vie éperdue...

Et puis vient pour longtemps le mal silencieux :
 Le repos ou plutôt la pénible atonie...
 Et quel que soit l'objet où se fixent les yeux,
 Il se baigne à l'instant de tristesse infinie...

Eh quoi ! c'est tout de bon... En outre, et par dessus,
 T'en aller froidement, brusquement, de la sorte !
 Du plaisir tout au moins ne te souvient-il plus ?
 Chaque mémoire, ingrate, est-elle sitôt morte ?



Elle est partie. Elle a bien fait. Son cœur
A dû se fatiguer à chercher la charade.

Un peu d'amour a fui devant la peur :
Elle le croit mauvais, ou tout au moins malade.

Ne l'est-il pas? Différent chaque jour,
Il faut que leur humeur à son humeur s'immole ;
Capricieux et cruel tour à tour,
Il boit le sang que fait une dure parole.

Ne l'est-il pas? Il attend de tous vœux,
Il atteint, enfiévré, la minute présente :
Et — tout à coup — humides leurs cheveux, —
Sa bouche est sur leur bouche — et son œil s'en absente.

Elle est partie, et c'est bien mérité,
Car pourquoi de sa nuit assombrir cette aurore?...
Et cependant... c'est de la lâcheté —
Ne pouvait-elle pas un peu souffrir encore?

Elle est grande, elle est blonde, elle a des yeux d'azur
Sa bouche est, ma parole, un joli point de mire.
De ce qu'elle a de bien voilà le bilan sûr —
Elle est si jeune encor que l'on ne sait qu'en dire.
Autant que je comprends l'effet pas mal obscur :
Elle me plaît assez sans que je la désire.

Un coup d'œil étonnant dont je suis dérouté :
A troisième puissance est son instinct de femme.
Naturelle toujours, pleine d'honnêteté —
Et dessous *pour un seul* de *promesse* maint gramme.
Un vouloir bien portant qui veut être maté...
Ici plus rien d'obscur et j'adore cette âme.

Mais je crois que j'ai là trouvé tout bêtement
L'introuvable secret d'être heureux en ménage,
Et je cours de ce pas chez le Gouvernement
Demander pour quinze ans un brevet sans partage.
Rassurez-vous, amis, je ne suis pas gourmand,
Et je vendrai peu cher licence et droit d'usage.



Pour vivre encore, il me faudrait gagner
Ton âme jeune où je puisse baigner
Mon âme aigrie,
Ta joue, enfant, pour retrouver des fleurs,
Et ton sein vierge où répandre mes pleurs —
Veux-tu, Marie?

Veux-tu? J'ai honte en mon métier d'oisif.
 Je laisserai le luth improductif,
 La rêverie.
 Par l'Action notre siècle est fameux :
 Je tâcherai, je le ferai comme eux,
 Pour toi, Marie!

Je vois déjà notre simple maison
 Hors de la ville : un petit horizon,
 Une prairie ;
 Sur le devant un taillis protecteur —
 Je haïrais des yeux sur mon bonheur,
 Sur toi, Marie.

Déjà je vois, et sortant, et rentrant,
 De tous côtés, tout un essaim courant,
 Une série....
 Et tous ils ont de l'or sur les cheveux,
 Et tous ils ont, tous ils ont les yeux bleus,
 Les tiens, Marie.

Mais je suis fou....Blonde fleur au matin,
 Dieu te prépare un plus heureux destin,
 Pauvre chérie!
 Du ciel frappé, l'arbre meurt à l'écart....
 Enfant, adieu. Pourquoi venir si tard?
 Trop tard, Marie.

..

Dans un enclos j'ai pris une pervenche agreste
 Sur un signe du doigt et tes yeux me bravant,
 Et tu la mis dans ton bouquet modeste,
 Rieuse du délit à l'ordre d'une enfant.

Pour toi je l'ai volée, et j'en tiens souvenance
 Car entre nous parfois un éclair a passé ;
 Dans l'exotique et chère impertinence
 J'ai cru voir un trésor et ne l'ai ramassé.

Mignonne, ta fraîche âme innocemment se fie,
 Mais il est bien plus vieux que ne le dit son air...
 Comment peut-il te promettre sa vie?
 Il sourit, et pourtant — c'est *un homme à la mer!*

Et d'ailleurs, quelle idée!... Entre nous deux, je gage,
 Vous n'avez mesuré des degrés assez grands....
 Mademoiselle, il faut être bien sage.
 Chère petite fille, aimez vos bons parents.

..

Laissez-moi, mon enfant. Oublions vite un rêve.
 Aussi bien tôt ou tard faudrait-il en finir.
 Sur mes pas le chagrin en poussière se lève —
 Je vous ferais souffrir.

Laissez-moi, mon enfant. Sur la route qui brûle
 Je suis un pèlerin qu'un dieu force à marcher.
 L'oiseau bâtit un nid, l'abeille une cellule, —
 Je ne dois m'attacher.

Laissez-moi, mon enfant. J'ai bien mal à la tête.
 Mon oreiller du soir est humide souvent.
 Triste n'en soyez point, — ce sont mes jours de fête —
 Ondée abat grand vent.

Laissez-moi, mon enfant. J'ai le cœur bien malade :
 Je le crois mal cousu tout au moins sur un bord ;
 La vie à flots pressés s'y jette par saccade —
 Puis s'arrête et s'endort.

Laissez-moi, mon enfant, et soyez-en bénie.
 Il est d'autres heureux qui sauront vous charmer.
 Moi je me sens mourir d'une ardeur infinie —
 Et je ne puis aimer.

Quand je l'ai connue
 Le coucou chantait,
 Coupe d'or menue
 Tous les prés pointait,
 Motte longtemps nue
 Promesse portait.

Voici qu'aux futaies
 Marronniers sont roux,
 Pendent rouges baies
 En grappes dessous,
 Oiseaux par les haies
 Volent comme fous.

Ah ! par Notre-Dame
 En l'heureux séjour,
 Ah ! la belle flamme
 Cent nuits de retour,
 — Et pourtant dans l'âme,
 Pauvret, pas d'amour...

Aimer ! aimer ! je voudrais dire
 Que j'aime encore — aux verdeurs du printemps,
 Aux bois ombreux sous les rayons ardents,
 Au vent qui l'automne soupire...

Connaissez-vous mon bel ami ?
 Depuis longtemps est endormi.

Aimer ! aimer ! je voudrais dire
 Que j'aime encore — à l'aurore, à la nuit,
 A la vapeur qui par le ciel s'enfuit,
 A la foudre qui la déchire...

Connaissez-vous mon bel ami ?
 Depuis longtemps est endormi.

Aimer ! aimer ! je voudrais dire
 Que j'aime encore — aux rochers, à la mer,
 Aux échos morts, aux entrailles de fer,
 Aux débris épars de la lyre...

Connaissez-vous mon bel ami ?
 Pour toujours il est endormi.

En vérité, je vous le dis,
J'aime une enfant du paradis.

Comme elle vient, je ne puis dire, —
Soudain je la vois me sourire.

Son corps est jeune ainsi qu'Avril,
Léger, soyeux, vague, subtil ;

Pourtant la tête est prononcée,
Les yeux sont baignés de pensée.

Ses cheveux libres épandus
Font ombre sur ses deux bras nus ;

Pas un lien, pas un emblème,
Pas même quelque fleur, pas même.

Nue est l'épaule et nu le cou ;
La robe est drapée au genou, —

Robe d'un azur diaphane
Dont lumineux parfum émane...

Elle ouvre tout grands mes rideaux
Pour que le soleil entre à flots ;

Et remplace mes fleurs fanées
Par d'autres comme dieudonnées ;

Et sur ma table en vient poser,
Et donne à ma plume un baiser ;

Et puis au front elle m'embrasse —
Et ce baiser brûle ma face,

Et lorsque je veux l'attirer,
De mes désirs la déchirer,

Elle met un doigt sur sa bouche,
Et fuit avant que je la touche...

En vérité, je vous le dis,
J'aime une enfant du paradis.

Alter me.

C'est un disparu bien cher, Taine, qui m'a engagé — il y a bien longtemps, hélas ! — à apprendre, faut-il absolument dire *le métier*, en faisant des traductions de poètes étrangers. Ainsi que la plupart des jeunes qui reçoivent conseil, j'en pris sans trop en prendre. Bientôt revêche à la bride sévère de mes auteurs, je me suis attelé pour galoper à mon aise. Mes véritables essais de traduction sont : Les scènes dramatiques de Shakespeare et de Schiller, le *Pèlerinage* et les Stances de Byron, le *Corbeau* d'Edgar Poë, *A une abouette des champs* de Shelley, *Le Chant de la Chemise* et *Le Cri des Enfants* de Mrs. Browning, *Point du jour* de Longfellow, et presque la totalité du Burns. Quant aux autres pièces, mon embarras est grand en quels termes les présenter. J'ai adapté, allongé, tronqué, défait, refait, transformé, converti, perverti, surtout perverti en les revoyant après tant d'années. A telles enseignes qu'il s'en trouve où ne persiste qu'une ombre vague de l'original, un titre ou quelque idée par analogie. Donc, s'il y a du bon, qu'on en sache gré à mes textes ; pour le mauvais, je m'en charge.

Mais, quoi que j'aie fait, mieux valait encore cela, pour *apprendre*, que de me mettre à l'école de spécialistes qui tiennent bou-

tique d'enseignement en matière de poésie. L'année dernière encore, une publication hebdomadaire, classée parmi les bien pensantes, fort avisée d'ailleurs sur toutes les coutures, a lancé un "Art des Vers" en 420 pages, dont l'ambition semble avoir été d'épuiser le sujet. Or, de sujet, ici, il n'y en a pas. Il y a bien une sorte de grammaire de la versification, un cadre, une petite technique à laquelle une trentaine de pages pourvoient amplement. Le titre "Art des Vers" est déjà une outrepasse, et les quelques petits traités existants, assez bien faits, suffisants, se sont dénommés avec plus de retenue.

"Art des Vers", titre d'un gros livre, appuyé de la sorte, réfléchissez à ce que cela donne à induire, à supposer à la grosse majorité indifférente, ou guère mieux, — aux *laïques*, comme disent les Allemands. Ceux qui savent sont offusqués. Une des acceptions de "Ars" est "Artificium". *Artifice* est en tout cas un très proche cousin de *Art*, et Calvin parle quelque part de *beaucoup d'artifice aux œuvres de Dieu*. Or les adeptes n'hésitent pas à affirmer qu'aucun art n'est, ne doit être moins un art que la poésie : émotion, autant que possible *pensive*, mais toujours vraie, fraîche ou de ressouvenance. La poésie, seule parmi les arts, n'emploie rien de matériel, rien de concret où *artificium* puisse sensiblement se prendre. Quelques jours passés sur un des petits traités susdits, et, pour le reste, pour tout le reste, *nascitur* d'abord, et ensuite *et fit*, par l'étude des sincères, des grands, des vrais, de ceux qui font parce qu'il le faut et non pas parce qu'ils le veulent.

En passe d'être interprété à faux par le gros public à idées vagues ou déjà préconçues en ces matières, parfaitement inutile aux poètes nés qui s'éduquent, quel objet ce livre de 420 pages a-t-il bien voulu ou cru remplir ?

S'il est à l'usage des abonnés dont la publication patronne corrige les devoirs dans une de ses colonnes d'arrière, on imagine avec peine comment se débrouilleront ces innocents (à voir les corrections) au milieu de ces "surprise", "sécurité", "diérèse", "synérèse", "enclitiques", "proclitiques", "concordance différée", et quoi encore ? Je suis confus, j'ignorais. Il est vrai que l'auteur se propose de "communiquer l' intuition", "de communiquer l'instinct" des choses de la poésie. Nous sommes quelques-uns qui ne saisissons pas. L'auteur, c'est à présumer, se comprend. "Eveiller un instinct", c'est tout ce que nous autres saurions faire.

Et si maintenant nous nous tournons vers les esprits et les cœurs privilégiés qui aiment et sentent la poésie, — qui, ceux-là, ont "l'instinct" sans pouvoir ou vouloir donner corps à leurs pensers émotifs personnels, qu'est-ce que ce livre peut bien leur apprendre qu'ils ne savent déjà par le seul fait de leur organisation heureuse ? Ils ne sauraient être que choqués par le ton tranché, doctrinal, sûr de soi, qui règne dans l'ensemble de ce développement sans fin. Les accès d'étroitesse chauvine ne sont pas davantage pour leur plaire en ces temps d'interpénétration heureuse des idées et des littératures. Et comment les empêcher de sourire lorsque, après avoir prêché la musique dans le vers, l'auteur reste en extase devant : "Vous mourutes aux bords où vous futes laissée". Les gros u sont à mon auteur qui s'écrit : "Jugez de la vertu musicale et expressive d'une assonance... Sensation du long soupir de Phèdre". Futes... mourutes... soupir de Phèdre ! Est-ce concevable ? Voilà à quoi l'on s'expose à vouloir, sans raison, quand même, froisser avec les doigts des choses qui supportent à peine l'haleine.

Est-ce à dire qu'il ne se rencontre en ces 420 pages quelques

réflexions judicieuses et intéressantes ? On se plait à voir le sonnet, le bon, conçu sous l'aspect de trois actes dramatiques ascendants. On ne peut qu'applaudir aux appels si nombreux faits à Victor Hugo et à Lamartine, qui, chacun à sa manière, — malgré tout, à cause même des artificialités, des acrobaties, des pourchas et des lâtries folles de la forme *en soi*, écloses, prônées, ayant fait école, — qui, dis-je, semblent devoir demeurer les deux figures maîtresses de la poésie française au XIX^e siècle. Enfin, on partage, en l'intensifiant encore, le sentiment à l'égard des derniers venus qui, sans génie de fonds qui les abrite ou les excuse, se sont improvisés les apôtres d'une révolution de la prosodie française, dans la non-compréhension des éléments constitutifs de la langue, de ce qu'elle peut donner et ne peut pas donner, au mépris de son adorable lumineux, au mépris des chers et vénérés maîtres dans le passé, au mépris — peut-être ici sont-ils innocents — au mépris du concept scientifique élémentaire de l'évolution lente, graduelle, des choses vivantes et destinées à durer.

LE TABLEAU VOILÉ A SAÏS (*)

Emu par le désir intense du savoir,
Un homme, jeune d'ans, s'était fait recevoir
Au temple de Saïs, et là, fervent disciple,
S'élevait par degrés dans le rite multiple
Que les prêtres d'Isis, avec grande rigueur,
Imposaient pour tremper la raison et le cœur
De ceux-là qui voulaient leur sagesse latente.
Mais la docte lenteur énerve, impatiente
Notre jeune assoiffé ; très mal il s'y résoud.
On l'entend répéter : — « Qu'ai-je si je n'ai tout ?
« Peut-il s'agir ici du plus grand ou du moindre ?
« La Vérité n'est pas de morceaux à rejoindre
« Après coup. Elle est une, indivisible, ou rien.

Un jour que sur ce thème il avait entretien
Avec l'hiérophante, et que de compagnie
Ils vaguaient dans l'ampleur immense, indéfinie,
Du monument sacré, — le sage au front chenu
Exhortant, modérant, l'esprit mal contenu, —
Il advint, — non hasard, mais dessein du grand-prêtre, —
Que par un tournant noir qui rampe et s'enchevêtre

(*) « Das verschleierte Bild zu Saïs ».



Ils furent introduits dans la demi-clarté
 D'un cercle de muraille, en retrait, écarté, —
 Ainsi qu'une rotonde avec sa voûte dense,
 Pesante de mystère et d'éternel silence.
 Le jeune homme s'arrête.... Il regarde, étonné,
 L'habitable désert, étrange, insoupçonné,
 Et ses yeux dilatés de vision ardente
 Tombent sur un tableau d'une grandeur géante,
 Mais qu'un voile serré couvrait du haut en bas.
 — « Que fait là — » s'enquiert-il, — « cet obscur embarras ?
 « Quoi donc se cache ainsi ? — »

— « La Vérité, — » dit l'autre.

L'impatient répond : — « Quelle école est la vôtre ?
 « Comment ! La Vérité, mon unique souci,
 « Seule chose serait que l'on me cache ici ? — »

— « C'est affaire entre toi — » reprit l'hiérophante,
 « Et la Divinité.... Qu'aucun mortel n'attente
 « Au secret de ce voile, a-t-elle déclaré,
 « Jusqu'au jour jamais su, dès toujours préparé,
 « Où je le lèverai, moi. Que l'heure se fasse.
 « Mais si quelqu'un, avant, porte une main d'audace
 « Au voile défendu, dit la Divinité,
 « Celui-là.... — »

— « Celui-là ?.... — »

— « Verra la Vérité. — »

— O le bizarre oracle ! ô l'étrange dilemme !
 « Mais, dis-moi, bon vicillard, n'as-tu jamais toi-même
 « Levé ce voile ? — »

— « Oh non ! jamais, jamais, vraiment,
 « Et n'en fus point tenté. — »

— « Moi je sens autrement ;
 « Si de la Vérité quelque tenture fine
 « Seule me séparait... — »

— « L'ordonnance divine,
 « Qu'en fais-tu donc, mon fils ? » — dit le vicillard tremblant.
 « Ce voile est bien plus lourd qu'il n'en a le semblant :
 « Facile aux doigts, c'est vrai, mais d'un poids de montagne
 « Au sacrilège effort. » —

Le jeune homme regagne
 Sa demeure, enfiévré de son fougueux désir
 De savoir — et de voir. Il ne peut point dormir,
 Se tord, brûlant, rongé d'indicible détresse,
 D'impaisable envie... A minuit il se dresse
 Et vers le temple il porte un pas tergiversant....
 Néanmoins il arrive, et, la folie au sang,
 D'un juvénile bond à quelque angle il s'accroche,
 Saute en bas, puis glissant — glissant de proche en proche,
 Dans la rotonde enfin voilà l'audacieux....

Il se tient coi... Son cœur bat des coups furieux —
 Des deux mains il l'étreint... Hors du seuil il s'avance,
 Et des cryptes lui vient la creuse résonnance

Des pas furtifs, furtifs.... Par taches le croissant
Bleuit les murs....(*) Et là, dans l'ombre s'enchâssant,
Sous les plis du long voile — elle reluit — la Forme...

Ainsi qu'un dieu présent elle apparaît — énorme.
Il s'approche, hésitant... La criminelle main
S'apprête au viol sacré... Du geste surhumain
Lui tremblent tous les os... Sa volonté s'émousse...
Un invisible bras le retient, le repousse...
Une voix d'au-dedans lui souffle : Que viens-tu
Faire ici, malheureux ? Le divin défendu
Oses-tu le braver ? Qu'aucun mortel ne touche
Au secret de ce voile, a déclaré la bouche
De l'oracle, — à mon jour, moi, je le lèverai...
— Oui, mais la bouche ajoute — et le prêtre a dit vrai—
« Que celui qui le lève avant l'heure, en audace,
« Verra la Vérité.... Quoi qu'il cache ou menace,
« Je lève — «cria-t-il,—» je veux voir, je veux voir!—»
Et l'écho par deux fois dans le souterrain noir :
— « Je veux voir — »

Il se jette, il écarte, il regarde,
Il a vu....

Nul n'en sait. D'en savoir on se garde...

(*) A la page 223 de ses "Etudes littéraires sur le 19^e siècle" M. Faguet nous dit que Victor Hugo est le premier qui se soit avisé du clair de lune *bleu*. D'autre part, au commencement du même volume, il cite Chateaubriand : "Le jour bleuâtre et velouté de la lune." Alors ? Et ici nous sommes avec Schiller, mort en 1805. Sans compter que le *phénomène* a dû être observé dès toujours. Ce n'est vraiment pas malin, à moins d'avoir des yeux en tôle, substance dont, selon M. Faguet, l'âme d'Hugo était faite (Revue Bleue 1893).

Mais ce sont là péchés véniels de beaux-esprits prolifiques, jeux de princes littéraires. Et, à ce propos, les Conférences de l'Odéon, imprimées, constituent

A l'aube on le trouva près du mur défendu,
Sous le tableau voilé, blême et roide étendu.

Douloureuse, en tourment, sa face en est restée.
Plus rien d'humain voulu, de pensée arrêtée.
Ses yeux, comme figés par l'éblouissement,
Regardent loin, bien loin, toujours, éperdument.
Sa bouche ne dit mot, de l'affreux sceau scellée, —
De vivre ou de mourir l'envie est en allée....

LE PÉLERINAGE DE CHILDE HAROLD (1)

CHANT IV

(Stances 21, 22, 23, 24)

L'existence est possible, il sied qu'on la supporte.
Peuvent vivre et souffrir prendre racine forte
Dans un sein mis à nu, dans un sein désolé.
Le chameau va muet sous un poids redoublé.

une véritable mine où il n'y a qu'à puiser. Ainsi, M. Lintilhac cite le fameux "Rodrigue, qui l'eût cru ?" et il ajoute : Cela est *harmonieux* comme le duo de Raoul et de Valentine. En autre place, M. Lemaître découvre que de Phèdre "se dégage Darwin et la Philosophie Evolutionniste." Cas d'hypnose à toujours violonner sur une même corde en regardant toujours un même clocher. On peut dire, et non sans raison, que tout cela ne tire pas à conséquence, et que ce sont simplement chatouilles cérébrales à l'usage du commun instruit. Et cette fugue scientifique de M. Lemaître remet en mémoire la fameuse "faillite" d'un autre critique fort écouté ; boutade, espérons-le, à l'adresse des mêmes personnes.

(1) « Childe Harold's Pilgrimage ».

Le loup meurt en silence... Un tel exemple invite
Et ne doit rester vain pour quiconque médite :
Car si des êtres bas ou de sauvage humeur
Se soumettent ainsi sans recul et sans peur,
Il est certain que nous, de plus noble nature,
Nous le pouvons. D'ailleurs — un seul jour cela dure.

Toute douleur détruit, ou bien est mise à bas
Par celui qui la souffre. En l'un et l'autre cas
Elle cesse. Les uns, regonflés d'espérance,
Reviennent sur leurs pas, gardent même attirance,
Tissent leur toile à neuf ; d'autres, blêmes et gris,
Pliés, courbés, voûtés, avant leur temps flétris,
Meurent quand leur appui, quand leur roseau se brise.
D'autres vont à la guerre, aux travaux, à l'église,
Au bien, au mal, — le crime on en voit affronter —
Selon que doit leur âme ou descendre ou monter.

Il arrive parfois que ces douleurs vaincues
Nous reviennent, nous font des morsures aigües,
Presque comme faisait le scorpion *d'alors*, —
Plus faibles, mais tenant des venins aussi forts.
Telle souffrance, on croit, à jamais disparue,
Elle est là, pesant lourd, sans propos accourue, —
Pour un rien, pour un bruit, l'air de quelque chanson,
Le printemps, un soleil d'été sur l'horizon,
Une teinte, un parfum, — et frappée, assaillie,
Est la chaîne électrique, obscure, qui nous lie.

Nous ne pouvons savoir ni pourquoi ni comment
L'esprit ennuagé jette ce foudrolement

En des coups répétés. Aucun effort n'efface
L'endeuilement, la nielle, épars à cette place....
Mais il reste incompris qu'un objet d'alentour,
Familiier, non cherché, puisse mettre en plein jour
Des spectres sur lesquels tout exorcisme avorte, —
Les cœurs froids, secs, changés, — jadis trompeuse escorte, —
Les morts aimés, perdus, — pleurés sans désaveu,
Bien trop nombreux, hélas ! et pourtant combien peu....

(*Stances 140, 141*)

Devant mes yeux, voilà, git le gladiateur.
Sur sa main il s'appuie, et son front sans terreur
Consent bien à la mort, mais dompte l'agonie.
Sa tête par degrés se penche, défaillie, —
De la blessure ouverte et qui rougit son flanc
Les gouttes tombent, l'une après l'autre, en flux lent,
Et lourdes, comme font celles toutes premières
D'une orageuse ondée.... Et devant les paupières
L'arène tourne et flotte.... Il finit de mourir
Avant que n'aient cessé de retentir
Pour le triste vainqueur les clameurs meurtrières.

Il avait entendu, mais qu'importait ! Ses yeux
Étaient avec son cœur sous d'autres, d'autres cieux.
La victoire en défaut, la perte de la vie,
Pour lui n'avaient plus rien qui compte et signifie.

Ses pensers au lointain Danube étaient partis,
 Où, sous le toit grossier, ses Barbares petits
 Ensemble s'ébattaient dans les jeux et le rire
 Près de la sienne Dace..... Et lui, le père, expire
 Pour faire un festival au grand peuple romain.....
 Ne sera-t-il vengé quelque demain? —
 Debout! debout! les Goths! Assouvissez votre ire!

(Stances 179 et finales)

Roule, roule, Océan, tes flots sombres et bleus!
 Les flottes par milliers te frôlent, dédaigneux.
 Pour l'homme qui détruit partout la terre est prête,
 Mais sur tes bords, à toi, sa puissance s'arrête.
 Aux espaces des eaux tous les ravages sont
 Les tiens, de par ton acte entier et sans second;
 Des ruines par l'homme aucune ombre n'y reste —
 Reste la sienne à lui, lorsqu'à l'instant funeste
 Il plonge, comme un rien, au profond bâillement,
 Avec un cri, rauque bouillonnement,
 Sans glas et sans cercueil, sans tombe qui l'atteste.

Non, tu ne portes point de traces de ses pas.
 Sur toi point de butin qu'il puisse mettre en tas.
 Ce beau pouvoir abject dont sur la terre il use
 Tu le tiens en mépris; ton humeur s'en amuse

Lorsque grondant, levé, tu jettes l'intrus hors
 De ton sein, — haut, bien haut, — transi, perdu d'efforts
 Et hurlant vers ses dieux dans l'écume joueuse...
 Peut-être à quelque baie, espérance dupeuse,
 Aborde-t-il, — mais là, par dernier ricochet,
 Au sol voulu tu le brises d'un jet,
 Tu le lui rends. C'est bien. Que sa tombe s'y creuse.

Tous ces fiers armements requis pour ébranler
 Les bastions rocheux de leur foudre, affoler
 Les nations, les rois craintifs aux capitales, —
 Tous ces monstres flottants, carrures sans rivales
 Et qui font prendre à l'homme, argile par sa loi,
 Le titre vaniteux de souverain de toi,
 D'arbitre de la guerre, et qu'il faut qu'on redoute, —
 Voilà de tes jouets, — et pas plus ne t'en coûte
 De fondre en tes blancheurs un tout léger flocon
 Que d'engloutir dans la dérision
 L'orgueilleuse Armada, Trafalgar en déroute.

Sur tes rives jadis des empires virils —
 Rome — Carthage — Assur — que sont-ils? que sont-ils?
 Tes eaux les ont lavés alors qu'ils étaient libres,
 Et tu les laves quand, tyrans de tous calibres,
 L'étranger, le sauvage ou l'esclave y fait loi.
 En arides lointains, solitudes d'effroi,
 Sont changés des décors où fourmillaient les foules;
 Toi, tu ne changes point. N'était le jeu des houles
 Sur ta face, immuable on pourrait te nommer, —
 Le temps n'a pas d'outrage à t'imprimer —
 Tel tu roulas toujours, tel à présent tu roules.

O glorieux miroir auquel le Tout-Puissant
 Vient refléter sa forme alors qu'un feu descend
 De la nue !... A quelque heure, en quel lieu que l'on dise—
 Tranquille ou convulsé, sous le zéphir, la brise
 Ou le vent de tempête, — autour du pôle blanc,
 Dans la zone torride en flots noirs te gonflant, —
 Partout, toujours, toi-même, un bloc indivisible,
 Type d'Eternité, trône de l'Invisible,
 Générateur premier de vie en ton limon,
 Maître sans frein, sans fin, sans fond, sans nom,
 Tu vas — mystérieux, grandiose, terrible.

Océan, je t'ai bien aimé. Mon grand plaisir
 Aux jeux d'adolescent était de me sentir
 Porté par toi, flotté, petit point qui s'avance....
 Souvenir plus lointain, déjà dans mon enfance
 Je folâtrais parmi tes ressauts aux brisants.
 Ils me charmaient. Parfois, lorsqu'un peu plus pressants,
 De la peur m'en venait, — mais, bientôt familière,
 Cette crainte avait pris agréable manière,
 Et toujours rassuré, toujours plus loin j'osais,
 Me sentant tien vraiment, — et je posais,
 Comme je fais ici, ma main sur ta crinière.

LE PARADIS ET LA PÉRI (*)

Une Péri se tenait une fois
 Près du portail des célestes parois.
 Elle était là, craintive, désolée,
 En écoutant la lointaine envolée
 D'une harmonie en laquelle il n'était
 Rien d'aucun monde où l'humeur la portait,
 Et regardant sur son aile ployée
 Une clarté du dedans fourvoyée,
 Le jet ténu d'un rayon sans pareil
 Dans tout l'espace et dans aucun soleil.
 Elle était là qui songeait, la pauvrete,
 A la disgrâce où sa race l'arrête,
 Et qu'il fallait toujours hors demeurer, —
 Lors défaillit et se prit à pleurer.

L'ange de gloire, à la porte en veillée,
 S'en vint tout près de la forme endeuillée,
 Et lui parla, plein de compassion :
 — « Il est, il est une rédemption,
 « Nymphé, pour toi, fille d'une lignée
 « Belle et coupable, à toujours éloignée.
 « Espère encore. Au livre du Destin
 « Voici les mots : *Sera rachat certain*

(*) « Paradise and the Peri ». (T. MOORE).

« Pour la Péri qui viendra faire offrande,
 « A ce portail, d'une richesse grande,
 « Chère au ciel. Va. Trouve à te rançonner,
 « Car il est doux de pouvoir pardonner. — »

Lors souriant à la Porte Eternelle,
 La condamnée en hâte ouvrit son aile.
 Dans le sillon lumineux que traçait
 Un faisceau vif qui par l'éther passait
 Elle se mit ainsi qu'à l'aventure, —
 Et tôt lui vint l'aspect de la courbure
 Que fait la Terre avec son double flanc.
 La voyageuse alla d'un vol plus lent ;
 Elle se dit : — « Hélas ! qu'irais-je faire
 « Au globe ici. L'un et l'autre hémisphère
 « Me sont connus. J'en sais toutes les fleurs,
 « — Sinon la rose achevant les couleurs,
 « Et celle-là parmi l'Eden foisonne.
 « Tous les parfums de la plus riche zone
 « Que seraient-ils à ceux du Paradis ?
 « Je sais où sont les saphirs, les rubis,
 « Les diamants et chacune des gemmes,
 « Mais à quoi sert, puisque les marches mêmes
 « Qui vont montant vers le trône d'Allah
 « Uniquement sont faites de cela?...
 « L'Eden n'a-t-il tout ce que l'on désire ?
 « Et qu'est-ce donc que l'ange a voulu dire ? — »

Ce néanmoins elle abaissa son vol,
 Toujours douteuse, en planant sur le sol

Du doux pays, grandiose presque-île,
 Lumière toute, en merveilles fertile :
 Ambre, coraux, et perles sur ses bords ;
 Dedans ses monts des bijoux, des trésors ;
 A découvert ou dans le dense sombre,
 Partout, partout, des arômes sans nombre ;
 A tous les sens délices départis, —
 Presque un semblant du réel Paradis.

Et maintenant, de toutes les frontières,
 Rouges de sang descendaient les rivières,
 Et les bosquets, de senteurs coutumiers,
 N'exhalaient plus que l'odeur des charniers....
 Terre, qui donc te souille de la sorte ?
 C'est lui, Mahmoud, cruel Sultan qu'apporte (*)
 Un ouragan. Pagodes, saints réduits,
 Bois des dieux, profanés et détruits....
 Il foule aux pieds les plus fers diadèmes,
 S'abreuve d'or, et pare ses chiens mêmes
 Des lourds colliers par la force arrachés
 Des cous jolis jetés sur les bûchers....
 Le dernier prêtre expire au sanctuaire...
 Le Gange saint roule à son estuaire
 Un flot sans nom où le vautour s'abat....

Lors à travers la brume du combat
 Voilà qu'aux yeux de la Péri se dresse
 Un beau guerrier en pose vengeresse.
 L'arme en sa main toute tordue était —
 Dans son carquois une flèche restait....

(*) Invasion de Mahmoud le Gaznévid, en 1001.

Le Tyran dit : — « Ne lutte davantage,
 « Vis, vis plutôt, je te ferai partage ! — »
 L'autre en réponse à l'insolent vainqueur
 Du trait dernier va lui percer le cœur, —
 Mais cette flèche aux doigts faiblis avorte —
 Le héros gît et sa vaillance est morte.

Mais la Péri prit mémoire du lieu,
 Et quand se fut éloigné quelque peu
 Le tourbillon, elle fraya sa route,
 Et recueillit une dernière goutte
 Du sang jailli de ce cœur indompté.

Et dans son vol vers l'Eden remonté
 Elle pensait : — « L'offrande est bien menue,
 « Mais il se peut qu'elle soit bienvenue,
 « Car s'il est vrai qu'exécrable est le sang
 « Qu'aux champs haineux les hommes vont versant,
 « Celui qu'au ciel en espoir je dépose
 « Fut répandu pour une noble cause —
 « La Liberté, dont il est le témoin.
 « Saint est ce sang, il ne souillerait point
 « L'eau la plus pure au paradis lui-même. — »

— « C'est bien » — dit l'ange avec douceur extrême.
 « Le don mérite un acquit cordial,
 « Mais vois — hélas ! la barre de cristal
 « Ne se meut point, la porte reste close...
 « C'est donc qu'il faut encor plus sainte chose
 « Pour que les gonds veuillent tourner pour toi. — »

Quand fut passé le premier triste émoi
 De son échec, la Péri prit sa course
 Devers le Sud africain où la source
 Se cache aux plis des monts mystérieux.
 Terre plus belle il n'est point sous les cieux.
 Chaque vallée a ses fruits, son murmure ;
 Le haut dattier penche sa chevelure
 Comme une femme alanguie au sommeil ;
 Au lac d'azur, en leur blanc appareil
 Les pélicans décrivent un sillage
 Parmi les lys et le flottant feuillage ;
 Mi-pourpre et bleu, sur un tombeau sacré
 Ou sur un temple à son plus haut degré
 L'oiseau-sultan dans sa fierté s'isole,
 Reluit, tout coi, diminutive idole...

Et maintenant, tous ces décors si frais,
 L'horreur, l'horreur les tenait dans ses rets.
 Aux doux touchers que fait la lune pleine
 Répond partout une fétide haleine ;
 Les gémissants bavent des flux affreux,
 Et les monceaux gisent là, car pour eux
 Il ne sera jamais de sépulture ;
 Le bec de proie, ami de la souillure,
 Refuse enfin cet inmonde repas, —
 Seule l'hyène au museau jamais las,
 Dans l'ombre où nul rival ne lui conteste,
 Féline va, se gorgeant de la peste...
 Malheur à qui, de ses yeux défaillants,
 Voit devant lui ces gros yeux bleus brillants.....

D'un bosquet sombre il partit une plainte
 Dont la Péri fut au profond atteinte.
 Un homme jeune était là qui mourait.
 Danger aux siens, il s'était hors soustrait.
 Il était beau, noble, et, toute sa vie,
 Chacun l'avait avec amour suivie, —
 Et le voilà brûlant, agonisant,
 Sans secours, seul, sans entendre l'accent
 Qu'on aime ouïr lorsque l'esprit s'envole...
 Reste un penser qui pourtant le console :
 Celle qu'il aime est sauve, est à l'abri
 Avec son père au palais favori
 Dont le bois tient balsamiques résines,
 Où l'eau jaillit des vasques, des piscines,
 Et fait un air aussi pur que son front...

Mais qui va là, d'un pas plus lent, plus prompt,
 Errant, cherchant sous la nuit étoilée ?
 Furtive ainsi, forme de blanc voilée,
 Pourquoi descendre à cet enfer parfait ? —
 Avec terreur, la voit, la reconnaît
 Le moribond. C'est elle, c'est l'épouse
 Que convoitait sa passion jalouse
 Et qui devait être sienne vraiment...
 De ses deux bras elle enlace l'amant,
 Presse sa joue à la face livide....
 Il cède un temps, ne sachant plus, avide,
 Même en la mort, du toucher tant voulu, —
 Puis se détourne, en horreur, résolu,
 Se débattant de la main cramponnée,
 Du baiser vers sa bouche empoisonnée....

Elle lui dit : — « Oh ! ne détourne pas
 « De moi ta face ! Oh ! laisse que mes bras
 « Puissent te prendre en amoureuse étreinte !
 « Mon bien-aimé, tu le sais, je suis jointe
 « A toi, toujours, dans la vie et la mort...
 « As-tu soif ? Tiens, bois mes larmes d'abord...
 « Je vais au lac aller tremper mes tresses —
 « Je t'en ferai de calmantes compresses,
 « Car ton front brûle... Oh ! que détournes-tu
 « Ton cher visage ?... Est-il quelque vertu,
 « Un baume au sang qui dans mon cœur palpite,
 « Alors, pour toi, je vais l'ouvrir bien vite...
 « Aimé, merci, tu ne résistes plus —
 « Prends, prends ma bouche — aspire en toi le flux
 « De ce qui reste— en moi — de vie — encore... — »

Comme une lampe en un air qui dévore
 Pâlit, décroît, par degrés va mourant,
 Elle expira sur le corps expirant.

Et la Péri s'était d'eux approchée, —
 Et, bien émue, elle s'était penchée
 Pour recueillir le soupir tout dernier
 Du grand amour fleuri sur ce charnier,
 Du sacrifice au sein de cette femme, —
 D'un cœur donné sublime épithalame...

En hâte avec son offrande de prix
 Elle volait vers les murs tant chéris,
 Plaignant, pleurant, espérant pour soi-même...

L'ange sourit avec douceur extrême :

« — C'est bien.... Aimer jusqu'à savoir mourir
 « Quand l'aimé meurt, est un noble désir.
 « Ton offre est belle et vraiment méritoire ;
 « Les séraphins en garderont mémoire,
 « Et je t'en fais un merci cordial, —
 « Mais vois — hélas ! la barre de cristal
 « Ne se meut point, la porte reste close,
 « C'est donc qu'il faut encor plus sainte chose
 « Pour que les gonds veuillent tourner pour toi. — »

.

Le saint Liban fait amoureux renvoi
 De ses rayons au soleil qui décline, —
 La neige brille à son front, purpurine,
 Tandis qu'en bas, dans la plaine, aux vallons,
 Les fleurs, les fruits, la vigne et les sillons...
 C'est le pays, le pays de la rose...
 Le tourbillon des vifs ramiers se pose
 En palpitant ; aux ruines, au sol,
 Aux rocs, partout, le petit lézard fol
 Glisse en zigzag ; la flûte pastorale
 Module doux ; l'accompagne en chorale
 Le fredon sourd d'innombrables essaims,
 Libres, actifs aux coutumiers larcins...
 Le Jourdain roule entre ses molles rives :
 Talus penchés, bosquets et verdeurs vives,
 Tout pleins du chant pâmé du rossignol...

De la Péri se ralentit le vol...
 Qu'est-il pour elle en ces joyeux espaces ?...
 Son âme est triste et ses ailes sont lasses...

Voici Balbec, le temple sans pareil,
 Qui fut jadis à gloire du soleil...
 Chaque colonne allonge au sol son ombre —
 Tel un cadran sur lequel se dénombre
 Le Temps, le Temps ! ce fuyard éternel...

Elle se dit : — « Au débris solennel
 « Peut-être est-il, en profondeur muette,
 « Inscription, dessin, quelque tablette
 « Portant le sceau puissant de Salomon,
 « Qui m'enseigne où je trouverai ce don,
 « Cette amulette, — où la richesse grande,
 « Le charme unique, — où le rachat qui rende
 « L'Eden, l'Eden, au pauvre Esprit errant... — »

A la pensée un espoir la reprend.
 Lors près du temple elle plia son aile.
 Un jeune enfant était là, non loin d'elle,
 Enfant rosé, tout fruste et ressemblant
 Aux sauvageons qu'il allait bottelant
 Avec des cris, des gambades de joie.
 Bientôt l'ardeur demande une autre proie.
 Il court après les insectes ailés,
 Trébuche et rit de ses coups redoublés...
 Enfin, à bout, il fait grâce et se couche.
 Et tout à coup un cavalier débouche

D'un tourner vif. Suant, poussiéreux, las,
 De sa monture il saute vite à bas.
 De l'eau gouttait dans rocheuse logette, —
 Incontinent vers l'endroit il se jette,
 Et boit, et boit.... Puis, repu de son mieux,
 Sur l'innocent il attache les yeux,
 Des yeux hagards. Sur un front plus funeste
 Jamais, jamais la lumière céleste
 N'avait posé quelqu'un de ses rayons, —
 Dur, obstiné, plein de noirs tourbillons ;
 Et la Péri pouvait aisément lire
 Sur cette face un conte affreux, — le pire
 Que puisse vivre humain contre le ciel...

Au sol fleuri le passant criminel
 Prenait repos, tranquille, — on eût pu croire
 Subjugué par l'environnante gloire
 De ce couchant. Sans but il regardait
 Cet enfant qui de nouveau gambadait, —
 Tranquille, mais lorsque les yeux de proie
 Rencontraient ceux de l'innocence en joie,
 C'était pareils aux torches que la nuit
 On fait brûler pour un rite maudit,
 Et qui soudain voient éclater l'aurore...

Mais écoutez !.... Qu'est cet appel sonore
 Au moment où le soleil disparaît ?
 Le muezzin du prochain minaret
 Clame au balcon vespérale prière....
 L'enfant s'arrête en sa folle carrière,

Il laisse choir les précieux butins
 Tassés, crispés, dans ses doigts enfantins...
 Il s'agenouille, et la tête tournée
 Devers le Sud, clot l'heureuse journée
 En bégayant le mot sans pareil : *Dieu...*

O quel spectacle, à cette heure, en ce lieu,
 L'enfant prostré ! D'Iblis l'âme hautaine
 Eût soupiré de repentance vaine...

Et l'homme, là, lui, que sentait-il
 Quand la mémoire avec retour subtil
 Mit bout à bout les scènes de sa vie :
 Haine envers tous, passion assouvie,
 Rapine, sang, — le cycle des forfaits...
 — « Il fut un temps, — » se dit-il, — « où j'étais
 « A toi pareil, un bel enfant qui prie —
 « Et maintenant... — » En sombre rêverie,
 Penchant le front, il fouillait le passé...
 Tel bon désir obstinément chassé
 Lui fit retour, telle plus juste envie
 D'un seul moment et qui soudain dévie,
 Revint, revint, à son cœur affleura —
 Et ce rocher, ce fer, pleura, pleura...

Près de l'enfant il s'agenouille et prie, —
 Alors que l'astre en sa pompe amoindrie
 Sous l'horizon avec lenteur descend,
 Qu'un voile fin se déroule, effaçant...

Et la Péri s'était d'eux approchée,
 Et sur cet homme elle s'était penchée
 Pour emporter au ciel, pour recueillir
 La bulle d'eau, larme du repentir,
 Qui glissait là, dernière, encore chaude,
 Sur ce visage et de sang et de fraude, —
 Mais au moment où sa main s'apprêtait,
 Sur cette larme il venait, éclatait,
 Scintillement comme jamais n'en donne
 Aucun soleil qui par l'éther rayonne...
 Et la déchue, humblement à l'écart,
 Posait sur *elle* un radieux regard...
 Elle comprit que c'était le bon ange
 Qui lui mandait sa dernière louange...
 Elle comprit l'arrêt, la sanction
 De son rachat, de sa rédemption....

LE CORBEAU. (*)

La nuit sonnait la douzième heure.
 Las, faible, et seul en ma demeure,
 J'étais assis fouillant des bouquins vermoulus ;
 Par instants le sommeil m'attrape —
 Soudain je crois ouïr qu'on frappe —
 Comme quelqu'un qui tape et tape
 Dehors la porte à coups menus —
 — « Un visiteur tardif qui frappe à coups menus —
 Sans aucun doute, et rien de plus. »

(*) « The Raven », (EDGAR POË).

J'en ai distincte souvenance :
 C'était décembre froid et dense,
 Et les tisons mourants jetaient des tons confus ;
 Et j'appelais la matinée, —
 En vain mon âme chagrinée
 Croyait dans l'étude obstinée
 Trouver l'oubli des biens perdus —
 De ma Lénore au ciel — de mes amours perdus —
 Lénore ici-bas jamais plus.

Tout bruissement, tout murmure,
 Et mon ombre sur la tenture,
 M'emplissaient de terreurs, de frissons inconnus.
 Pour me redonner l'assurance
 Je répétais avec instance :
 — « C'est quelque visiteur, je pense,
 Qui frappe à l'huis à coups menus —
 Un visiteur tardif qui frappe à coups menus —
 Certainement, et rien de plus. »

Bientôt mon cœur reprit courage,
 Et sans hésiter davantage :
 — « Monsieur, « dis-je, » ou Madame, on m'en voit tout
 Mais le fait est, sans m'en défendre, [confus,
 Que le sommeil allait me prendre,
 Et je ne pouvais guère entendre
 Tant vous frappiez à coups menus » —
 J'avais ouvert à qui frappait à coups menus —
 L'obscurité — mais rien de plus.

Les regards plongés dans le vide,
 Je restai là fixé, stupide,
 Craignant, doutant, rêvant des rêves inconnus ;
 Et l'ombre pendait froide et dense —
 Et rien ne brisa le silence
 Qu'un mot, un soupir de souffrance
 Dont les échos furent émus —
 Car j'avais dit — Lénore — et les échos émus
 Dirent — Lénore — et rien de plus.

Assis à peine dans ma chaise,
 L'âme brûlant comme fournaise,
 J'entendis qu'on frappait à coups plus forts et drus :
 — « Bien sûr, « dis-je, » ce ne peut être
 Que quelque chose à ma fenêtre,
 Et sans retard je veux connaître
 Qui fait tous ces bruits saugrenus —
 Je veux savoir qui fait tous ces bruits saugrenus —
 Le vent sans doute — et rien de plus. »

Par les persiennes béantes
 Entra, les ailes palpitantes,
 Un corbeau rappelant des types disparus.
 Sans faire signe ou révérence,
 D'un air rempli de suffisance,
 Il gagna droit, comme accointance,
 Ma porte, et se percha dessus, —
 Au buste de Pallas placé juste au-dessus
 Se tint perché — mais rien de plus.

Fixant longtemps l'oiseau d'ébène,
 Je ris tout haut, malgré ma peine,
 Tant son air grave était de décorum infus.
 Enfin je dis : — « Bien que ta tête
 Ait comme reçu la toilette,
 Non, tu n'es pas coq en défaite,
 Vieux corbeau des bords inconnus ;
 Qu'est ton nom chez Pluton sur les bords inconnus ? »
 Le corbeau dit : — « Non, jamais plus. » —

Certes, ma surprise fut grande
 D'ouïr ces mots sur ma demande,
 Bien qu'ils fussent de sens, d'à-propos dépourvus ;
 Car on m'accordera sans peine
 Que jamais de mémoire humaine
 On ne vit un oiseau d'ébène
 Gagnant porte et perchant dessus —
 Au buste de Pallas placé juste au-dessus —
 Et se nommant : Non, jamais plus.

Et l'oiseau perchait sur le buste,
 Et ne dit que ces mots tout juste,
 Comme si tout son être en eux était inclus :
 Il ne changea plus de posture,
 Il ne bougea plume ou figure, —
 Enfin je dis presque en murmure :
 — « D'autres amis sont disparus —
 Au matin *lui* suivra mes Espoirs disparus. » —
 Et l'oiseau dit : Non, jamais plus. »

Plus grande encor fut ma surprise
 D'ouïr réponse aussi précise.
 — « Bien sûr, « dis-je, » ces mots sont des sons rebattus
 Appris d'un maître misérable
 Que le désastre impitoyable
 Poursuivit, à rendre croyable
 Qu'ainsi ses chants fussent vêtus —
 Que ses refrains d'espoir toujours fussent vêtus
 De ces seuls mots : « Non, jamais plus. »

Et je fixais l'oiseau d'ébène, —
 Et souriant, malgré ma peine,
 Je roulai le fauteuil vis-à-vis mon intrus ;
 Là, face à face avec le sire,
 J'attends un rêve qui m'inspire
 Ce que pouvait bien vouloir dire
 Ce corbeau des bords inconnus —
 Spectre de chez Pluton sur les bords inconnus —
 En croassant : « Non, jamais plus. »

Je restai là longtemps sans dire
 La moindre parole au vampire
 Dont les regards de feu me perçaient continus ;
 Je rêvai là, bouche muette,
 Tout à l'aise appuyant ma tête
 Contre l'étoffe violette
 Avec la lampe en plein dessus —
 Etoffe violette avec rayons dessus
 Qu'*Elle* ne presse jamais plus.

Et voilà — l'air se fit plus dense,
 Parfumé d'encens que balance
 Un séraphin de qui résonnaient les pieds nus ;
 Et je criai : — « Dieu s'apitoie,
 Et par ses anges il t'envoie
 Répit, — le népenthe où l'on noie
 Le souvenir d'amours perdus !
 Bois ! oh bois ce breuvage, et laisse amours perdus ! » —
 Le corbeau dit : « Non, jamais plus. »

« Prophète ! » dis-je, « goule ou bête,
 Qui que tu sois — pourtant prophète !
 Conduit du Tentateur ou des vents éperdus,
 Dis-moi — car mon âme qui plie
 N'est pas par la peur avilie —
 Est-il — dis-moi — je t'en supplie —
 Un baume aux pays inconnus ?
 Un baume à Galaad — aux pays inconnus ? » —
 Le corbeau dit : « Non, jamais plus. »

« Prophète ! » dis-je, « diable ou bête,
 Qui que tu sois — pourtant prophète !
 Par Celui qui commande en les cieux étendus,
 Dis-moi — dans l'Eden qu'on ignore
 Si je pourrai presser encore
 Une vierge ayant nom Lénore —
 Ici-bas mes amours perdus —
 Etreindre ma Lénore et tous mes biens perdus ? » —
 Le corbeau dit : « Non, jamais plus. »

« Assez, assez, toi, bête ou piège ! »
 En m'élançant soudain criai-je, —
 « Retourne à la tempête, aux noirs bords inconnus !
 Ne laisse plume à faire trace
 Du mensonge qu'a dit ta face, —
 Remets mon silence à sa place, —
 Quitte ma porte, horrible intrus, —
 Sors ton bec de mon cœur, et fuis ma porte, intrus ! » —
 Le corbeau dit : « Non, jamais plus. »

Et le corbeau, son aile morte,
 Reste assis, assis sur ma porte —
 Sur la blême Pallas qui se trouve au-dessus ;
 Et son œil coi lui fait la face
 De quelque démon qui rêve ;
 Et la lampe, quoi que je fasse,
 Jette en bas l'ombre de l'intrus ;
 Et mon âme jamais de l'ombre de l'intrus
 Ne sortira, — non, jamais plus.

A UNE ALOUETTE DES CHAMPS. (*)

Salut, salut, âme joyeuse !
 — Oiseau tu n'as jamais été —
 Toi qui, de lumière amoureuse,
 Verses ta volupté
 En hymnes débordant d'art non prémédité.

(*) « To a Skylark ». (SHELLEY).

Plus haut, plus haut, plus haut encore,
 Tu vas t'élançant des labours ;
 Ainsi qu'un brûlant météore
 L'air profond tu parcoures ;
 Tu chantes en montant, montant chantes toujours.

Dans la lueur rouge et dorée
 Qui de l'horizon peint les bords,
 Dans la nue à frange pourprée
 Eclatent tes transports,
 — On dirait une joie à peine ayant pris corps.

La terre, l'air, et tout l'espace,
 Semblent de toi seule s'emplir ;
 Et quand mon œil fixé se lasse,
 Je reste à te sentir, —
 Je te perds, mais j'entends tes notes de plaisir.

Qui tu peux être, je l'ignore ;
 Et quoi d'approchant concevoir ?
 Gouttes que l'arc-en-ciel colore
 Sont moins pures à voir
 Que les sons irisés que toi tu fais pleuvoir.

Tel un poète qui s'abrite
 Dans sa lumière — et chante ainsi ;
 Il chante — et le monde palpite,
 Voit et ressent aussi
 Les douleurs, les espoirs, dont il n'avait souci.

Telle une noble demoiselle
 Qui, secrète, au haut de la tour,
 Ecoute au cœur peine nouvelle
 Vers le déclin du jour, —
 Elle chante, et son chant inonde tout d'amour.

Tel un ver luisant qui repose
 Dans la rosée, au vallon creux, —
 Sans qu'on le voie et qu'on en glose
 Il disperse ses feux
 Parmi l'herbe et les fleurs qui le cachent aux yeux.

Telle une rose — en la tonnelle
 Que font ses rameaux arrondis —
 Aux souffles brûlants s'échevèle
 Jusqu'à ce qu'affadis
 S'endorment ces pillards, de douceurs alourdis.

Chute de printanière pluie
 Sur l'herbe scintillant d'émoi ;
 Verdeurs que vent d'avril essuie, —
 Tout ce qui porte en soi
 Clarté, joie et fraîcheur, n'approche pas de toi !

Dis-nous, où que ton nom te range,
 De quoi ton cher penser est plein ;
 Je n'ai jamais ouï louange
 De la femme ou du vin
 Qui respirât à flots un transport si divin !

Chœur de bienheureux hyménée,
 Ou dithyrambe triomphal,
 Ne sont à ton ivresse innée
 Qu'épithalame banal —
 Quelque chose où l'on sent comme un vide final.

Dis, quels objets sont les fontaines
 De ce pur bonheur sans appel ?
 Quelles mers, quels monts, quelles plaines ?
 Quels traits de terre ou ciel ?
 Quel grand amour des tiens ? quel non-savoir du fiel ?

Non, non, ta joie est claire et franche,
 Sans la moindre ombre à son côté ;
 Ta soif d'aimer toujours s'étanche ;
 Tu n'as jamais goûté
 Dans le fond de l'amour triste satiété.

Que tu veilles ou que tu dormes
 Tu dois apercevoir la mort
 Sous d'autres traits, sous d'autres formes,
 Que tout l'humain effort, —
 Ou comment coulerait ce cristallin transport ?

Nous regardons devant, derrière,
 Et désirons ce qui n'est pas ;
 Notre rire le plus sincère
 De quelque peine est las, —
 Nos plus doux chants sont ceux qui sonnent quelque glas.

Même si nous cessions de suivre
 La haine, l'orgueil, et la peur,
 Et si nous étions nés pour vivre
 Sans verser un seul pleur,
 Je doute que ta joie eût place en notre cœur.

Meilleur cent fois que l'assonance
 D'un beau langage au rythme mol,
 Meilleur cent fois que la science
 Qu'on peut glaner au vol,
 Au poète ton art, — dédaigneuse du sol !

Ah, enseigne-moi, ma jolie,
 Rien que moitié de ton secret, —
 Telle harmonieuse folie
 De mon cœur coulerait —
 Tel je t'écoute ici, le monde écouterait.

A UNE MARGUERITE DES MONTAGNES. (*)

(Retournée avec la charrue en avril 1786)

Petite fleur à bordure pourprée,
 En jour mauvais te voilà recentrée ;
 Il m'a fallu dans l'éteule effordrée
 Broyer ton cou ;
 Ores n'y puis, — j'en ai l'âme navrée,
 Gentil bijou !

(*) To A Mountain Daisy (Burns).

Hélas, ce n'est ta fidèle voisine
 Au blond matin, l'alouette mutine
 Qui, toute humide, avec chaude poitrine
 Doux te fléchit,
 Lorsque s'élance et salue et lutine
 L'Est qui rougit.

En vain le Nord de toute sa puissance
 A combattu ta précoce naissance ;
 En belle humeur tu bravas la nuisance
 De l'aquilon,
 Et sur ta mère ouvris en patience
 Ton corps mignon.

Mainte s'étale en l'orgueilleux parterre,
 Près la futaie ou l'enclos tutélaire ;
 Toi, tu choisis quelque auvent éphémère —
 Motte ou caillou, —
 Charmes le pré, l'éteule solitaire,
 Sans crier où.

Vêtue à-mi de ta pauvre sayette,
 Tournant au ciel ta poitrine blanchette,
 Seule tu vis, sans vœux qu'on s'inquiète,
 Qu'on fasse cas ;
 Ores ce soc dans ma main indiscrete
 Te jette à bas !

Pareil le sort de fillette innocente,
 Fleur du vallon, sans désirs et contente,

A qui le fourbe enjolive et présente
 Traîtres appâts ;
 Lors, comme toi, salie et suppliante ,
 Elle est à bas.

Pareil le sort de tout barde à la ronde.
 Aucune étoile au ciel ne le seconde,
 Il ne sait pas sur la carte du monde
 Le cours prudent ;
 Et le vent souffle et la tempête gronde —
 Le flot l'attend.

Pareil le sort de la vertu modeste
 Qui croit un temps, s'ingénie et conteste.
 Ruse et rebuts la poussent de main preste
 Au bord fatal ;
 Faisant appel au jugement céleste,
 Finit son mal.

Et même toi qui pleures cette morte,
 Son sort est tien ; — à t'y faire on t'exhorte.
 Vois, la charrue avance rude et forte,
 Plein sur ta fleur ;
 Encore un peu, sous le guéret t'emporte
 Le soc fouilleur.

LE SIFFLET. (*)

Oui, je chante un sifflet, un sifflet en ébène.
 Que Bacchus et son train m'inspirent pour ma peine !
 En Ecosse — et l'histoire en rien ne mentira —
 Le son de ce sifflet longtemps retentira.

* *

Dans le nord vigoureux, au pays scandinave,
 Vivait noble seigneur, haut en stature et brave :
 Son épaule était faite on eût dit un crénau,
 Son bras une massue, et son ventre un tonneau.

Il avait un sifflet, mignon sifflet d'ébène,
 Qu'il posait sur la table où le défi l'amène, —
 Ce sifflet pour servir de trophée et de prix
 Au dernier survivant au milieu des débris.

Bientôt les francs buveurs de la Scandinavie
 Y perdirent leur nom et de boire l'envie.
 Chacun avait beau jeu, — mais *idem, ibidem*,
 Le géant leur sifflait le fatal *Requiem*.

Il visita Moscou, les vingt cours d'Allemagne,
 La Pologne altérée et primant sans compagne :
 Plus d'un crut le tenir, — — mais *idem, ibidem*,
 Le géant leur sifflait le fatal *Requiem*.

(*) « The Whistle » (Burns.) avec une introduction explicative hors texte, mais faite d'après un récit en prose par Burns lui-même.

Revenu de tournée à nulle autre pareille,
 En songe il crut ouïr le dieu de la bouteille :
 — « En Ecosse, en Ecosse, aux castels des barons,
 « Il est de gros tonneaux, il est de vrais lurons. » —



Il prit donc traversée à bord de la tartane
 Qui par delà les mers conduisit la belle Anne, —
 Anne de Danemark, blanche tout comme un lys,
 Qui s'en vint en Ecosse épouser Jacques six.

Maint poète a rimé, la chronique raconte,
 Qu'on but sec et du vieux, au comptant sans escompte.
 Les Scots s'y connaissaient, — mais *idem*, *ibidem*,
 Le Danois leur siffla le fatal *Requiem*.

Survint un chef de clan, seigneur haut en lignée,
 Au vaste ceinturon, à la rude poignée ;
 Comme le double flux il avait soif, dit-on,
 Et son nom — Sir Robert Lawri de Maxvelton.

Un plus digne a narré ce fait de haute panse.
 Trois jours avec trois nuits oscilla la balance :
 Les deux outres buvaient, — mais *tandem*, mais *tandem*,
 Le Danois fut sifflé du fatal *Requiem*.



Robert victorieux emporta le trophée,
 Et sur ses descendants sa soif parut greffée.
 Hier encore trois chefs, mais tous trois de son sang,
 Ont joué le sifflet en champ clos et bien franc.

Trois joyeux compagnons à l'âme sans malice :
 Craigdarroch, beau parleur et disert en justice,
 Glenriddel, fort savant sur les profils romains,
 Et Sir Robert Lawri — connaisseur en grands vins.

Craigdarroch demanda de langue magnifique
 Que Glenriddel rendit le sifflet sans réplique,
 Ou que lui, Craigdarroch, assemblerait le clan
 Pour voir qui le dernier garderait son tympan.

— « Par tous les dieux d'Olympe ! » exclama l'antiquaire,
 « Mon aïeul Glenriddel l'obtint de bonne guerre ;
 « Plutôt que de céder, j'avalerais, je crois,
 « La corne d'abondance emplie au moins trois fois. »

Sir Robert, un soldat, n'avait pas long à dire,
 Mais au combat jamais son épaule ne vire.
 Sans retard il voulut qu'on fixât rendez-vous :
 — « On triomphe ou l'on meurt ! Du vin jusqu'aux genoux ! »

Glenriddel aux héros offrit sa vaste table,
 Pour chasser spleen et cure en tout temps charitable ;
 Moins fameuse pourtant par chère et flots joyeux,
 Que par le cœur, l'esprit, d'une dame aux beaux yeux.

Un barde fut choisi pour faire état des verres,
 Et conter aux enfants la prouesse des pères, —
 Un barde ami juré de la franche gaité,
 Et voulant que Parnasse une vigne ait été.

Les buffets sont chargés et le chêne flamboie,
Chaque nouveau goulot, fraîche source de joie.
L'amitié de liens les enlace d'un bond,
Et plus ils sont mouillés plus étroits ils se font.

Le discours se colore et le geste s'égare.
Jamais Phœbus ne vit plus joyeuse bagarre ;
Il regretta tout haut que fût venu le soir,
Mais Cynthie intima qu'il allait les revoir.

Dix vidés par convive et l'on n'était pas quitte.
Lors le brave Robert, pour en finir plus vite,
Versa dans un hanap tout un flacon de vieux,
Jurant que de la sorte en usaient leurs aïeux.

Glenriddel se mit droit, mais bouda cette lance,
Arguant et Phœbus et mœurs et conscience ;
Se vautrer dans la lie ! un savant ! un ancien !
A d'autres de vider ce tournoi non-chrétien.

Le brave Sir Robert avait l'âme obstinée, —
Mais qui pourrait lutter contre sa destinée ?
L'oracle l'avait dit : *Primá luce albá* ;
Phœbus s'était levé — le chevalier tomba.

Le barde sous Bacchus comme un prophète tremble :
— « Craigdarroch, tu vivras, quand tout choirait ensemble !
« Cependant si mon vers doit te donner l'essor,
« Allons — pour du sublime ! — une autre, une autre encor !

« Ta ligne que sous Bruce arma l'indépendance,
« Tient encore en ses flancs de héros abondance !
« Emporte ce *laurier* témoin de cent trépas,
« Et tu l'as bien gagné, par le dieu blond là-bas ! »

LE CHANT DE LA CHEMISE. (*)

Les doigts fatigués, les yeux lourds,
Maniant le fil et l'aiguille,
Une femme était là dans d'indignes atours,
Indignes de femme ou de fille.
Coudre, coudre et coudre toujours !
Misère et faim n'entendent point remise...
Pourtant elle chantait en tons brusques et sourds,
Chantait le « Chant de la Chemise. »

« Coudre et coudre déjà
Quand au demi-jour le coq chante ;
Coudre et coudre encor là
Quand la vitre d'yeux bleus s'argente.

(*) « The Song of the Shirt » (THOMAS HOOD).

Ce morceau et le suivant sont célèbres en Angleterre. Ils datent de vers 1740, et ils ont produit une agitation qui s'est résolue en mesures législatives bienfaisantes. L'émotion du poète a fait la loi.

Ah, vaudrait mieux servir
 Le païen, le Turc imbécile,
 Où la femme n'a pas même une âme où s'enfuir —
 Est ceci l'Evangile ?

« Couds, va, couds, mes amours !
 L'orbite est dehors le visage...
 Va, couds et couds toujours !
 Le cerveau s'embrouille et voyage...
 Point droit et gousset et rabat,
 Rabat, gousset, point droit, sans trêve, —
 Aux boutons le sommeil m'abat,
 Et je les couds en rêve.

« Hommes, hommes, favorisés
 De mères, sœurs et femmes,
 Pensez-y, ce n'est pas du beau linge qu'usez,
 Mais des dépouilles d'âmes.
 Coudre, coudre et coudre toujours !
 Misère et faim n'entendent point remise...
 En double fil, couds, mes amours,
 Linceul aussi bien que chemise.

Mais à quoi bon parler de Mort,
 Fantôme osseux dont chacun tremble :
 D'en craindre rien j'aurais bien tort,
 Car on dirait qu'il me ressemble.

Où, nous avons même air
 Parce que bien des fois j'étouffe mon envie...
 O Dieu ! que le pain soit si cher !
 Si bon marché le sang, la vie !

« Couds, va, couds, mes amours !
 Travail est le sort ordinaire ;
 Va, couds et couds toujours !
 Faut-il pas gagner son salaire ?
 Cette chaise brisée et ce lit maigrelet,
 L'affreux toit qui surplombe,
 Ce mur si nu que mon ombre me plaît
 Quand parfois elle y tombe.

« Couds, va, couds, mes amours !
 Dans le pâle jour de décembre ;
 Va, couds et couds toujours
 Quand le soleil fait le tour de la chambre ;
 Quand dessous les plombs palpitants
 La couveuse s'accroche,
 Et me jette le doux printemps,
 Le cher printemps comme en reproche.

« Oh, respirer un peu dans les champs déployés
 L'aubépine et la violette,
 Avec l'herbe dessous mes pieds
 Et le ciel bleu dessus ma tête !
 Pendant une heure seulement
 Sentir comme j'avais coutume
 Avant que j'aie appris comment
 Le bonheur hors de soi peut remplir d'amertume !

« Oh, ne pas même avoir
 Une heure, seulement une heure !
 Ce n'est pas pour rêver ni d'amour ni d'espoir —
 Un peu de temps pour que je pleure !

Un peu pleurer me ferait tant de bien !
 Mais non, non, source double,
 Ne coule pas ; les pleurs ne valent rien,
 L'aiguille s'emmêle et se trouble. »

Les doigts fatigués, les yeux lourds,
 Maniant le fil et l'aiguille,
 Une femme était là dans d'indignes atours,
 Indignes de femme ou de fille.
 Coudre, coudre et coudre toujours !
 Misère et faim n'entendent point remise...
 Pourtant elle chantait en tons brusques et sourds,
 Chantait ce « Chant de la Chemise. »

LE CRI DES ENFANTS (*)

Entendez-vous gémir ces enfants, ô mes frères ?
 Pourquoi ces précoces douleurs ?
 Ils ont posé leurs fronts sur les seins de leurs mères,
 Mais cela n'apaise leurs pleurs.
 Jeunes agneaux bêlent dans les prairies,
 Les oisillons gazouillent dans les nids,
 Les jeunes faons se font agaceries,
 Petites fleurs boivent rayons bénis ;
 Mais les jeunes enfants, les enfants, ô mes frères,
 Eux ils pleurent, en vérité !
 Quand d'autres vont aux jeux, pleurent larmes amères
 Au pays de la liberté.

(*) « The cry of the Children » (ELISABETH BROWNING.)

« Parce que, » disent-ils, « notre fatigue est grande ;
 Nous ne pouvons sauter, courir ;
 La prairie au soleil ne nous paraît friande
 Que pour s'y jeter et dormir.
 Car nos genoux tremblent d'étrange sorte ;
 Quand nous courons, nous tombons aussitôt ;
 Et par devant notre paupière morte
 La fleur vermeille a l'air triste et pâlot.
 Car toujours et toujours nous essayons nos joues
 Sous terre à tirer le charbon ;
 Ou bien, toujours, toujours, nous conduisons les roues
 Dans la fabrique, en rond, en rond. »

« Oui, toujours et toujours elles tournent, bourdonnent ;
 Jusqu'à nous arrivent leurs vents ;
 Tournent nos cœurs, nos fronts brûlants qui s'abandonnent,
 Tournent les murs comme vivants.
 Tourne le ciel dans les hautes mâchoires —
 Tourne le jour qui descend tout roussi —
 Tourne au plafond l'amas de mouches noires —
 Tout tourne et tourne, et nous tournons aussi.
 Oui, toujours et toujours les ronds de fer bourdonnent ;
 Nous avons beau dire à genoux :
 « — Ronds de fer, ronds de fer, que vos dents nous pardonnent !
 Rien qu'un seul jour arrêtez-vous ! »

Oui, paix, arrêtez-vous ! Laissez-les qu'ils s'entendent
 Respirer l'un l'autre un moment ;
 Qu'en un cercle de chair leurs mains pures se tendent,
 En fraternel attouchement !

Qu'ils sentent donc que hors ce branle raide
 Un Dieu de vie a semé d'autres dons ;
 Que ce penser jamais ne les possède
 Qu'ils sont en vous, plus bas que vous, ô ronds!...
 Cependant, tout le jour, le fer, le fer bourdonne
 Comme un vent de fatalité,
 Et ces âmes que Dieu de lumière façonne
 Vont filant dans l'obscurité.

LA SAGESSE DE CARON (*)

Le nocher se tenait sur sa barque de liège,
 La rame à la main, épiant
 Parmi la tourbe qui l'assiège
 Quelque ombre avec le prix dont il était friand.
 Une soudain se précipite —
 Son obole à la bouche elle a,
 Sur l'autre bord veut passer vite,
 Et se démène et se dépite
 De ne pas être déjà là.
 Vexé de tant d'impatience,
 Caron lui dit : — « Qui d'onc es-tu ? — »
 Et l'autre : — « Je suis la science ;
 « Sur tout je discours impréemptu :
 « Logique, rhétorique, abstractions et gloses,
 « Tous les effets, toutes les causes, —
 « Jamais quidam sur rien ne m'a battu.

(*) « Der Polyhistor » (GELLERT).

« Moi, j'ai construit mille édifices,
 « N'importe quelles les prémisses,
 « Car sans fond, sans limite était mon réservoir :
 « Quiproquos, coins odscurs, captieux appendices,
 « Cercles, fuites, retours, tous doctes artifices, —
 « Et toujours à mon gré j'ai su faire apparoir
 « Le blanc un jour, l'autre le noir.
 « Un athlète de la Parole
 « Je fus. Point d'assemblée ou de rostre d'Ecole
 « Qui pour m'ouïr ne m'envoyât placet. — »
 Or, pendant qu'il ne tarissait
 A grand renfort de commentaire,
 D'hyperbolique boniment,
 Une ombre avec le prix réglementaire
 S'était approchée humblement.
 Mis en humeur de raillerie,
 (Ne fant-il pas partout qu'on rie)
 Caron demande : — « Et toi, qu'es-tu ?
 « Encore un savant descendu ? — »
 — « Hélas ! — » dit l'autre, — « à ce beau titre
 « Je ne me suis jamais haussé,
 « Car je n'ai lu qu'un seul chapitre —
 « Celui de mon cœur angoissé.
 « Dans ses accès, dans sa tourmente,
 « J'ai cherché les justes milieux, —
 « Quelque équilibre qui ne mente,
 « Afin de vivre en paix, au mieux,
 « Avec moi-même, avec les hommes et les dieux.

« Malgré tant d'efforts, tant de crises,
 « Dérisoire fut mon succès,
 « Comme en témoignent bien assez
 « Tant de fautes que j'ai commises. — »
 Le sophiste rit de l'aveu,
 Et de monter dans la barque s'apprête,
 Mais Caron, poursuivant son jeu,
 De voix ferme l'arrête.
 — « Non pas, non pas — » fit-il ; — « le premier, sur ma foi,
 « Pour le coup ne sera pas toi.
 « Entends harangue sans finesse :
 « En cent ans il m'en vient un ou deux comme lui,
 « Mais à passer les morts de ton espèce,
 « J'en suis tout boiteux aujourd'hui. — »

L'HISTOIRE DU CHAPEAU. (*)

LIVRE I.

D'imaginer il est plaisant, ma foi,
 (De quoi d'ailleurs est-on certain, de quoi?)
 Qu'il fut un temps où la race, ingénue,
 Déambulait avec la tête nue,
 Et que, soudain, un cerveau chatouilleux
 Se mit en peine afin de trouver mieux.

(*) "Die Geschichte von dem Hute" Gellert.

Dans un accès de docte fantaisie
 Celui prit donc quelque étoffe durcie,
 S'en entoura l'occiput et le front,
 La façonna sous forme d'objet rond —
 Fourreau? bonnet? chapeau? Les trois. N'importe.
 On s'écria : — « La trouvaille est très forte! — »

Quand on eut mis l'homme au tombeau
 Un héritier prit ce chapeau.

Cet héritier eut autre fantaisie :
 Voulut la chose avec aise saisie,
 Otée et mise, — et là-dessus rêvant,
 Un bord solide il fixa par-devant.
 On dit : — « Voilà qui travailler s'appelle!
 « C'est à présent que la coiffure est belle! — »

Quand on eut mis l'homme au tombeau,
 Un héritier prit ce chapeau.

Cet héritier se dit : — « Sans trop de bile,
 Ce qui lui manque, on le voit, c'est facile. — »
 Et tout autour fit courir le rebord.
 — « Ha! celui-là, c'est vraiment le plus fort! — »
 Cria la foule. On l'entoure, on l'embrasse ;
 Il est l'honneur du pays, de la race.

Quand on eut mis l'homme au tombeau
 Un héritier prit ce chapeau.

Cet héritier était d'humeur bonhomme.
 Son penser fut: — « Il n'est pas mal, en somme,
 « Mais ce bord plat fait un effet mauvais...
 « Sur les côtés, si je le relevais! — »
 Il fit de sorte. Alors la voix publique:
 — « O le savant! le plus grand, sans réplique! — »

Quand on eut mis l'homme au tombeau
 Un héritier prit ce chapeau.

Cet héritier y perçut, chose sûre,
 Lui quatrième, un tant soit peu d'usure;
 Le mit sur bloc, à chaud le brossa fort,
 Puis d'un galon il entourra le bord.
 — « C'est merveilleux! — » tout le peuple s'exclame,
 — « Plus rien après! Quel esprit! O, quelle âme! — »

Quand on eut mis l'homme au tombeau
 Un héritier prit ce chapeau.

Cet héritier avait foison d'idées.
 Les nouveautés furent tôt décidées.
 L'ancien galon pas assez attrayant,
 Il le défit, en mit un plus brillant;
 Puis il fixa, de côté je présume,
 Cocarde ou nœud dont jaillit une plume
 De coq ou paon, je ne sais. Pour le coup
 Ce fut délire, enthousiasme fou.
 On s'abordait en ville, sur les routes:
 — « Que vous en semble? Il tient sagesses toutes!

« Avez-vous vu? Renversant! Inouï!
 « Que sont tous ceux qui vinrent avant lui?
 « C'est plus qu'un homme! A lui l'apothéose!
 « Le ciel l'instruit! Il achève la chose! — »

Quand on eut mis l'homme au tombeau
 Un héritier prit le chapeau.

LIVRE II.

L'histoire étant un peu longue à poursuivre,
 Je la remets à quelque second livre.
 Là vous verrez, par analogue jeu,
 Chaque héritier changer prou, changer peu,
 A ce chapeau, divers à la surface,
 Mais, dans le fond, le même quoi qu'on fasse :
 A chaque effort prenant aspect nouveau,
 Mais, néanmoins, toujours le vieux chapeau...
 Et, par avance, à vous je le confie,
 Ce chapeau-là, c'est la Philosophie:

CHLORIS (*)

Chloris était une coquette
 Qui ne souffrait que l'on fit fête
 Par gestes, mots, les moindres riens,
 A d'autres charmes que les siens.
 Un jour elle avait cru surprendre
 Œillade quelque, un peu trop tendre,

(*) « Chloris », (GELLERT).

Que son amant avait jeté
 Devers Sylvie, autre beauté.
 La voilà qui soudain s'excite,
 Dans son boudoir s'enfuit bien vite,
 Marche en tous sens, se tord les bras,
 Et se met dans tous ses états.
 Enfin, au plus fort de sa bile,
 Elle demande mort facile.
 Vénus l'entend — pour son malheur !

Or là-dessus, batifoleur
 L'amant accourt. Il envisage.
 Il voit au front le gros nuage.
 Il s'inquiète en maints propos —
 Elle n'en veut, tourne le dos.
 La voix se fait priante et douce,
 Le bras la prend — elle repousse.
 Il plie à terre le genou,
 Soupire et jure un amour fou ;
 Lui dit, reedit en ritournelle
 Qu'elle est de toutes la plus belle,
 Que rien ne s'y peut comparer,
 Qu'on ne peut rien lui préférer....
 Alors, sentant qu'elle s'apaise,
 Se lève et la nuque lui baise,
 (Parfait ! qu'il soit dit entre nous)
 Glisse à l'oreille ardents froufrous,
 S'attache aux places reconquises —
 Bref, il lui fait cent mignardises.
 Si bien que dire il n'est besoin
 Que du mourir elle était loin.

Mais voilà qu'au moment suprême
 La belle prit un teint de crème,
 Raidit partout, vira de l'œil,
 Comme quelqu'un pour le cercueil.
 Mais tant ne fut triste la chose.
 Sur tout son corps duvet se pose...
 Un petit bec rosé, poli,
 Lui sort de son menton joli....
 Où nait la paire rondelette
 Un jabot prend courbe replète...
 Des pennes recouvrent ses bras...
 Bref, après gains et débarras,
 Réduite en aspect d'outre-tombe,
 La voilà tournée en colombe !

A l'aise en ce coquet gala,
 Elle volète ça et là,
 Frôle parfois l'autre à la tête,
 Comme pour lui faire bisette.
 Trouve de l'eau, trempe son bec,
 Et lisse ses plumes avec ;
 Puis d'un miroir elle s'approche,
 Penche la tête à droite, à gauche,
 Se fait des mines, des regards,
 De face, profil, et trois-quarts ;
 De long en large se promène,
 Sa queue allant comme une traîne ;
 Roucoule d'admiration
 Quand lui plait la position...

Bref, Chloris morte réinvente
Ce qu'avait fait étant vivante.

Ecarquillé, notre galant
Se crut en un rêve troublant...

.

Mais bon ! voilà que l'autre page
Où l'aventure se dégage
Manque à l'appel. *Plus rien n'y ha,*
Et le copiste est à *quia*.

Mais avant de mourir lui-même
Il faut qu'en sa sagesse extrême
Au conte il fasse un complément :
A savoir que si seulement
La moitié des évaporées
Qui parmi nous sont adorées
Devait subir tel avatar,
Las ! on verrait, et sans retard,
Les Dorines, les Isabelles,
Voler, essaim de colombelles....
Imaginez quelqu'un au lit
Avec quelqu'une qui l'emplit,
Et le matin, sur sa poitrine,
Plus rien qu'une mince galline —
Quelle stupeur, quel tralala !
O Vénus, ne fais pas cela !

LES DEUX LOTS. (*)

En Perse, au temps jadis,
Un homme à ses deux fils
Avait laissé quelque maigre héritage —
Un presque rien après partage.
Mais une clause au testament
Recommandait très instamment
Deux objets d'un grand avantage :
Un tout petit paquet en trois tours ficelé,
Et puis un pli dûment scellé,
Pour être soumis au tirage.
L'aîné gagna, choisit. Une boîte c'était —
Des pastilles dedans, et billet qui portait :
— « Sans étiquette, ni rubrique,
« Car c'est au ciel qu'on nous fabrique.
« Chaque fois qu'une mangeras,
« Un beau poème enfanteras,
« Le plus beau qui jamais fut chanté dans la Perse. — »
Au pli si bien scellé l'autre à son tour s'exerce :
C'était tout bonnement
Une recette de gourmand, —
Une formule à conserver secrète,
Par le moyen de laquelle on apprête
Un sorbet innocent, pervers,
Qui parfume la bouche et titille les nerfs,
Et prédispose à l'amourette.

(*) Sur un thème d'ADRIEN SARRAZIN.

Vite passons l'état d'esprit
 Qui leur vint à ce double écrit.
 Il suffra que l'on vous dise
 Que, résigné, chacun d'eux entreprit
 L'épreuve de sa marchandise,
 Chacun de son côté.

Vers Bagdad(*) s'en alla
 Le gagnant de la boîte, et là
 Il eut beau consommer pastille après pastille,
 Et produire une pacotille
 De poèmes frappant et l'esprit et le cœur,
 Il n'en eut rien, — non, pas même un moqueur,
 Non, quoi qu'il fit. De guerre lasse
 Comprendre il crut ce qui se passe
 En ce Bagdad où tout accourt.
 Il vit qu'à la ville, à la cour,
 Grouillaient déjà force poètes ;
 Mais plus n'étaient les temps honnêtes
 Des grands Hafiz, des Ferdousi,
 Eddin-Attar et Saazi,
 Les vrais pour qui les âmes étaient prêtes.
 La plupart des nouveaux élus
 Des maîtres vieux ne voulaient plus, —
 Ou chantaient froid, faiseurs d'acrobaties,
 Diseurs poussifs de minuties,
 Qui pour des cœurs vides, perclus,
 Tout à point étaient réussies.....

(*) Bagdad fut perdu et repris plusieurs fois, et ce n'est qu'en 1642 qu'il resta définitivement aux Turcs.

Il apprit que génie, honneurs,
 C'était affaire de prôneurs ;
 Qu'ainsi qu'il en va dans la Chine
 Il était bon ployer l'échine
 Devant quelque gros mandarin
 Pour qu'il vous fasse un peu de train ;
 Il apprit que l'aide ou l'oreille
 Sont en retour de la pareille ;
 Qu'un coup d'intrigue, un haut festin,
 Donne au talent brevet certain, —
 Bref, que le renom littéraire
 Relève fort du numéraire ;
 Que dans Bagdad, — non, pas moyen, —
 Il ne se donne rien pour rien.

Or, *rien*, c'était juste la chose
 Qui restait à ce virtuose, —
 Plus, un bonnet datant de loin,
 Une robe à l'aspect morose,
 Et des babouches mal en point.
 Donc ramassa ses ultimes vêtiles,
 Maudit le ciel et ses pastilles,
 Et mieux instruit, bien que penaud,
 Il prit la route en chemineau.

.

Un soir, bien las et sans pitance,
 Après avoir longtemps erré,
 Il aperçoit dans la distance
 Comme un palais tout éclairé ;

Ses pas il porte au lieu magique :
 Partout l'odeur de grands festins,
 Et la lumière et la musique
 S'entremêlant dans les jardins...
 Il restait là, bayant, tout bête, —
 Il interroge — on lui répond...
 C'était gala, c'était grand'fête
 Chez le frère du vagabond....

.

MARIE STUART. (*)

ACTE V — Scène VIII.

MARIE — MELVIL.

(Après avoir fait ses adieux à ses anciens serviteurs éloignés pendant sa captivité, et leur avoir distribué en présents les restitutions qui venaient de lui être faites, Marie demande à rester seule avec Melvil, son intendant de jadis, séparé d'elle depuis de longues années.)

Une coupe avec du vin est sur la table.

MARIE

Ce qui touche à la terre est réglé maintenant.
 J'espère avoir payé ma dette à tout venant,
 Je puis quitter le monde. — Il n'est qu'une pensée,
 Bon Melvil, dont mon âme est étreinte, angoissée,
 Et qui l'empêche encor de prendre un vol joyeux.

(*) Voyez dans Schiller "Maria Stuart". En 1820, le Théâtre Français a représenté une traduction ? de cette pièce par P. Lebrun. Il va de soi que la scène ici reproduite y est entièrement défigurée. On s'explique moins le scrupule de X. Marmier qui, en 1840, simple traducteur livresque, a pensé devoir s'écarter de la vérité. Je n'ai, pour ma part, jamais vu de traduction absolument fidèle de cette scène, et j'ai pensé que, textuelle, elle pourrait intéresser.

MELVIL

Dites la moi. Devant l'ami fidèle et vieux
 Découvrez votre cœur et cette angoisse extrême.

MARIE

L'éternité m'attend. Je suis sur le bord même.
 Au Juge Souverain on m'envoie aujourd'hui,
 Et pourtant je n'ai pas fait ma paix avec Lui.
 On me refuse un prêtre, un de la mienne Eglise,
 Et, le repas du ciel, je ne veux, — je méprise
 De le prendre des mains d'un ministre qui ment.
 Mon Eglise, — en sa foi je veux résolument
 Mourir, car Elle seule ouvre du ciel la porte.

MELVIL

Rassurez votre esprit. — La volonté très forte,
 Le ciel l'accepte alors qu'on ferme les chemins
 A l'acte. Les tyrans n'enchainent que les mains ;
 Un cœur pieux va libre à la céleste vie :
 La lettre est morte, et c'est la foi qui vivifie.

MARIE

Hélas, Melvil ! Le cœur n'est suffisant en soi.
 Gage terrestre il faut si l'on veut que la foi
 Puisse s'approcher le plus haut du céleste.
 Puisqu'il prit notre chair, Dieu lui-même l'atteste.
 Les invisibles dons, les dons mystérieux,
 Nous les avons reçus d'un corps visible aux yeux.
 — C'est l'Eglise, Melvil, une, sainte, réelle,
 Qui vers le clair séjour nous bâtit une échelle ;
 Catholique on la nomme, universelle aussi,
 Car tous croyant, chacun au croire est renforcé.

Partout, quand des milliers s'unissent en prière,
Le brasier se fait flamme, et l'âme prisonnière
Prend l'aile pour un temps et fuit vers tous les cieux.

Qu'ils sont heureux, ceux-là qui rassemblés, joyeux,
Partagent l'oraison dans l'enceinte divine !
L'autel est tout paré, de feux il s'illumine,
La cloche retentit, l'encens fume partout...
De la chasuble orné, l'évêque est là, debout...
Il prend hors le calice, — il le bénit, proclame
Le transfert merveilleux, le souverain dictame,
Et prosterne à genoux le peuple confessant,
Le peuple convaincu devant le Dieu présent !...
Moi seule suis exclue, et dans ma prison traître
La bénédiction ne s'entend, ne pénètre...

MELVIL

Je dis qu'elle pénètre ! Elle est là — près de toi !
Mais dans le Tout-Puissant il faut hausser ta foi.
Le rameau sec revit dans une main croyante.
Celui-là qui du roc fit jaillir l'eau brillante
Il peut te préparer l'autel en ta prison, —
Et cette coupe ici, sa terrestre boisson
Il peut la transformer en un divin breuvage.

MARIE

Melvil, j'entends, je crois comprendre ton langage :
Point de prêtre en ce lieu, d'église ou sacrement, —
Mais le Seigneur a dit un jour expressément :
Quand ensemble on verra deux personnes fidèles
En mon nom, je serai moi-même au milieu d'elles.
Quoi donc sacre le prêtre organe du Seigneur ?
Conduite sans souillure et pureté du cœur.

Bien que non ordonné, sois donc pour moi le prêtre,
Le messager de Dieu qui me fera connaître
La paix. — Prête l'oreille à ma confession,
La dernière, et me donne une rémission
Assurant mon salut.

MELVIL

Puisque ton cœur t'entraîne
Avec tant de ferveur, écoute et sache, ô reine !
Qu'un prodige pour toi pourrait être attendu.
Point de prêtre en ce lieu, point d'église, dis-tu ?
Et point de corps du Christ... Tu fais méconnaissance,
Car un prêtre est ici, — Dieu même est en présence !

(A ces mots, il découvre sa tête tonsurée et montre une hostie dans un vase d'or.)

Je suis prêtre. Fais-moi tes tout derniers aveux
Sur ton chemin de mort. Par l'Eglise, je peux
T'assurer de ta paix. Sur mes mains, sur ma tête,
La sainte huile et les mains que l'Eglise décrète,
Et je t'apporte ici, le Saint-Père ayant gré,
Ce pain du ciel qu'il a lui-même consacré.

MARIE

Oh ! se peut-il qu'au seuil de la tombe je voie
Ce bonheur préparé, cette suprême joie !
Ainsi qu'un immortel qui sur terre descend
D'un beau nuage d'or, — ou l'ange bienfaisant
Qui de l'apôtre aux fers fit délivrance prompte :
Verrous, geôliers armés, nul obstacle ne compte ;
A travers tous les huis les mieux clos il parvient,
Et, les chaînes à bas, éblouissant se tient, —
De même cet envoi du ciel me fait surprise
Quand tout sauveur terrestre à mon secours se brise...

Et vous, mon serviteur autrefois, vous voici
Celui du Dieu vivant, son organe choisi ;
Vos genoux se pliaient pour ma grandeur princière,
Maintenant devant vous c'est moi dans la poussière...

(Elle se prosterne à ses pieds.)

MELVIL

(Faisant sur elle le signe de la croix.)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,
Reine Marie, as-tu de sentiment contrit
Sondé ton cœur ? Peux-tu jurer, faire promesse,
Que ta bouche au Dieu vrai la vérité confesse ?

MARIE

Mon cœur est tout ouvert devant vous, devant Lui.

MELVIL

Parle donc. Quels péchés te pèsent aujourd'hui
Depuis la fois dernière où réconciliée
Avec ton Dieu tu fus ?

MARIE

A la haine alliée,
La vengeance envieuse a battu dans mon cœur.
Pécheresse espérant le pardon du Sauveur,
Je n'ai pu pardonner, jamais, à ma rivale.

MELVIL

T'en repens-tu, bien vrai, sans réserve mentale ?
De tout ressentiment as-tu fait l'abandon ?

MARIE

Aussi vrai que de Dieu j'espère le pardon.

MELVIL

Et quel autre péché devant ton Dieu t'accable ?

MARIE

La haine n'est pas tout. C'est un amour coupable
Qui m'a fait offenser la bonté du Divin
Plus encor. J'ai porté mon cœur frivole et vain
Vers un homme qui m'a trompée, abandonnée.....

MELVIL

En as-tu repentir ? Es-tu bien détournée
De cette vaine idole et toute au Dieu vivant ?

MARIE

Le combat fut très dur. J'y défailtais souvent,
Mais je sens déchiré ce lien à la terre,
Le dernier....

MELVIL

Est-ce tout ? Pèse bien, considère,
Et réponds. N'est-il plus d'autre faute angoissant
Ta conscience ?

MARIE

Un crime, un ouvrage de sang
D'autrefois. Je m'en suis dès longtemps confessée,
Mais il revient, terrible, effarant ma pensée
Comme une ombre très noire entre le ciel et moi...
J'ai permis d'égorger mon jeune époux, le roi,
Et puis j'ai fait largesse à la main meurtrière
De mon cœur, de ma main. Avec rigueur entière
L'Eglise a su me faire expier et punir, —
Pourtant le ver rongeur en moi ne peut dormir, —
En ces derniers aveux au vif il me dévore

MELVIL

Est-il d'autres péchés que tu n'as pas encore
Confessés, expiés ?

MARIE

Aucun. Je suis au bout.

MELVIL

Songes-tu combien près est Celui qui voit tout ?
 A la pénalité dont notre Eglise sainte
 Menace qui recourt à réticence ou feinte
 Dans sa confession ? — Mort éternelle suit,
 Car c'est là transgresser contre le Saint-Esprit...

MARIE

Que la bonté du ciel pour moi ne s'interpose
 En ce dernier combat, s'il reste quelque chose
 De caché, moi sachant.

MELVIL

Eh quoi ! Prétendrais-tu

Cacher à Dieu cet acte à ta charge entendu,
 Le crime pour lequel les hommes te punissent ?
 Et comment se fait-il que tes aveux finissent
 Sans dévoiler ta part de haute trahison
 Dans le complot sanglant de Parry, Babington ?
 Pour cela tu subis déjà la mort sur terre,
 Et te faut-il aussi, de propos volontaire,
 La mort à tout jamais ?

MARIE

Encore un pas ou deux
 De l'aiguille au cadran, et, rien n'est moins douteux,
 Devant Dieu je serai. Pourtant, je le répète,
 Rien n'est cédé, j'ai fait confession complète...

MELVIL

Considère bien tout. Le cœur est décevant.
 Peut-être à l'équivoque en secret t'esquivant,

As-tu cédé le *mot* qui clairement exprime
 Quand le *vouloir* faisait ta juste part au crime ?
 Artifice quelconque est à court, est de peu
 Pour Celui qui nous sonde avec son œil de feu...

MARIE

Aux princes tour à tour j'ai crié délivrance,
 Il est vrai. Cependant la plus dure souffrance
 Ne m'a jamais portée en pensée ou de fait
 A lui prendre sa vie, à celle qui me hait...

MELVIL

Tes secrétaires donc par un faux témoignage....

MARIE

Je dis ce que j'ai dit. Que le Dieu juste et sage
 Scrute leur dire.

MELVIL

Ainsi, c'est bien la vérité
 Que, le billot de mort, tu ne l'as mérité ?

MARIE

Dieu me fait cette grâce afin qu'ainsi j'expie
 Le sang lourd d'autrefois.

MELVIL

(la bénit)

Va donc ! Que soit subie
 Cette expiation. Holocauste innocent,
 Marche à l'autel. Le sang peut racheter le sang.
 Tu n'as péché que par fragilité de femme,
 Et l'esprit bienheureux n'a plus rien dans sa trame
 De la faiblesse humaine au lumineux manoir.
 Quant à moi je t'annonce, et de par mon pouvoir

De lier, délier, rémission complète,
Oui, de tous les péchés qui pèsent sur ta tête,
Et qu'ailleurs te soit fait d'accord avec ta foi.

(Il lui présente l'hostie)

Prends donc le corps, il fut sacrifié pour toi!

(Il prend la coupe qui est sur la table, la consacre en prière silencieuse, et la lui présente. Elle hésite à la prendre et l'éloigne de la main.)

MELVIL

Prends ce sang que le Christ a versé pour tes fautes!
Prends sans crainte. Le pape en ses bontés très hautes
T'accorde de jouir à ton dernier moment
Du privilège et droit qui sont dus seulement
Aux rois, au prêtre.

(Elle prend la coupe)

Et comme en la terrestre vie

Tu fus avec ton Dieu par un mystère unie,
De même seras-tu dans l'empire joyeux,
Où le cœur est sans tache et sans pleurs sont les yeux,
Un bel ange éclairé de divine lumière
A tout jamais.

(Il pose la coupe. On entend un bruit. Il se couvre vivement la tête et va près de la porte. Marie reste à genoux, recueillie.)

MELVIL, *revenant*

Il reste une lutte dernière

A soutenir. Sens-tu courage suffisant
Pour réprimer en toi tout émoi renaissant
D'amertume et courroux?

MARIE

D'un retour n'ayez crainte.

Mon amour est éteint et ma haine est éteinte.

MELVIL

Alors, prépare-toi, car les deux lords sont là.

JULES CÉSAR (*)

ACTE II — *Scène II.*

CÉSAR — CALPHURNIE, *sa femme* —

DÉCIUS, *un des conjurés* — SERVITEUR

Chambre dans le palais de César.
Eclairs et tonnerre.
César, en robe de nuit, entre.

CÉSAR

Terre et ciel cette nuit en fracas sans pareil.
Calphurnie a trois fois crié dans son sommeil :
— « Au secours! César meurt! On le tue! — » Oh! personne!
Holà, quelqu'un!

SERVITEUR

Seigneur.

CÉSAR

Hâte-toi, cours, ordonne

Un sacrifice au temple, et, les rites suivis,
Me rapporte au plus tôt des augures l'avis.

SERVITEUR

Cela sera, Seigneur.

(*Entre Calphurnie*)

CALPHURNIE

César, que veux-tu faire?

Sortir? non pas, non pas, de la journée entière.

(*) Voyez dans Shakespeare "Julius Cæsar".

CÉSAR

Si, César sortira. Les menaces de maux
N'ont jamais regardé César que dans le dos ;
Elles n'existent plus dès qu'elles voient ma face.

CALPHURNIE

De pronostics, César, fort peu je m'embarrasse,
Mais aujourd'hui j'ai peur. Un homme est ici près
Qui conte les terreurs et les horribles traits
Aperçus, entendus, des veilleurs, — que personne
D'ici ne pourrait voir, entendre. Une lionne
A mis bas dans la rue ; en bâillements affreux
Les sépulcres se sont ouverts, levés ; par eux
Les morts furent lâchés ; sur le front des nuages
Des combattants saillaient dans des luttes sauvages
Par rangs, par escadrons, comme aux prescrits guerriers ;
En bruine le sang de ces chocs meurtriers
Tombait au Capitole. Aux bruits de la mêlée
L'air grondait, les chevaux hennissaient ; l'envolée
Des plaintes des mourants appelait des secours, —
Ce pendant qu'en la ville, à tous les carrefours,
Des spectres s'attroupaient en criant des colères.....
O César ! ce ne sont pas choses ordinaires,
Et moi je les redoute.

CÉSAR

Espoir fallacieux

Que de vouloir tourner l'arrêt puissant des dieux !
César sortira donc. Le menaçant présage
N'est pas pour César seul, et tous l'ont en partage.

CALPHURNIE

De comète on ne voit quand meurt un mendiant.
Par des signes le ciel éclate, flamboyant,
Lorsqu'un grand va périr.

CÉSAR

Je trouve que le lâche
De mourir plusieurs morts se fait comme une tâche.
Le vaillant ne connaît ce poison qu'une fois ;
Et des étrangetés qu'autour de nous je vois
La crainte est en premier pour m'étonner chez l'homme,
Vu que la mort, la fin, qu'il faut que l'on consomme,
A son heure viendra.

(Le serviteur rentre)

Parle, que disent-ils ?

SERVITEUR

Les augures, Seigneur, devinent des périls
A ce que vous sortiez. L'immolation faite,
Le cœur ne se trouvait au dedans de la bête.

CÉSAR

Les dieux font honte au lâche en ce signe moqueur.
Ainsi serait César, une bête sans cœur,
Si la peur le tenait enclos en sa demeure.
Il n'y restera point. En tous lieux, à toute heure,
Danger connu César plus dangereux que lui.
Nous fâmes lionceaux, deux lions aujourd'hui,
Que mit bas, même jour, une mère commune, —
Mais je vins le premier, et ce coup de fortune
Plus à craindre me rend. — César sortira donc.

CALPHURNIE

Hélas ! Seigneur, jé crois que tu fais abandon
D'un peu de ta sagesse à trop de confiance.
Ne sors pas aujourd'hui. Que cette défaillance
Soit mise sur mon compte et non pas sur le tien.
Marc-Antoine à l'affaire apportera soutien :
Il ira de ta part au Sénat pour leur dire
Que tu te portes mal. — A ce que je désire
Rends-toi, César, rends-toi, je t'en prie à genoux.

CÉSAR

Marc-Antoine dira cette excuse pour nous.
Soit. Je me porte mal. A la maison je reste
Pour ton humeur à toi, non pour l'humeur céleste.

(Entre Décus)

Mais voici Décus, il ira sans retard.

DÉCIUS

César, salut ! salut ! Bonjour, digne César !
Je viens pour te chercher et pour te faire suite
Au Sénat.

CÉSAR

Opportune est vraiment ta visite.
Va, porte aux sénateurs respectueux mandats,
Mais dis-leur qu'aujourd'hui César ne viendra pas.
Que je ne peux, est faux, — et plus faux, que je n'ose.
Je n'irai, Décus, — voilà toute la chose.

CALPHURNIE

Dis leur qu'il est malade.

CÉSAR

Un mensonge ! et pourquoi
César mentirait-il ? Ai-je porté l'effroi
Si loin par la conquête et vastes entreprises
Pour fléchir maintenant devant des barbes grises ?
Va, Décus, dis-leur : César ne viendra pas.

DÉCIUS

Mais, tout-puissant César, il me faut en ce cas
Une cause, de peur que de moi l'on ne rie.

CÉSAR

La cause est mon vouloir, sans autre plaidoirie.
Je ne veux pas venir. En voilà suffisant
Pour satisfaire au moins le Sénat à présent.
Mais toi, tu sauras tout, car au cœur je te porte.
Ma femme que voilà ne veut pas que je sorte.
Calphurnie a rêvé cette dernière nuit
Que ma statue était, par quelque tour fortuit,
En fontaine changée, et de toutes ses bouches
Du sang pur jaillissait ; et des Romains farouches
S'approchaient souriant, en grand nombre, et leurs mains
Ils trempaient dans ce sang. — Ce sont signes certains,
Croît-elle, d'un éclat imminent et funeste,
Et pour que tout le jour à la maison je reste
Elle m'a supplié, ce matin, à genoux.

DÉCIUS

Mais ce rêve est très beau. Tout autrement que vous
On doit l'interpréter : bonheur et non menaces.
Ta statue où le sang jaillit à tant de places,
Et dans lequel, César, tant de braves Romains
Viennent en souriant tremper, plonger leurs mains,

Cela dit à coup sûr que Rome la puissante
Aspirera de toi la vigueur renaissante,
Et que de toutes parts se verront accourir
Des grands hommes cherchant relique et souvenir
De ces temps fortunés. — Voilà le sens du rêve.

CÉSAR

En effet, ta façon et l'explique et l'achève.

DÉCIUS

Encore bien plus vrai sera l'achèvement
Quand j'aurai tout parlé. Sache, certainement,
Que les Pères Conscrits ont choisi ce jour même
Pour donner au puissant César le diadème,
Mais si tu fais savoir que tu ne viendras pas
Ils peuvent varier. Et quel moqueur fracas
Si quelqu'un s'avisait de dire en malveillance :
— « Que le Sénat se dresse et lève la séance,
Qu'il attende qu'enfin la femme de César
Fasse un rêve meilleur. » — Parti de quelque part
S'élèverait peut-être un grossissant murmure :
— « La peur retient César ! » — César, je t'en conjure,
Pardonne-moi. Je t'aime, et j'ai très vif souci
De ta grandeur. Voilà pourquoi je parle ainsi.

CÉSAR

Tes terreurs, Calphurnie, à présent semblent folles ;
Je suis honteux d'avoir fléchi sous tes paroles. —
Vite, esclave, ma toge, et je vais au Sénat.

RICHARD II. (*)

ACTE III — Scène II.

Richard vaincu, acculé, obligé d'abdiquer en faveur de Bolingbroke de Lancastre, plus tard Henri IV, est entouré de ses derniers partisans.

.
.

AUMERLE

Wiltshire, Bushy, Green, tous les grands affidés
Sont-ils morts ?

SCROOP

A Bristol, tous, tous décapités.

AUMERLE

Où donc le duc, mon père, et sa grosse cohorte ?

LE ROI RICHARD

Qu'il soit où l'on voudra. — Qu'aucun ici n'apporte
De consolation. Mais parlons de tombeaux,
D'épitaphes, de vers, de putrides dépôts.
Avec l'eau de nos yeux, pour papier la poussière,
Ecrivons ce seul mot : *Douleur*, chose dernière.
Parlons de testaments, d'exécuteurs de choix —
Mais non, n'en parlons pas — car vraiment je ne vois
Que nos corps à léguer au sol qui les consomme.
Grandeurs, domaines, vie, et tout ce qui se nomme,
Tout est à Bolingbroke, et nous n'avons à nous
Que la mort, et la tombe, et le moule dessous,

(*) Voyez " The life and death of King Richard II " dans Shakespeare.

Petit moule qui couvre et vêt nos os de pâte.
 Par Dieu ! que nul ici n'ait plus travail ni hâte ;
 Asseyons-nous plutôt sur la terre, et tout cois,
 Contons tristes récits sur le trépas des rois :
 Comment furent certains déposés par trahison,
 D'autres tués en guerre, ou fous de la hantise
 Des spectres détronés par eux. Contons comment
 Tel fut empoisonné par sa femme, ou dormant
 Massacré. — Tués, tous, quelle façon qu'on donne,
 Tués, assassinés ! — Au creux de la couronne
 Qui ceint de tant d'éclat le front mortel d'un roi
 La mort tient sa cour. Là, pour un temps sans emploi,
 Et macabre et grotesque elle demeure assise,
 Raillant le couronné, sa hauteur, sa maîtrise ;
 Grimaçant à son lustre et ses entours pompeux ;
 Lui permettant un souffle, une scène, ou bien deux,
 Pour jouer au monarque et pour qu'on le redoute ;
 Lui versant à pleins bords la suffisance toute,
 L'orgueil, l'illusion d'un éternel futur, —
 Comme si cette chair, de notre être le mur,
 Était faite d'airain, jamais déchue, usée....
 Et quand la mort un peu s'est de sorte amusée,
 Elle prend une épingle, et dans ce château-fort
 Perce un trou tout petit. Adieu le roi ! mort ! mort !....
 Vous tous qui m'écoutez, couvrez, couvrez vos têtes,
 Ne raillez pas non plus par saluts et courbettes
 Ce qui n'est après tout et que chair et que sang....
 Tradition, usage et respect pour le rang,
 Rejetez tout cela loin de vous et sans honte.
 Vous vous êtes trompés tout ce temps sur mon compte.

Je vis de pain ainsi que vous-même en vivez,
 J'ai des besoins pareils à ceux que vous avez,
 Le chagrin m'est connu, l'ami m'est nécessaire —
 En rien du sort commun je ne puis me soustraire —
 Pourquoi donc m'appeler comme vous faites : Roi ?

LE ROI JEAN (*)

ARTHUR, *fils de Geoffroy, dernier duc de Bretagne et
 frère aîné, mort, du roi Jean.*

HUBERT DE BURGH, *chambellan du roi et gardien d'Arthur.*

DEUX SERVITEURS.

ACTE IV — Scène I.

Une Salle du Château de Northampton.

HUBERT

Chauffez ces fers au rouge, et tenez-vous derrière
 La tapisserie, et quand de cette manière
 Je frapperai du pied le sol, vous entrerez,
 Et sur le siège ici bien ferme attacherez
 Le garçon qui viendra. — Ça, qu'on ouvre l'oreille !

PREMIER SERVITEUR

Et qui nous garantit dans besogne pareille ?

HUBERT

Obéis. Ne crains. Va. Laisse là tes dégoûts.

(*Les serviteurs sortent*)

Jeune garçon, venez. J'ai parole avec vous.

(*Arthur entre*)

(*) Voyez dans Shakespeare "King John".

ARTHUR

Bonjour, Hubert.

HUBERT

Bonjour, petit prince.

ARTHUR

Au possible

Petit. Ma petitesse est d'autant plus visible
Que pour être plus grand je possède les droits.
Tu parais triste, Hubert ?

HUBERT

Je fus plus gai parfois.

ARTHUR

Pardonne Dieu ! Moi seul dois m'attrister, je pense.
Pourtant, il m'en souvient, lorsque j'étais en France,
Plus d'un jeune seigneur, pour le plus léger bruit,
Tout triste se faisait, triste comme la nuit. (*)
Si j'étais hors d'ici, — par mon très saint baptême !
N'importe quoi m'arrive, et si je devais même
Conduire des brebis ainsi qu'un vagabond,
Je me croirais heureux tant que le jour est long.
Jusqu'en cette prison heureux je pourrais être
Si mon oncle sur moi n'avait un dessein traître
Que je devine et sens. Est-ce ma faute à moi,
Est-ce ma faute si je suis fils de Geoffroy ?
En vérité, non pas, — et, par les saints emblèmes !
Ton fils je voudrais être, Hubert, et que tu m'aimes.

(*) Allusion à une prétention à la mélancolie, qui était du bel air à la cour d'Elisabeth.

HUBERT (*à part*)

Si je lui parle, avec son babil innocent
La pitié morte va revivre dans mon sang.
Il me faut être vif et brusque à cet ouvrage.

ARTHUR

Es-tu malade, Hubert ? Tout pâle est ton visage.
Je voudrais presque, tiens, te voir malade un peu
Pour veiller avec toi, la nuit, auprès du feu.
Je t'aime plus que toi ne m'aimes, j'imagine.

HUBERT (*à part*)

Ses paroles d'enfant me percent la poitrine.

(*haut*)

Lis ceci, jeune Arthur.

(*à part*)

Sot attendrissement !

Quoi ! Va-t-il mettre hors ce que résolument
Je veux..... Suis-je une femme ?..... Allons, vite conclure.

(*À Arthur*)

Ne peux-tu lire ? Est donc mauvaise l'écriture ?

ARTHUR

Trop bonne, hélas, Hubert, pour l'objet odieux, —
Faut-il qu'au fer rougi tu brûles mes deux yeux ?

HUBERT

Mon garçon, il le faut.

ARTHUR

Et voudras-tu le faire ?

HUBERT

Je le ferai.

ARTHUR

Ton cœur, le feras-tu se taire ?
 Souviens-toi, l'autre soir, quand un peu seulement
 La fièvre ou ne sais quoi te causait du tourment,
 Sur le minuit encore, et l'âme bien marrie,
 Je tenais dans mes mains ta tête endolorie ;
 De mon plus fin mouchoir, par princesse brodé,
 — Et, tiens, je ne te l'ai jamais redemandé —
 Je t'ai fait un bandeau pour ta tempe brûlante ;
 Et de même que la minute vigilante
 Auprès de l'heure, auprès de ton souffrir j'étais ;
 De temps en temps aussi je te réconfortais
 Pour tromper les moments dans leur longue malice, —
 Te disant : — Où ton mal te tient-il ? Quel service
 Puis-je rendre à l'ami ? Que puis-je faire, quoi ? —
 Plus d'un fils de pauvre homme aurait demeuré coi
 Dans son lit, sans un mot de bonté la plus mince,
 Quand toi, pour te servir, tu disposais d'un prince.
 Peut-être croiras-tu qu'au tour affectueux
 Se mêlait l'artifice..... Oh, crois-le si tu veux !
 Et si le ciel se plaît qu'entre tes mains se place
 Ce grand mal, fais-le moi puisqu'il faut qu'il se fasse.....
 — Hubert, vas-tu vraiment me crever mes deux yeux
 Qui n'ont jamais porté que des regards joyeux
 Sur toi ?

HUBERT

Je l'ai juré..... Trop tard pour le scrupule.
 Il faut qu'au fer rougi, tes deux yeux, je les brûle. (*)

(*) Au Moyen-Age, on cite des cas où la mort venait souvent à la suite de ce supplice, infligé peut-être comme déguisement.

ARTHUR

Ah, cet âge est de fer ! C'est vrai ce que j'entends.
 Personne n'aurait fait cela dans d'autres temps.....
 Ton fer à toi, battu jusqu'à rougeur extrême,
 S'il pouvait s'approcher de mes yeux de lui-même,
 Ne boirait que mes pleurs, — et sa méchante ardeur
 S'éteindrait aussitôt dans le clair de mon cœur,
 Puis se consumerait dans la rouille vilaine
 En repentir d'avoir médité de la peine
 Pour mes yeux. Es-tu donc plus obstiné, plus dur
 Que le fer martelé ? — Si quelque ange d'azur
 Était venu vers moi, du plus haut, pour me dire
 Qu'Hubert à mes deux yeux préparait ce martyre,
 Je ne l'aurais pas cru, — point d'autre langue, Hubert,
 Que la tienne.

HUBERT (*frappe du pied*)

Arrivez.

(*Les hommes entrent avec des fers, du feu, des cordes.*)

J'ai dit. Rien plus ne sert.

ARTHUR

A mon secours, Hubert ! Sauve-moi ! Vite, chasse
 Ces deux hommes de sang avec leur rouge face, —
 Par leurs terribles yeux les miens sont arrachés
 Déjà.

HUBERT

Donnez le fer, vous dis-je, et l'attachez
 Ici.

ARTHUR

Pourquoi, pourquoi tant de façon grossière ?
 Je ne vais pas lutter ; de même qu'une pierre

Tranquille je serai ; mais, pour l'amour du ciel,
 Hubert, ne me fais pas lier. Prends mon appel,
 Mets ces hommes dehors..... Comme un agneau, bien sage
 Je serai, sans débat, sans te tenir langage, —
 Pas un mot, non, pas même un regard de courroux
 Sur le fer, — mais, ces gens, écarte-les de nous,
 Et quel soit le tourment qu'entre tes mains je sente
 Je te pardonnerai.

HUBERT (*aux hommes*)
 Restez hors, en attente.

PREMIER SERVITEUR
 Il me plait fort, à moi, d'être débarrassé
 D'ouvrage tel.

(*Ils sortent*)

ARTHUR
 Hélas ! Voilà que j'ai chassé
 Un ami, — dur d'aspect mais avec un cœur tendre.
 Hubert, rappelle -le ; sa pitié pourra rendre
 Quelque vie à la tienne.

HUBERT
 Assez. Prêt je te veux.

ARTHUR
 Point de remède ?

HUBERT
 Aucun, que de perdre tes yeux

ARTHUR
 O ciel ! si seulement aux tiens se venait mettre
 Un grain, une poussière, un moucheron peut-être,

Un cheveu, — lors sentir l'émoi tumultueux
 Que fait un presque rien dans ce sens précieux
 Suffirait pour que ton dessein vil te paraisse,
 Ainsi qu'il est, horrible.

HUBERT
 Est-ce là ta promesse ?

Retiens ta langue.

ARTHUR
 Hubert, langues, il en faut deux
 Pour plaider, implorer, pour une paire d'yeux.
 Non, je ne tiendrai pas ma langue, Hubert, si vite, —
 Ou bien, Hubert, veux-tu, coupe la tout de suite,
 Mais laisse-moi mes yeux. O, grâce pour mes yeux !
 Quand bien même ils ne me serviraient sous les cieux
 Qu'à te regarder, toi... — Mais, vrai, sur ma parole !
 Même de l'instrument la malice s'envole —
 Le fer est presque froid et ne me ferait rien.....

HUBERT
 Je puis le réchauffer.

ARTHUR
 Non, Hubert, comprends bien
 Qu'il est mort de chagrin, le feu, — car son office
 Est de nous conforter ; il ne veut pas qu'on puisse
 Lui faire faire un mal extrême... Et ce charbon
 N'a pas été méchant, pas bien longtemps, oh non !
 Quelque souffle du ciel son âme est venu prendre,
 Et, pour son repentir, il l'a couvert de cendre.

HUBERT
 De mon souffle je peux lui faire revenir
 Cette âme, mon garçon.

ARTHUR

Tu le ferais rougir
De honte, Hubert, pour ton vouloir opiniâtre ;
Et de même qu'un chien que l'on force à se battre
Se jette sur la main qui pousse obstinément,
Il t'enverrait aux yeux mauvais pétilllement....
Toutes les choses donc qu'on a mises par terre
Pour me faire du mal, refusent de m'en faire.
Faut-il, Hubert, qu'en toi la pitié soit si peu,
Moindre que celle encore et du fer et du feu.

HUBERT

Eh bien donc, vis et vois ! Pour toute la fortune
De ton oncle, tes yeux n'auront détresse aucune ;
Pourtant j'avais juré de les brûler, garçon,
Avec ce même fer et dans cette prison.

ARTHUR

Oh ! Hubert, te voilà redevenu toi-même !
Tu t'étais déguisé....

HUBERT

Paix ! paix ! Un stratagème
Il faut apprendre.... Adieu. Par quelque faux rapport
Ces espions maudits feront croire à ta mort.
Va, bel enfant, ne crains, et plus ne te soucie
Qu'Hubert te fasse mal.

ARTHUR

Oh ! je te remercie !

HUBERT

Silence ! Plus un mot. Suis-moi discrètement.
Je cours un grand danger pour toi chaque moment.

HAMLET. (*)

ACTE III — Scène I.

· · · · ·
· · · · ·

POLONIUS

Viens, ma chère Ophélie, ici promène-toi
Comme par un hasard ; et nous, gracieux roi,
Nous allons nous cacher. — (à Ophélie) Prétends faire lecture
En ce livre, et de sorte un semblant de figure
Peindra ta solitude. — Et qui n'en fait autant
— Acte blâmable, mais de vue à chaque instant —
Lorsqu'avec un visage en sainteté naïve,
Ou quelque acte pieux, à la fin on arrive
Jusqu'à sucrer le diable.

LE ROI

Oui, c'est la vérité.

IA *part.* Quel coup de fouet cinglant ce discours mérite
Donne à ma conscience et d'effroi la secoue !
Quand la prostituée a recouvert sa joue
De plâtre et d'artifice afin de s'embellir,
Cette joue à l'objet qui lui sert à mentir
N'est pas plus laide qu'à l'acte mien qui me hante
N'est ma parole peinte. — O la charge pesante !

POLONIUS

Je l'entends. Cachons nous. Faisons attention.

HAMLET

Dans être ou n'être pas se tient la question : —
S'il est plus noble au fond de souffrir en silence
Tous les durs coups de fronde et les flèches que lance

(*) Voyez dans Shakespeare « Hamlet, Prince of Denmark. »

Une adverse fortune, ou s'armer vaillamment
 Contre un monde d'ennuis, et trouver dénouement
 Par l'opposition ? — Mourir — dormir — rien d'autre ;
 Et dire qu'un sommeil est le recours bien nôtre
 Pour en finir avec les plus grands maux du cœur,
 Avec les mille chocs de fatale rigueur
 Dont hérite la chair. — Voilà, certe, une issue
 Qui bien dévotement du désir est reçue.
 Mourir — dormir — dormir ! Et peut-être rêver : —
 Ah ! le voilà, l'ardu, que l'on voit se lever ;
 Car de ne point savoir quels songes nous révèle
 Ce sommeil de la mort, quand la forme charnelle
 S'est défaite partout, doit nous rendre hésitants.
 Voilà pourquoi les maux s'endurent si longtemps.....
 Autrement qui voudrait d'une âme patiente
 Supporter les dédains, l'oppression criante,
 L'outrage de l'orgueil, l'angoissant désarroi
 De l'amour méprisé, les lenteurs de la loi,
 L'insolence des gens en place, et l'avanie
 Que l'homme indigne inflige au mérite qu'il nie,
 Quand lui-même il pourrait de quelque poinçon nu
 Faire son *quietus* ?..... Il serait inconnu
 L'homme voulant de gré porter charges pesantes,
 Et gémir et suer sous toutes les tourmentes,
 Si ce n'était la peur de quelque chose *après*,
 Après la mort, pays aux contours ignorés
 Dont aucun voyageur plus jamais ne repasse
 La frontière..... Et voilà ce qui tient, embarrasse
 La volonté..... Voilà pourquoi nous choisissons
 De supporter les maux qu'ici nous connaissons,

Plutôt que fuir vers ceux hors de la connaissance.....
 Ainsi, lâches, nous tous, nous rend la conscience ;
 Ainsi tous les desseins sainement résolus
 Sont rendus maladifs, pâlisent sous le flux
 De blafarde pensée..... Ainsi, pour cette cause,
 Mainte entreprise bonne et forte et grandiose
 Voit son courant tourner, et perd en un moment
 Son vrai nom d'action..... — Allons, là, doucement !
 La charmante Ophélie ! — O nymphe, en ta prière
 Mets bien tous mes péchés.

OPHÉLIE

Si loin la fois dernière
 Où de vous voir j'ai pu, qu'il m'en a pris souci.
 Comment va Votre Honneur ?

HAMLET

Très humblement merci.

Je vais bien, bien.

OPHÉLIE

De vous, mon Seigneur, j'eus l'offrande
 De plusieurs souvenirs, et mon envie est grande
 De les rendre. Prenez. Ils me sont sans emploi.

HAMLET

Je ne vous ai jamais rien donné, — non, pas moi.

OPHÉLIE

De vous je les reçus, j'en suis, Seigneur, certaine,
 Accompagnés de mots d'une si douce haleine
 Que les objets semblaient en dehors de tout prix.
 Leur parfum est perdu maintenant, et repris
 Qu'ils soient, — car pour une âme avec quelque noblesse
 Riche don n'est plus rien quand on donne et qu'on cesse
 D'être bon comme avant. — Prenez, prenez, Seigneur.

POINT DU JOUR (*)

Un vent passa sur la mer en émoi,
Et dit : — « Brouillards, faites place pour moi ! »

Haut il héla l'impatient navire : —
« Marins, marins, partez, la nuit expire ! »

Il envahit dunes, plaines et monts,
Criant : — « Voici, voici les feux féconds ! »

Puis aux forêts : — « Bruissez, les altières !
« Tous plis dehors, ô vous, vertes bannières ! »

Il toucha l'aile endormie au buisson : —
« C'est l'heure, oiseau, commence ta chanson ! »

Puis aux pignons des fermes il s'accroche : —
« Clairon du jour, à toi, le jour approche ! »

Il chuchota dans les blés remués : —
« Matin ! matin ! saluez ! saluez ! »

Sur le beffroi de l'église il s'élance : —
« On va prier, que l'airain se balance ! »

Parmi les croix il traça son essor
En soupirant : — « Non, dormez, pas encor ! »

(*) « Daybreak » (LONGFELLOW).

ENCORE UN GOBELET ! (*)

Encore un gobelet ! car de toute ma vie
Je n'ai senti tel feu dans ma moëlle ravie ;
Oui, buvons ! — faut-il pas ? puisqu'au désert mouvant
Le gobelet, lui seul, n'est jamais décevant.

De tous les biens d'ici tour à tour j'ai mémoire :
J'ai goûté des rayons d'une prune noire,
Oui, j'aimai ! — qui n'a pas ? — mais quel cœur me dira
Que Plaisir existait Passion étant là.

En mes jours premiers-nés, confiant et tout zèle,
J'ai cru que les amis ne tiraient pas de l'aile ;
J'en avais ! — qui n'en a ? — mais fou qui dit, ma foi,
Qu'ils sont, beau vin rosé, fidèles comme toi !

Le cœur d'une maîtresse a des tournants étranges,
L'amitié vire au vent, — toi seul jamais ne changes ;
Tu vieillis ! — qui non pas ? — mais sur terre où voit-on
L'âge, comme chez toi, cumuler don sur don ? ,

Et même quand l'amour tout ce qu'il a dispense,
Nous sommes chagrinés de rivale présence,
Et jaloux ! — quel faux pas ! — En toi rien de véreux,
Plus tu comptes d'amants, plus nous sommes heureux.

(*) « Fill the Goblet again » (BYRON).

Quand partent les oiseaux de saison printanière,
 Nous cherchons le Principe et la Raison dernière ;
 Nous trouvons — n'est-ce pas ? — au plus sublime vol —
 Que le vrai de tout temps habita dans un bol.

Quand Pandore eut ouvert sa boîte sur la terre
 Il ne resta, dit-on, à l'humaine misère
 Que l'espoir — n'est-ce pas ? — Baisons le gobelet
 Et rions de l'espoir, sûrs du bonheur complet !

Longtemps vive la vigne ! — Après l'été volage
 L'âge du cher nectar échauffera notre âge ;
 Faut mourir ! — faut-il pas ? — Grâce pour nos péchés !
 Au ciel les doigts d'Hébé sur nous seront penchés.

JE VOUDRAIS ÊTRE UN ENFANT SANS SOUCI (*)

Je voudrais être un enfant sans souci
 Encor logé dans mon antre d'Ecosse,
 Fréquent rôdeur au désert obscurci,
 Ou le jouet de la vague vélocé ;
 Le faste lourd des nobles us saxons
 N'est pas le fait d'une âme libre-née,
 Qui se plaît mieux aux âpres flancs des monts,
 Aux rocs battus de l'écume obstinée.

(*) « I would I were a careless child » (BYRON).

Reprends ce nom qui sonore s'épand,
 Reprends, ô sort ! ce domaine fertile ;
 Je hais l'esclave autour de moi rampant,
 Et le contact de toute main servile.
 Remplace-moi dans mon rocheux décor
 Avec la voix de l'océan sauvage :
 Mon seul souhait — pouvoir errer encor
 Aux lieux connus, aimés de mon jeune âge.

Ma vie est courte — et néanmoins je sens
 Qu'il n'est pas fait pour moi, ce monde traître ;
 Ah ! pourquoi donc les destins menaçants
 Cachent-ils l'heure où l'on doit cesser d'être ?
 Un jour j'ai vu splendide vision,
 Un jour mon rêve enfanta sa merveille, —
 O vrai ! pourquoi ton détesté rayon
 M'éveille-t-il sur structure pareille ?

Et les amours ? — mes amours ne sont plus ;
 Les amitiés ? — je survis aux plus fortes ;
 Qu'il est affreux d'avoir ce cœur perclus,
 Tout seul avec ses espérances mortes !
 Les gais festins ont beau me démentir,
 Ont beau chasser un moment ma misère, —
 L'âme s'affole au-devant du plaisir,
 Le cœur — le cœur — est toujours solitaire.

Qu'il est donc triste et sec le son de voix
 De ceux que l'or, le hasard, la paresse,
 Viennent donner, — aimés, haïs, au choix, —
 Pour compagnons aux heures de l'ivresse.

Ah ! qu'on me cherche un nombre bien réduit
 Lié par l'âge et par un même culte,
 Et je fuirai la bande de minuit
 Chez qui la joie est un mot pour tumulte.

Gracieux être ! ô femme aimable, ô toi,
 Mon cher espoir, mon ciel, mon existence !
 Quel vide affreux le sein doit prendre en soi
 Quand ton sourire à s'émousser commence !
 Sans un soupir, oui, je renoncerais
 Au faux éclat d'un splendide mal-être,
 Pour faire miens quelques bonheurs discrets
 Que la vertu sait ou semble connaître.

Je n'en puis plus de tout ce tourbillon —
 Je cherche à fuir, non pas à haïr l'homme ;
 Ce qu'il me faut, c'est un sombre vallon
 Où mon esprit cuve son triste somme.
 Qui, pour gagner un ignoré recoin,
 Me donnera de la colombe l'aile ?
 Fendant les cieux, je m'enfuirais bien loin,
 Je voudrais fuir dans la paix éternelle !

NOUS ÉTIIONS VINGT (*)

Nous étions vingt dans un bateau
 Dont marraine me fit cadeau
 Lorsque j'eus seize ans d'âge, —
 Sabords coquets, mâts reluisants,
 Proue écumante et cieux pressants,
 Et joyeux équipage.

(*) Abrégé d'un thème de Bulwer Lytton « The Voyage of Life ».

L'Adolescence au vent veillait,
 Et de plus en plus déployait
 De voile chaque aurore ;
 Et l'Espérance était auprès,
 Et lui faisait signes secrets :
 Encore ! encore ! encore !

La Confiance et l'Amitié
 Se mettaient toujours de moitié
 En tout, vaille que vaille ;
 Et l'Amour courait, furetant,
 En beau triomphe se vantant,
 N'importe la trouvaille.

La Joie offrait à tous du vin,
 La Fantaisie allait un brin
 Comme quelqu'un — qui doute ;
 Et la Mémoire au front poli
 Faisait d'adieu geste joli
 Aux rives de la route.

Au gouvernail le Jugement
 Était assis — et carrément
 Comme un roi qui chevauche, —
 Pour un bonbon, pour un jouet,
 Le bambin virait à souhait
 A droite comme à gauche....

Nous étions vingt dans un bateau
 Dont marraine me fit cadeau
 Lorsque j'eus seize ans d'âge, —
 Sabords coquets, mâts reluisants,
 Proue écumante et cieux pressants,
 Et joyeux équipage.

LE PARTAGE DU MONDE. (*)

L'Olympe festoyait. Jupiter bien en train
 Se leva, généreux, la coupe d'or en main.
 — « Mortels ! » s'écria-t-il, « sous cet épais nuage
 Est un vaste domaine, un fort bel héritage :
 Je vous le donne. Allez. Je n'entendrai jamais
 Ni les vœux importuns, ni les *si*, ni les *mais*.
 Voyez-bien, calculez, arrangez-vous en frères,
 Je ne me mêlerai jamais de vos affaires. » —
 Là-dessus Jupiter fit un signe au Destin,
 Appela Ganymède et reprit son festin.

Grande clameur ! la foule avide
 Comme un seul homme se rua ;
 Chacun, bousculant, intrépide,
 Tout ce qu'il put s'attribua.

Le paysan choisit la glèbe,
 Le fier chasseur s'enfonce aux bois,
 Cet autre, en dépit de l'Erèbe,
 Fuit sous le sol en tapinois.

(*) Sur un thème de Schiller « Die Theilung der Erde ».

Du marinier l'âme indocile
 Sans peur s'élance sur le flot,
 Et le marchand d'un doigt fébrile
 Cloue et décloue un gros ballot.

Le soldat prend la javeline,
 Le prêtre invente un parchemin,
 Le philosophe s'embéguine
 De ce qu'il reniera demain.

Roi, courtisan, bouffon, juriste,
 Chacun au mieux va s'arranger ;
 Bientôt sur terre plus n'existe
 Un pauvre endroit pour se loger.

Alors on vit venir par la route poudreuse
 Un homme au doux maintien, la candeur dans les yeux ;
 D'un geste il comprima peine mystérieuse,
 Et s'adressa tremblant au souverain des dieux : —

« Grand Zeus, ô Fils du Temps ! Toi dont les mains puissantes
 Soutiennent en leur vol les sphères frémissantes
 Sous un de tes regards,
 Entends ma faible voix ! De ta sainte présence
 Pourquoi donc me bannir, sans joie et sans défense,
 Victime des hasards ?

« Attardé, je reviens de ces lointaines grèves
 Que tu chéris le plus, — des beaux pays des Rêves,
 Tes jardins, Jupiter !

J'y respirais des fleurs près des eaux vagabondes,
Et j'écoutais, ravi, la musique des mondes
Dans l'invisible éther !

« Je n'envie aucun bien dont ces hommes jouissent —
Mais que faire ici-bas ? Oublieux, ils agissent ;
Moi je ne suis qu'amour.
Ah, rends-moi ton Olympe et la vierge, ma Muse,
Et les vagues concerts, la lumière diffuse
En l'immortel séjour ! »

L'héritier de Saturne entendit cette plainte.
— « O poète ! » dit-il, « toi, mon fils, mon empreinte,
Toi seul déshérité ! Combien il me plairait
De révoquer pour toi ce trop hâtif arrêt....
Reste. Je ne le puis. Chante donc ta souffrance.
Pour toi seul que la nue ait toujours transparence.
Viens visiter la Muse en le sacré vallon,
A ses chastes baisers rafraîchis ta couronne, —
A mes banquets je veux que ta lyre résonne,
Sœur de la lyre d'Apollon ! » —

FRAGMENT. (*)

.
La nature couvait son suprême dessein,
Son chef-d'œuvre dernier, savoir l'esprit humain.
Tout le plan compliqué des yeux elle traverse,
Et d'éléments divers forme l'âme diverse.

(*) Epistle to R. Graham Esq" (Burns).

Elle produit d'abord la grande quantité —
Le labeur patient, la sobre utilité :
De là les paysans, autochtone gueusaille,
La gent au tablier qui sans cesse travaille,
Puis ceux que le trafic talonne au mouvement,
— Et tout ce monde-là se façonne aisément.

Besoin fut d'agencer quelque chose plus rare ;
Il faut du plomb, du liège, au filet qui démarre.
Le *caput-mortuum* des sentiments épais
Fit seigneurs terriens et tous nobles dadais ;
L'ouvrière coula le martial phosphore ;
Elle pétrit la pâte académique et dure,
Puis écrivit dessus de ses doigts souverains :
Jus, Theologia, Casuisme à tous crins ;
En dernier sublima l'aurore boréale,
Et l'âme de la femme en sortit sans égale.

Le système était là, prêt pour être livré.
La Nature l'a vu, très bon l'a déclaré.
Mais avant de poser la force créatrice
Il lui saute à l'idée un étrange caprice.
Dans sa veine *d'humour*, de créer il lui plaît
Esprit des plus subtils, tenant du feu-follet ;
Elle y mêle à trois fois le Joyeux et le Triste, —
(Nature comme nous se montra fantaisiste —
Les faits à la *Hogarth* ne sont pas d'aujourd'hui)
Et *Poète* est le nom qu'elle invente pour lui....

Créature souvent des angoisses la proie,
Mais oubliant demain dans la présente joie ;

Un être qu'on dit bon, charmant et cætera,
 Qu'on admire, qu'on loue, — et tout se borne là ;
 Un mortel mal doué pour soutenir la lutte,
 Pourtant presque toujours à tous les maux en butte ;
 Au luxe, à la richesse, incliné par sa loi,
 Quand plus souvent pour vivre il lui manque de quoi ;
 Anxieux d'essuyer le moindre pleur qui coule,
 Quand, sans souci du sien, froide passe la foule.

AMI, TU CONNAIS BIEN LES CHARMES. (*)

Ami, tu connais bien les charmes
 Que fait naître au bonheur la sensibilité ;
 Mais comme elle accroit les alarmes,
 Tu peux le dire aussi, mon cher, en vérité.

Du lis la fleur immaculée
 Dans les premiers rayons éclôt ;
 L'autan souffle dans la vallée —
 La voilà brisée aussitôt.

L'alouette conte sa joie
 Aux monts, dans la plaine, en tous lieux ;
 Pauvrette ! autant plus sûre proie
 Pour chaque pirate des cieux.

Ah ! coûte cher cette puissance
 Que sensibilité nous cache dans le cœur ;
 Cordes vibrant mieux jouissance
 Vibrent aussi le mieux les notes de douleur.

(*) « On Sensibility » (Burns).

TROIS PÊCHEURS S'EN ALLAIENT (*)

Trois pêcheurs s'en allaient devers le couchant blême,
 Au couchant ils voguaient aux approches du soir ;
 Et chacun d'eux songeait à la femme qui l'aime,
 Et leurs petits enfants se haussaient pour les voir.....

Il faut que l'homme peine et que la femme pleure.
 Les gains ne sont pas gros, peuplée est la demeure,
 Et dans l'anse gémit souvent
 Le vent.

Trois épouses veillaient au haut la tour du phare,
 Elles veillaient les feux quand fut venu le soir,
 Interrogeaient le ciel, interrogeaient la barre —
 Et l'ouragan de nuit accourut fol et noir.....

Il faut que l'homme peine et que la femme pleure.
 Le flot est bien profond, le danger n'a pas d'heure,
 Et dans l'anse gémit souvent
 Le vent.

Trois cadavres gisaient sur les galets tranquilles,
 Au rythme du reflux ce matin plein d'espoir,
 Et les femmes criaient, tordaient leurs mains débiles
 Sur ceux qui plus jamais n'iront voguer le soir.....

Il faut que l'homme peine et que la femme pleure.
 Et plus tôt c'est fini, plus tôt l'autre demeure, —
 Adieu l'anse où gémit souvent
 Le vent.

(*) « Three fishers went sailing » (Ch. Kingsley).

LE MIROIR MAGIQUE. (*)

— « Tu prétends, sorcier, tenir le pouvoir
De montrer l'aimée au magique verre,
Lors en son bosquet laisse-moi la voir
Celle qui jura grande amour naguère. — »

Le magicien, par tour familier,
La montre au bosquet bien seulette enclose....
— « Chère de mon cœur, — » dit le chevalier,
« Pour moi qui suis loin la voilà morose. — »

Mais voici qu'un page, en discret émoi,
Vers la dame vient, lui parle à l'oreille....
Dit le chevalier : — « Le même, ma foi,
« Qui me conduisait vers la même treille. — »

Toute souriante au plant favori
La plus belle éclore elle cueille vite....
Et lui se pensa, le cœur attendri :
— « Ainsi les cueillait pour me faire invite. — »

La rose elle fait au page tenir,
Ses beaux yeux priant qu'au message il vole....
Le chevalier sent le pleur lui venir
Qu'ainsi de mimique elle se console.

Le page ramène un beau visiteur
Qui reçut accueil comme lui naguère....
Lors le chevalier fut pris de fureur,
De son gantelet il brisa le verre.

(*) « The Magic Mirror » (T. MOORE).

N'eût voulu ce preux tant et plus savoir
Le sorcier aurait gardé son miroir,
Et lui-même aussi, sous verte tonnelle
Encore il aurait sa dame fidèle.

LE TRAIN DES CHOSES. (*)

Il survint en royale cour
Un barde incomparable,
Qui demandait pour ce seul jour
Un petit coin à table.
Rien n'égalait sa clef de voix,
Et la souplesse de ses doigts,
Et son grand œil aimable.

Il tend sa lyre de son mieux
Pour qu'au prince elle plaise,
Et chante doux comme les cieux,
Brûlant comme fournaise.
Il variait rythme et sujet....
Mais le monarque ailleurs songeait,
Ou bâillait sur sa chaise.

Le monarque aimait coffres-forts
Pleins de jaune monnaie,
Banquets chargés jusques aux bords,
Grands vins, filles de joie.
Et se levant avec dépit,
Il étira ses bras et dit :
« A table, qu'on m'en croie ! »

(*) « The Way of the World » (S. LOCKYER).

CHARIVARI. (*)

Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous dire.

A voir les cœurs, croirait-on pas....
Bon, voilà que vous allez rire
Et me jeter dans l'embarras.

Donc, les cœurs humains, vous disais-je,
Comme cloches rendent des sons ;
Et puisqu'en tout l'exemple abrège,
En voici de plusieurs façons.

Le paysan, l'homme qui pense,
Tout vrai travailleur par destin,
Son cœur est l'airain qui balance
Première messe au grand matin.

L'homme d'affaires qui s'embauche
A tout projet dont il a flair,
Porte, ma foi, du côté gauche,
La cloche du chemin de fer.

Le timide et le lymphatique
Ont là quelque clochette à main ;
A les secouer qu'on s'applique,
Il n'en sort qu'un maigre drelin.

Le noir despote qui rumine
Les quand, les comment et les où,
A pour le moins quelque machine
Comme la cloche de Moscou.

(*) Sur un thème de STEWART LOCKYER « The Proposal ».

Pantag, qui tient pour théorie
Qu'il faut se nourrir ici-bas,
C'est la cloche d'hôtellerie
Qui ne sonne que les repas.

Le sot bouffi qui pirouette
Sur sa botte ou sur un bon mot,
N'a pour cœur cloche ni clochette —
Seigneur, gare-nous du grelot.

Le vieux blasé qui, sans reproche,
Veut encor s'en mêler pourtant,
Son cœur a bien l'air d'une cloche,
Mais il a perdu le battant.

Ah, vous riez, mademoiselle,
Et croyez tout ceci pas vrai ;
Que je n'entends pas bagatelle
A l'instant je vous prouverai.

Voyons, permettez que je touche —
De reculer quelle raison ?
Je vais donc écouter, farouche —
Bonté du ciel, quel carillon !

Pas de doute — du mariage
C'est la volée, — ah, quel bonheur !
Mettons nos cloches en ménage,
Je veux bien être le sonneur.

LE MIROIR MAGIQUE. (*)

— « Tu prétends, sorcier, tenir le pouvoir
De montrer l'aimée au magique verre,
Lors en son bosquet laisse-moi la voir
Celle qui jura grande amour naguère. — »

Le magicien, par tour familier,
La montre au bosquet bien seulette enclose....
— « Chère de mon cœur, — » dit le chevalier,
« Pour moi qui suis loin la voilà morose. — »

Mais voici qu'un page, en discret émoi,
Vers la dame vient, lui parle à l'oreille....
Dit le chevalier : — « Le même, ma foi,
« Qui me conduisait vers la même treille. — »

Toute souriante au plant favori
La plus belle éclore elle cueille vite....
Et lui se pensa, le cœur attendri :
— « Ainsi les cueillait pour me faire invite. — »

La rose elle fait au page tenir,
Ses beaux yeux priant qu'au message il vole....
Le chevalier sent le pleur lui venir
Qu'ainsi de mimique elle se console.

Le page ramène un beau visiteur
Qui reçut accueil comme lui naguère....
Lors le chevalier fut pris de fureur,
De son gantelet il brisa le verre.

(*) « The Magic Mirror » (T. MOORE).

N'eût voulu ce preux tant et plus savoir
Le sorcier aurait gardé son miroir,
Et lui-même aussi, sous verte tonnelle
Encore il aurait sa dame fidèle.

LE TRAIN DES CHOSES. (*)

Il survint en royale cour
Un barde incomparable,
Qui demandait pour ce seul jour
Un petit coin à table.
Rien n'égalait sa clef de voix,
Et la souplesse de ses doigts,
Et son grand œil aimable.

Il tend sa lyre de son mieux
Pour qu'au prince elle plaise,
Et chante doux comme les cieux,
Brûlant comme fournaise.
Il variait rythme et sujet....
Mais le monarque ailleurs songeait,
Ou bâillait sur sa chaise.

Le monarque aimait coffres-forts
Pleins de jaune monnaie,
Banquets chargés jusques aux bords,
Grands vins, filles de joie.
Et se levant avec dépit,
Il étira ses bras et dit :
« A table, qu'on m'en croie ! »

(*) « The Way of the World » (S. LOCKYER).

« Aux histrions mes égards grands,
 Vive la pirouette !
 Je sais louer quand je comprends,
 Quand je ne puis — c'est bête.
 Qui m'a donné cet ennuyeux
 Avec son front virant aux cieux —
 Hors d'ici qu'on le mette ! »

Il dit, et se passe au menton
 La fine serviette,
 Et maintes fois de l'échanson
 La main sur lui s'arrête.
 Puis il reçoit marchands, soldats,
 Prêteurs, flatteurs de tous états —
 Chacun eut sa requête.

Ce pendant le barde banni
 Aux bois sombres s'égare,
 Et bientôt la mort eut fini
 Son traitement barbare.
 Le roi s'en essuya le cil,
 — « C'était un grand barde, » dit-il,
 « Et son espèce est rare. »

« Qu'on le proclame en or, en feux,
 Que son nom ne succombe ;
 Ses restes auront, je le veux,
 Royale catacombe :
 Que dans le marbre artistement
 On taille un riche monument,
 Qu'on en orne sa tombe. »

O monde ! toi, traites ainsi
 Plus d'un fils de lumière ;
 Tu mens avec ton faux souci
 De quelque âme dernière ;
 Là-haut vont-ils donc dire en vain :
 — « Quand nous lui demandons du pain,
 Il nous offre — une pierre. »

FRAGMENT D'UN MANUSCRIT ARABE

DE LA FIN DU TREIZIÈME SIÈCLE

.
 Et Khadiz poursuivit son récit en ces mots :
 Là je fis arrêter l'escorte et les chameaux.
 C'était une cité puissante, populeuse,
 Et, par ses monuments, splendide, merveilleuse.
 J'en exprimai tout haut mon admiration,
 Demandant des détails sur sa fondation.
 Il me fut répondu : — « De notre capitale,
 « Notre hôte, en vérité, tu n'as pas vu l'égale.
 « Son origine dort au fier passé jaloux :
 « Nos pères en étaient ignorants comme nous. » —

Et cinq cents ans plus tard passant au même site
 Je ne vis de cité trace la plus petite ;
 Un homme cherchait là quelque herbe au gazon dru.
 Je m'informai du sort du géant disparu.

— « La bonne question ! » dit-il ; « vous voulez rire
« Avec vos grands remparts et votre grand empire.
« La plaine fut toujours ce que vous la voyez. » —
J'insistai : — « Dans les champs devant nous déployés
« Fut-il pas de cité renommée entre mille ? » —
— « Nous autres, » reprit-il, « n'avons pas vu de ville,
Et nos anciens jamais ne nous en ont rien dit. » —

Et cinq cents ans plus tard ma surprise grandit
En trouvant l'Océan à cette même place ;
Des pêcheurs vigoureux en retirèrent leur nasse.
— « Depuis quand, braves gens, la mer est-elle ici ? » —
— « Un homme comme vous peut-il parler ainsi !
« La belle question pour tête qui grisonne !
« Allez, nous sommes gais, car la pêche est fort bonne. » —

Et cinq cents ans plus tard l'Océan n'était plus,
Et le bruit des forêts remplaçait les deux flux.

Et cinq cents ans plus tard passant au même site
Je vis poindre de loin dans la sombre limite
Des tours et des remparts. C'était une cité
D'un immense parcours et belle en vérité ;
Plus peuplée et plus riche encor que la première ;
Et l'on m'y renseigne de la même manière :
— « Son origine dort au fier passé jaloux,
« Nos pères en étaient ignorants comme nous. » —

DILEMME. (1)

Dis-moi, ma chère, et cela sans détour :
Suis-je donc sot par suite de l'amour,
Ou bien l'amour, au lieu d'avoir l'avance,
De ma sottise est-il la conséquence ?

Ne suffit-il que j'aime follement,
Que fou je sois de la sorte, en aimant,
Faut-il aussi pour tourmente suprême
Que je débrouille encore le dilemme ?

GUÉRISON (2)

L'Amour ne pouvait pas dormir,
Le travaillait fièvre très forte :
Il divaguait de belle sorte,
Aucun moyen de l'assoupir.

Un sage dit : — « Allez quérir
« Docteur Hymen — plaque à la porte. — »
Celui-ci vient, en hâte apporte
Des doses à faire frémir.

Un mieux se fait. L'attaque cède.
Chaque jour moins du bon remède,
Avec sommeil parfois complet ;

Bref, doucement, sans reculade,
Le mal s'en fut, et le malade
Guérit si bien qu'il en ronflait.

(1) " Dilemma " (HENRI HEINE).

(2) " Love had a fever " (T. MOORE).

PUCK. (*)

Voulez-vous savoir
 Qui donc chaque soir
 Vague au clair de lune,
 Et puis vers minuit
 Visite sans bruit
 Demeure quelqu'une,
 Pour jouer des tours,
 Innocents toujours,
 De chance opportune ?
 C'est moi, le lutin,
 Un peu libertin,
 Puck du clair de lune.

Je fais tinter à l'oreille
 De l'avare qui sommeille
 Un petit son argenté :
 Tin, tin, tin, tin.....
 Hors du lit le vieux se jette
 Et court vite à sa cachette, —
 Moi, follet, je ris, je ris,
 Qu'un métal ait tant de prix.

Dévêtue, en sa chambrette,
 Au coucher elle s'apprête ;
 A l'instant du bon genou,
 Je fais : hum ! et puis : coucou !

(*) Sur une idée de THOMAS MOORE. « Puck the fairy ».

En tremblant la demoiselle
 Vite souffle la chandelle....
 Moi je ris, ris, que si peu
 Donne peur en rouge ou bleu.

Celui-ci, bien qu'il sommeille,
 Cherche encore une merveille,
 Une rime, un son de choix, —
 J'en chuchote deux ou trois....
 Lors il rêve que la Muse
 Se promène en sa cambuse, —
 Moi je ris, ris comme un fou
 De ces riches sans le sou.

Au clair de la lune
 Qui rôde toujours
 Pour jouer des tours
 Au gré de fortune ?
 C'est moi, le lutin,
 Un peu libertin,
 Puck du clair de lune.

LA FOIRE. (*)

Allons, qu'on déballe ici,
 Aujourd'hui c'est jour de foire :
 C'est le monde en raccourci,
 Mélange *utile dulci*,

(*) Sur une idée de THOMAS MOORE. « The fancy fair ».

Bon marché qu'on n'y peut croire.
Braves gens, approchez-vous,
En voici pour tous les goûts.

Pour messieurs, capaces bourses
Prenant l'or de toutes sources,
Rubans de maintes couleurs,
Elixirs pour vicieux marcheurs,
Et pour vous, pour vous, Mesdames,
A de vrais prix de réclames,
Ce qu'il faut du haut en bas
Pour créer de vrais appas.

Nous avons, derniers modèles,
Des amitiés éternelles,
Des amours si bien cousus,
Le temps ne peut rien dessus.
Nous avons des renommées,
Cri récent, si bien gommées,
Que cinq ans, sans démenti,
Cet article est garanti.

Nous avons, en librairie,
De chefs d'œuvre une série :
Partout trois francs et dix sous,
Au rabais vendus chez nous.
Quelques-uns de notre liste :
« *Manuel de l'arriviste* » —

« *La Justice et ses beautés* » —
« *Les autos et les crottés* » —
« *Décadents. Œuvres posthumes* » —
« *Art des Vers* » en six volumes.....

Allons, qu'on déballe ici,
Aujourd'hui c'est jour de foire :
C'est le monde en raccourci,
Mélange *utile dolci*,
Bon marché qu'on n'y peut croire.
Braves gens, approchez-vous,
En voici pour tous les goûts.

LE ROI QUI NE POUVAIT DORMIR (*)

Vers ce minuit me vient le souvenir
D'un certain roi qui ne pouvait dormir :
Ses yeux, son front, disaient l'angoisse haute
De ce puissant.

Mais c'était de sa faute
S'il ne dormait. Au chevet du méchant,
De l'obstiné jamais ne relâchant
Le dessein pris pour pitié ni clémence,
Comment viendrait la douce accoutumance.?

(*) Sur un conte de Gustafson.

Adonc ce roi n'avait point de sommeil —
 Un mal terrible, à peu d'autres pareil.
 Lors fit quérir par la garde brutale
 Dix médecins de sa grand'capitale,
 Les plus huppés, et dit :

— « Ecoutez-moi,
 « Je veux dormir, je le veux, je suis roi !
 « Si pour ce coup mon attente est trompée,
 « Vous aurez tous la main droite coupée.
 « Allez, trouvez, je donne jusqu'au soir. — »

Or chacun d'eux, en son privé savoir,
 Faillit avant. Dans leurs têtes groupées
 Rien plus ne vint. Les mains furent coupées.

Aux quatre vents grosse rumeur partit.
 Partout sonnait le clairon un édit
 Offrant en don la moitié du royaume
 A qui, n'importe, apporterait un baume
 Au mal royal. Oui, quiconque, vraiment,
 Mais s'il faillit, la mort son châtement.

Un jour suit l'autre et rien ne se présente.

Enfin voilà q'une jeune innocente,
 Fillette encore, en vêtement simplet,
 S'approche et dit aux gardes :

— « S'il vous plait
 « Je voudrais bien parler au roi. — »

L'on pense
 Si quolibets se mirent en dépense
 Sur la pauvrete. Elle attend jusqu'au soir,
 Disant toujours :

— « Je veux, je veux le voir,
 « C'est pour l'édit. — »

L'importune faiblesse
 L'emporte enfin. Pénétrer on la laisse.
 Rien ne distrair au palais merveilleux ;
 Comme inspirée elle marche du mieux
 Vers une salle et d'or et de lumière....
 Elle recule en sa stupeur première....
 Il était là, de pompe environné,
 Au trône assis comme un mort couronné.
 Grande pitié la soutient, l'encourage.
 Elle se presse à travers l'entourage,
 Et, sans souci de leurs rires mauvais,
 Plie un genou sur les degrés du dais :

« — Roi, je voudrais.... » dit haut la jouvencelle,
 Et l'effort grand en sanglots se décèle..

— « Gardes, holà ! Que veut dire ceci ?
 « Est mon palais aux mendiants aussi ?
 « Chassez ! — » fit-il avec sourde colère.

— « Je viens guérir.... »

— « La chose est pour me plaire !

« Chétive, quoi, tu viens pour me guérir.....
 « A peine née, et tu voudrais mourir !
 « Sais-tu l'édit ? — »

— « J'en connais la sentence
 « Contre quiconque, et sans peur ni doutance
 « Avec remède à tes pieds me voici..... »

— « Tiens ton babil, ne me courrouce ainsi,
 « Va-t-en, sinon..... »

— « Le ciel sera mon aide..... »

— « Montre-le donc, donne-le, ce remède. — »

— « A toi tout seul. — »

Lorsqu'au commandement
 Chacun fut hors, elle dit doucement :

— « Descends vers moi... Sois homme et non plus maître.
 Plus près encore..... Ouvrons cette fenêtre.....

Vois donc, la belle nuit !

Ecoute le silence exhalé de ces choses !
 Du bonheur d'exister le rêve se trahit
 Dans la senteur des bois et le parfum des roses.....

L'arbre et la fleur aiment tant qu'il fait jour,

Et lorsque l'ombre est de retour

Au renouveau d'aimer le doux sommeil les aide.....

— « Que m'est cela ? Donne-moi le remède ! — »
 Le roi s'écrie.

— « Attends encore un peu.
 Lève le front et vois ces vives fleurs de feu
 Qui toutes nous font signe
 Ainsi qu'avec paupière en battement.
 A qui ne peut dormir chacune d'elles cligne :
 Sois bon et sois clément !
 Entends le rossignol..... Tant d'amour le possède.....

— « Assez, assez, donne-moi le remède !
 Tu sais, la mort..... — »

Et l'enfant dit sans peur :
 — « Roi, le remède, il est là — dans ton cœur..... — »

— « Tu veux railler..... Maudite ta malice !
 Gardes, à moi ! Demain fera justice. — »

Mis le billot..... Dans le matin joyeux
 L'or et l'azur se mélangeaient aux cieux.....
 Des ramiers blancs jouaient à tire d'aile.....
 Lors le bourreau s'en vient, se saisit d'elle
 Par les cheveux. Sur sa nuque le vent
 Que fait aller la hache en s'élevant.....
 Mais sur le roi, comme en pitié suprême,
 Elle eut les yeux, pensant en elle-même :
 Après ce mal il se corrigera.
 Et sa pensée — explique qui pourra —
 Soudain poignit le cruel à la tête.....
 Il sursauta :

— « L'homme à la hache, arrête !
« La fille est folle et n'en vaut pas le jeu....— »

Cette nuit-là, le roi dormit un peu.

Mise dehors, l'enfant était allée
On ne sait où.

Quand toute l'assemblée,
Le soir suivant, eut laissé seul le roi,
Il lui sembla qu'un singulier émoi
Le saisissait. Afin de se remettre
Il marche un peu, puis ouvre la fenêtre....
La nuit était aussi belle qu'hier....
Un grand silence aux entours et dans l'air....
L'odeur des bois et le parfum des roses
Disaient le rêve exhalé par les choses
Lasses d'aimer. Les vives fleurs du ciel
Battaient, clignaient comme un signal d'appel....
Le rossignol dans le même coin d'ombre
Chanta. Soudain la figure si sombre
Du pauvre roi s'éclaira quelque peu.
Il se souvint, et sa mémoire en jeu
Lui mit devant, à cette place même,
La jeune fille et le remède extrême
Qu'imaginait son parler enfantin....
Le roi se dit :

— « Qu'ai-je fait ce matin ?
« Est-ce cela qu'ils appellent clémence ? — »

Et, regardant devers l'espace immense,
Une lui fit un très vif clignement....

Et tout à coup comme un gémissement,
Un long sanglot qu'étouffait la distance
Brisa la paix en plaintive cadence.
— « Toujours cet homme aux cachots de la tour,
Il se plaint donc et la nuit et le jour, — »
Pensa le roi. — « Trop grande est l'ouverture
Du soupirail, et demain on la murc....
Pourtant ce soir il m'importune ainsi....
Qu'à l'instant même il soit jeté d'ici....
Que m'a-t-il fait après tout ? Je l'ignore. — »

Le roi dormit cette nuit mieux encore.

Pendant un temps le bienfaisant sommeil
Vint et quitta, changeant, quasi pareil
Aux actes faits au cours de la journée.
Une leçon variable, alternée,
Pour qu'en son âme un rayon tout petit
Se pût glisser, doucement l'avertit
Que cet accord n'était chose de chance....

Le pli du mal faussa l'intelligence
Longtemps, longtemps.

Or il advint qu'un jour
Un grand émoi saisit la noble cour.
Quelque méchant, poussé d'un désir sombre,
Fit part au roi qu'il se tramait dans l'ombre

Contre sa vie un complot presque à point —
 Un faux rapport fort adroit et bien joint.
 Sans autre forme et sans même une enquête
 Le roi leur fit à tous couper la tête
 Dès l'instant même. Ils étaient innocents.

Après ce coup les répits apaisants
 Ne vinrent plus. Hagard, la démarche ivre,
 Le malheureux continuait de vivre
 Un jour, puis l'autre, en infini tourment.
 Car chaque nuit, comme un achèvement,
 Des visions environnaient sa couche,
 Des spectres blancs lui criaient bouche à bouche
 L'horreur du mal qu'à chacun d'eux il fit....

Or une fois — par ce rebours subit
 Auquel souvent la tête hallucinée
 Se laisse prendre, au saut brusque inclinée —
 Donc une fois, et pendant qu'accroupis
 Il les voyait dans les coins des tapis,
 Attendant là, dans leur pose de pierre,
 Que tant soit peu descende sa paupière
 Pour se dresser et se jeter sur lui
 En ricanant de son sommeil enfui —
 Il arriva, d'un trait et sans soudure,
 Qu'un autre cadre et bien autre peinture
 Vint se tracer au délirant esprit....
 Voilà-t-il pas que doucement s'ouvrit
 Une fenêtre.... Au calme ombreux des choses
 L'odeur des bois et le parfum des roses....

Au ciel profond les vives fleurs de feu
 Clignant, clignant.... Et plus près, peu à peu,
 Se détacha, tout contre la fenêtre,
 Forme vivante, enfant, femme peut-être,
 Qui, front levé, vers les astres pointa....
 Et tout à coup le rossignol chanta....
 Lors sur son cœur la douce forme place
 Sa main baissée, et de l'autre elle chasse
 Les spectres blancs en marche vers le lit....
 Tout disparut.... et le roi s'endormit.

Vous devinez la fin de cette histoire ;
 Depuis longtemps l'analogie est notoire.
 Le peu de neuf a du moins été dit,
 Et quant au reste, on demande crédit
 Pour qui si tard, en ces rimes légères,
 Chante les rois épousant des bergères.

MASCARADE (*)

** Pictoribus atque poetis
 Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.*
 HORACE.

Dans l'Olympe un beau jour un grand bruit surgissait—
 Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?
 D'enfants une troupe importune
 Se querellant sur l'homme dans la lune ?
 Un congrès philosophe où se vide un tournoi
 Pour l'*œuf primordial* ou pour la chose en soi ?

(*) Sur un thème de Wieland « Das Urtheil des Paris ».

Une séance au *Quai* sur le scrutin de liste ?
 Débat religieux ? *Meeting* socialiste
 Où l'on met bien d'aplomb l'unité du parti ?....
 Non pas, non pas, c'est plus gentil.

Trois dames de là-haut s'agitaient en querelle :
 Chacune était, à son dû, la plus belle,
 Et chacune avait bien raison.
 Car à les rencontrer, les trois, à l'unisson,
 Jupe tailleur, toque coquette,
 En promenade tout honnête
 Au boulevard ou bien au Bois,
 Aucun n'eût fait comme autrefois
 Un quidam du nom d'Aristippe,
 Du vrai nigaud le prototype.

Donc grand bruit sur l'Olympe, et le maître du ciel
 D'autant plus agacé par ces cris et ce fiel
 Qu'il se sentait un peu de grippe.
 Il but un trait de sa liqueur
 Pour se refaire un peu de cœur,
 Et puis, fouillant dans sa besace
 (Fertile, on nous l'apprend en classe),
 Il y chercha moyen truqueur
 Qui du trio le débarrasse.

— « Moi, juge ! — » leur dit-il, — « et comment voulez-vous
 « Qu'en la circonstance j'opère ?
 « De celle-ci je suis l'époux,
 « Et de vous deux je suis le père.
 « Mais, attendez, j'ai votre affaire.

« Je connais un berger — ô l'orgueilleux émoi !
 « Berger, c'est vrai, mais fils de roi, —
 « Importe peu son aventure.
 « Suffit qu'il ait bonne tournure,
 « Critique esprit, gente façon —
 « Qu'il soit un très charmant garçon.
 « Il l'est, il l'est, je vous le jure.

« Peut-être aimez-vous mieux quelque annonce au journal ?
 « Je ne vous force pas ; cela m'est bien égal. — »

— « Pour ma part — » dit Héra, — « pas besoin de grabuge,
 « Et Momus est tout indiqué pour juge. — »

— « Et pour la mienne — » dit Aphrodite en riant,
 « Je ne suis nullement perplexe,
 « Sans y mettre ce verbe un peu trop confiant
 « Et ces sourcils en circonflexe.
 « Pourvu que votre homme ait des yeux,
 « Moi je ne demande pas mieux. — »

Seule Pallas se tait et baisse un peu la tête.
 — « Eh bien ! tu ne dis rien, fillette ? — »

Fait Zeus en lui prenant doucement le menton.

— « Je sais qu'il est du meilleur ton
 « Qu'une vierge se taise et se fasse un peu rose
 « Si l'on vient à parler de telle ou telle chose.
 « Et puis, le silence, dit-on,
 « Le plus souvent un *oui* suppose.
 « Allons, préparez-vous. Mercure est à côté,
 « Toujours alerte et tout botté.
 « Apollon tape dur, prenez bien vos ombrelles. — »

Le voyage ne fut qu'un tissu de querelles :
 De coups de patte et coups de bec,
 Il en tombait, cassant et sec.
 On arrive à l'Ida. Pas de funiculaire :
 Rien que du bois et du buisson ;
 Pas même trace à peu près claire
 Qui d'un sentier soit le soupçon.
 Alors Junon, rageuse toute :
 — « Demandez à Vénus la route.
 « Elle en est sûre à tous les points,
 « Elle en connaît les moindres coins,
 « Car tant de fois elle l'a prise
 « Pour venir consoler Anchise. — »
 Vénus répond du tac au tac :
 — « Tu me fais rire avec ta prudence.
 « A la maison j'ai dans mon sac
 « Les *soudains* d'un certain Kodak
 « Où l'on te voit, te voit... » — « Mesdames, je vous prie,
 Hermès coupa, — « pas de taquinerie.
 « Ne vous échauffez pas. L'Ida m'est bien connu,
 « Car en courses pour Zeus j'y suis souvent venu.
 « Vous n'avez qu'à me suivre, — et, dans le rang, silence !

A mesure qu'on avance
 Le site se découvre et la forêt décroît.
 — « Nous approchons. Voici l'endroit, -- »
 S'écrie Hermès, — « et pas de doute.
 « Tenez, là-bas, où cette chèvre broute,

« Voyez ce gars debout, le rocher pour appui —
 « Ce doit être Pâris.... Par le Styx, c'est bien lui !
 « Il ne s'attend, bien sûr, à voir des immortelles.
 « Je m'en vais lui parler.... Salut, jeune berger. — »
 — « Je vous salue aussi, beau monsieur étranger.
 « Que faites-vous si haut avec ces demoiselles ?
 « Par Jupiter, elles sont belles !
 « Oncques je n'ai rien vu de semblable en mes jours. — »
 — « Je te crois, mon ami, mais sans plus de discours
 « Il faut qu'à l'instant tu connaisses
 « Que ces dames sont des déesses. — »
 — « Des déesses, par Pan ! — » fit Pâris en sursaut.
 — « Ne t'inquiète pas. Un peu raides là-haut,
 « Sur l'Olympe, c'est vrai, mais dehors bonnes filles.
 « A l'écart viens un peu. T'expliquer il me faut, —
 « Tu vas savoir comme elles sont gentilles :
 « Regarde bien, — la grande, là,
 « Les dominant comme une cime,
 « Pas mal de temps depuis cela
 « Zeus en a fait sa légitime.
 « Aussi fraîche pourtant que lorsque Jupiter....
 « La femme chez les dieux reste ainsi *for ever*.
 « A sa droite se tient, un peu pusillanime,
 « (Le motif ne s'en dit que bas),
 « Pallas, déesse des combats.

« Et la troisième enfin, en jupe diaphane,
 « Le corsage assez dégrafé,
 « Un petit canotier profane
 « Sur le chignon d'or étoffé,
 « Et sous lequel elle nous glisse
 « De ces œillades en coulisse
 « Dont on est comme apostrophé,
 « Celle-là, Vénus on la nomme.
 « Pourquoi trembler ainsi, jeune homme ?
 « Garde bien ton sang-froid, car tu n'es pas au bout, —
 « Attends que je te dise tout.
 « Jupiter vers toi m'expédie.....»

—«Jupiter!...Moi!...» dit l'autre;—«Ah, quel atout!
 « J'en ferai quelque maladie. — »

Hermès dit : — « Ne fais pas trop longtemps l'étonné,
 « Chez nous aussi : *Time is money*.
 « Donc Jupiter vers toi m'ordonne,
 « (C'est joliment flatteur, je crois),
 « Pour décider en façon bonne
 « Quelle est la plus belle des trois.
 « C'est un concours comme en Sorbonne.
 « Le prix est cette pomme. Elle est en or, tu vois,
 « Et tu la donneras à l'objet de ton choix. — »

Pâris, tout renversé, répondit : — « Bon Mercure,
 « Dites à Jupiter grand merci de ma part.
 « Je sens l'honneur, je vous assure,
 « Mais j'y suis *pluribus impar*.

« Informez-vous plutôt en ville :
 « Il s'y rencontre maint roublard,
 « Des huppés en automobile,
 « Aussi des inspecteurs de l'Art.
 « Qui suis-je, moi ? Mon esthétique
 « Surtout à mes chèvres s'applique ;
 « Quant aux femmes, chez nous ici
 « On n'y met trop subtil souci, —
 « La mieux, sans faire le jésuite,
 « Est celle qu'on a tout de suite.
 « Pour ces dames que là je vois,
 « Elles sont par delà tout choix ;
 « L'une ou bien l'autre c'est tout comme,
 « Un vrai *Kif-Kif*, et, cette pomme,
 « Je la donne à toutes les trois. — »

— « Nenni, nenni, » — fit Mercure sévère,
 « Ne crois ainsi te tirer de l'affaire.
 « Jupiter a voulu t'avoir juge en ce cas.
 « Sa volonté fait loi. Pani qui la diffère,
 « Et nous-mêmes, les dieux, nous n'en réchapons pas.—»

— « Eh bien, Messieurs, — » dit Junon goguenarde,
 « Ce sera-t-il bientôt fini ?
 « Parlez-vous donc allemand par mégarde,
 « Manque-t-il un point sur un i ?

— « O déesse, pardon ! — » dit Pâris très honnête.
 « Zeus le veut. Il faut donc que chacun se soumette.
 « Daignez vous approcher. — Par Pan ! c'est déroutant...

« Dire qu'il me faudra pourtant
 « N'en satisfaire qu'une — qu'une,
 « Et de deux porter la rancune..... — »

— « Beau berger, nous ne t'en voudrons.
 « Par le Styx nous te le jurons. — »
 S'écrièrent en chœur les dames.

Ah ! qui saura le flux des âmes !
 A ce serment si bien juré,
 L'humble berger transfiguré
 Apparut. Plein de hardiesse,
 D'une audace à l'emporte-pièce, ---
 Ainsi qu'un *afflatus* le prit,
 Ou quelque don du Saint-Esprit :

— « Déesses, avancez ; plus près, plus près encore,
 « En ligne comme au régiment ;
 « Levez la tête également
 « Afin qu'au mieux je vous explore.
 « Par Pan ! par Pan ! quoi donc faire et comment ?....
 « Seigneur Mercure, il me vient une idée :
 « Pour que l'affaire soit loyalement vidée
 « Il faudrait..... Car enfin, entre le cou, les pieds,
 « D'autres objets sont déployés.
 « Ils doivent, c'est chose évidente,
 « Tout combiner en résultante.
 « Un vêtement un peu léger
 « Me permettrait de mieux juger....
 « Et puis, tenez, en moi circule
 « — O divin Zeus ! — un tel scrupule,

« Que je déclare aux trois, je dis bien, *omnibus*,
 « Il faut que je les voie *in naturalibus*. — »

— « C'est affaire à toi seul, » dit Hermès d'un ton grave.
 « Un juge a tous les droits en lui ;
 « Il se prononce sans entrave,
 « Toutes les pièces à l'appui.
 « Vous avez entendu, mesdames ? — »

Qu'eussent fait, croit-on, aujourd'hui
 En pareil cas d'honnêtes femmes ?
 Paraphrasé modeste ennui,
 Ou bien jeté du feu, des flammes ?
 Guère d'éclat chez celles-ci.
 Junon fronça bien le sourcil ;
 Sur l'autre une rougeur se pose
 Rien qu'au parler de telle chose ;
 Quant à Vénus, sans un soupir
 Elle se mit au dévêtir.

— « Nous sommes deux qui ne nous pressons guère, — »
 Dit Hermès un peu plus sévère.
 — « Des jours plus courts c'est la saison,
 « Et nous faut-il rentrer à la maison. — »

Vraiment Pallas n'allait pas vite.
 — « Au moins quelque affaire petite
 « Laissez-moi garder. — » dit Junon.

— « Non pas, non pas, mille fois non ! — »

Dit Hermès qu'a pris la colère.

« Ah, que suis-je venu faire en cette galère !

« Votre juge le veut. Enlevez vos rideaux !

« *Scriptum est*. Dépêchons. Pour moi, la chose est claire,

« Je vais, j'allais tourner le dos. — »

Enfin Junon au sort se prête,

Et dans le beau fixe elle arrête

Son impériale beauté ;

Tandis que Vénus à côté

Se tient comme la florentine —

De chaque main faisant courtine,

Et cependant s'arrangeant bien

Pour que Pâris n'y perde rien ;

Pallas fait toujours des manières

Avec ses ultimes dessous.....

Alors Pâris, que voulez-vous !

Pour trancher ses pudeurs dernières

Fit comme on fait aux garçonnières.

— « O Zeus ! — » s'écrie en un transport

Pâris resté muet d'abord.

— « Béni sois-tu, souverain maître,

« De m'avoir distingué pour être

« Arbitre en ce sublime sport.

« Laisse-moi là sous ton ukase,

« A jamais dans ce flux d'extase..... — »

Dans l'ivresse du triple éclat

Il cligne des yeux comme un chat ;

Il ouvre, il ferme, il voit son rêve

A chaque intermittence brève ;

Ce pendant que sa bouche en O

Appelle un courant froid, une eau,

Contre sa flamme intérieure.....

Et cela dure un bon quart d'heure.

— « Par Pan ! par Pan ! je deviens fou ! — »

Lance notre homme tout à coup.

— « Moins clair j'y vois, plus je regarde.

« L'affaire est vraiment trop veinarde,

« Et je n'y peux ni peu ni prou.

« Comment ? à qui donner la pomme ?

« La grande, là, qui se tient comme

« Un bloc pétri de majesté :

« Ces seins, ces bras, ce *tout* lesté

« Pour octroyer son ordinaire

« Au tout-puissant lance-tonnerre.....

« Rien à redire à l'objet deux.

« Malgré son petit air quinteux

« Que ne suis-je qui la façonne

« Puisqu'on dit qu'elle n'a personne....

« Pour la ricuse que voilà

« Je ne sais dire ce qu'elle a,

« Mais je me sens tiré vers elle

« Autrement que par la pucelle, —

« J'imagine un je ne sais quoi,

« Un autre faire, un autre emploi..... — »

— « Eh bien ! — » dit Junon d'un ton rogue,

« As-tu fini ton monologue ?

« En voilà pourtant bien assez
 « Du reluquage, et puis, tu sais,
 « Si longtemps sans la moindre plume
 « Nous allons attraper un rhume. — »

— « Douce Divinité, patientons un peu. — »
 Reprit Pâris. — « Zeus veut tout ce qu'il veut, morbleu !
 « Est-ce que c'est, à moi, la faute,
 « Je vous demande d'autre part,
 « Si dans l'Olympe éclata ce pétard ?
 « Allez, dans sa sagesse haute
 « Zeus eût dû choisir Abeilard,
 « Car moi, bien qu'au mieux je m'en taise —
 « Gazons, gazons, ne vous déplaie. — »

Sur ce Saturnia très faiblement sourit.

Lors Pâris, de nouveau poussé du dit Esprit :
 — « Jugement impossible, et rien qui lui ressemble,
 « Si vous me restez là toutes les trois ensemble.
 « Devant le juge il va falloir
 « L'une après l'autre comparoir.
 « Afin d'éviter les maldonnes
 « Deux voudront bien être asez bonnes
 Et dans la grotte, à distance, s'asseoir. — »

Junon, comme de juste, eut la pose première.
 (Ah ! dans ces choses-là qui mettra la lumière !)
 A peine un instant seule en face du berger
 Et la froide splendeur se mit à s'insurger.

Le marbre s'anima. Sur les deux seins d'albâtre
 Courut comme un frisson rosâtre....
 L'œil bovin prit du feu, la lèvre un autre pli....

— « Quel changement, déesse, en vous s'est accompli ! — »
 Cria Pâris. — « Avais-je la berlue ?
 « Jusqu'à présent je ne vous ai pas vue,
 « Ou bien quelque autre voile invisible est ôté
 « Pour que je brûle entier devant tant de beauté. — »
 — « Je le vois à tes yeux. Que rien ne te retienne. — »
 Dit Junon reprenant sa morgue olympienne.
 « Que tardes-tu ? La pomme, donne-la.
 « L'affaire est close. *Acta fuit fabula.*
 « Hésiter c'est me faire outrage.
 « Tiens, en retour de l'arbitrage,
 « Rien ne sera pour toi trop haut,
 « Tout ce qui compte et ce qui vaut.
 « Je puis donner plaisirs sans cesse,
 « Terres, palais, festins, richesse, —
 « T'élever roi, — je dirai mieux,
 « Te mettre au rang des demi-dieux....
 « Donne-moi donc la pomme. Elle est mon dû d'avance,
 « Ou l'épouse de Zeus saura tirer vengeance. — »
 — Oh ! oh ! — » se dit Pâris, — « voilà du changement !
 « Je m'en vais lui régler son congé poliment : —
 « Madame, c'est fort bien, et vous êtes bien bonne,
 « Pourtant votre façon m'étonne,
 « Et quoique mes brebis me tiennent loin du neuf,
 « Je sais que les Anglais appellent cela *bluff*.

« Les demi-dieux, sachez, Madame,
 « Qu'ils ne sont plus dans le programme ;
 « Et quant à roi, gros ou menu,
 « Triste est le métier devenu.
 « Qu'on soit, ne soit pas autocrate,
 « Balle, poignard, quelque picrate,
 « Vous expédie à vos aïeux,
 « Et même alors que l'on vous rate
 « Cela vous laisse chatouilleux.
 « Mais coupons court. On dit que sur la terre
 « Les juges sont..... Mais s'il n'en est d'austère
 « Qu'un seul, je serai celui-là
 « Malgré menace et tombola.
 « On attend, et je crains qu'avant leur tour de pose
 « Ces dames n'aient pas mis sur elles quelque chose.

Pâris dut donner de la voix,
 Plus et plus fort jusqu'à sept fois,
 Pour que Minerve enfin s'avance,
 Couverte de ses seuls appas,
 Les reins ployés, les yeux en bas,
 Comme pleurant et son casque et sa lance...

Il dit: — « Pourquoi tant de timidité?
 « Vous valez bien qui m'a quitté. — »
 Et comme un feu le rescoue,
 Voilà qu'il lui pince — la joue.
 — « Arrière, arrière, audacieux ! — »
 Cria cette vierge des cieux
 En faisant un grand saut de carpe, —
 « Bien que *minus* la moindre écharpe,

« De Zeus je suis le rejeton,
 « Non pas quelconque Jeanneton.
 « Pourtant, — « dit-elle radoucie,
 « Je passe sur ta facétie
 « Et volontiers t'en fais pardon, —
 « Car peut-être après tout n'était-ce
 « Qu'un petit tort de politesse,
 « Or même, puis-je le savoir ?
 « Cela rentrait dans ton devoir.
 « Tu juges, je le sais, en parfaite droiture.
 « Si la pomme est mon lot, — moi, Pallas, je le jure,
 « Le monde s'emplira du bruit de tes exploits :
 « Alexandre indien, César chez les Gaulois,
 « Charlemagne, Cyrus, Gengis-Khan, Bonaparte,
 « Auront eu moins que toi la noble fièvre quarte.
 « Sur tes pas le Renom et ses cuivres aigus,
 « Les gémissants et les vaincus.....
 « Comprends, berger, je te donne la gloire, —
 « Le plus grand des héros tu seras dans l'histoire. — »

Pâris pensa : — « Deux en deux coups.
 « Toujours corrompre ! Et c'est à croire
 « Que tous ces sacrés manitous
 « Valent bien juste autant que nous. — »

Il s'exprima : — « Mademoiselle,
 « Votre éloquente bouche excelle
 « A me chanter ce fier appeau.
 « Je dirai net et sans ficelle
 « Que je tiens beaucoup à ma peau.

« Je suis un garçon fort tranquille,
 « N'attrape ou donne aucune pile.
 « Donc à pousser humain troupeau —
 « Sur l'occiput un beau chapeau,
 « En main de la quincaillerie —
 « N'a rien qui me tente et me rie.
 « Votre *tubus* retentissant,
 « Votre laurier trempé de sang,
 « Ne valent pas ma bergerie.....
 « Mais nous voilà longtemps debout....
 « J'ai vu le paon, vu le hibou,
 « A la troisième je vous prie..... — »

Evohé ! la voici venir
 Du monde l'éternelle joie ;
 Celle qui vaine sans coup férir, —
 Dont le sourire mord sa proie.
 Que tu sois né de Sem ou de Japhet,
 Va, bon Pâris, ton choix est fait.

— « Mon beau berger, — » soupira-t-elle,
 « Il n'est besoin d'un Praxitèle
 « Pour faire valoir la beauté, —
 « Elle établit sa royauté
 « En se montrant simplement telle,
 « Sans tirade sacramentelle,
 « Tout professeur mis de côté.
 « On voit et c'est assez. — Ce que je vais te dire,
 « C'est dans ton intérêt, Tityre :
 « Car comment se fait-il que, beau comme Apollon,
 « Tu vives loin de tout sur ce désert Simplon ?

« Cette perfection qui sur toi se révèle
 « Donne-t-elle aux brebis une toison plus belle ?
 « Quant aux femmes d'ici, sois Narcisse ou Kalmouck,
 « C'est tout un, comme pour tes chèvres est le bouc.
 « Le monde, les salons, voilà ton vrai théâtre.
 « Là seulement on sait s'accoupler et s'ébattre.
 « L'amour y prend du sel, devient un art charmant,
 « Plein de méandres doux et de raffinement.
 « Et si le conjungo ne t'est pas secondaire
 « Tu pourrais épouser quelque milliardaire,
 « Fils de roi dans la dèche. — Attends, j'ai mieux pour toi :
 « Oui, je puis t'indiquer, ma foi,
 « Une femme en tous points parfaite,
 « Depuis les pieds jusqu'à la tête,
 « Et qui ne me le cède en rien..... — »

— « Par Pan ! par Pan ! je voudrais bien
 « Voir celle-là, — » dit notre homme tout bête.
 « Pareille à vous ! oh, se peut-il !
 « Allons, c'est un petit conil
 « Que vous me posez là, déesse. — »

— « Non point, — » dit l'autre, — « et peut-être est-ce
 « Plus belle encore. — »

— « Oh non, jamais ! — »
 Cria Pâris, — « je me permets
 « De croire impossible la chose.
 « Aussi belle que vous ! Mais non, cela suppose
 « Ces cheveux, ces sourcils, ces yeux dont le regard
 « Vous fouille et point de part en part....

« Comment, cette autre aurait ces lèvres, ces fossettes
 « Où les amours se font risettes,
 « Ces mains, ces bras, ces hanches, ces — »
 — « Tout doux, tout doux, jeune homme, assez !
 « A bas, à bas ! — » dit la ricuse.

— « O déesse, pardon ! J'ai l'âme curieuse, — »
 Fit l'autre, — « et serai-je indiscret
 « En vous priant d'achever le portrait ?
 « Est-ce que dans son sein de neige
 « Je trouverai, comment dirai-je ?
 « Ces grandissants désirs, besoins,
 « Ce *crescendo*, ce haut arpège,
 « Sous l'enveloppe, là, ci-joints ? — »

Alors Vénus, riant comme une folle :

— « Sur cet article, ma parole,
 « Hélène me rendrait des points. — »

— « Ah ! c'est Hélène qu'on l'appelle ?
 « N'importe ! Mais pour être au plus à moitié belle
 « Comme Vénus, il faut — c'est par trop merveilleux !
 « Qu'en elle coule un sang des dieux.... — »

— « Fin comme un clerc de la basoche,
 « Tu tiens le *hic* — » dit Paphia.
 « Elle est ma sœur du côté gauche.
 « Mon père avec sa mère fit bamboche :
 « En cygne il se tartuffia
 « Et dans le bain lui fit l'approche ;
 « La pauvre ne s'en méfia
 « Et ne mérite aucun reproche.

« Comment s'y prit l'oiseau de l'air
 « On n'en sait rien, (*) mais ce fut clair
 « Quand vint le fruit de la débauche.
 « Après un temps, combien long je ne sais —
 « Temps de la femme ou des gallinacés —
 « Voilà que le mari Tyndare,
 « Moins que bien d'autres malchanceux,
 « Trouva sans doute assez bizarre
 « De voir Lédà pondre des œufs.
 « Mais sur ces choses-là le sage
 « Prend son parti, fait bon visage.
 « Le cygne en tout cas eut bon dos
 « Quand on put voir les deux cadeaux, —
 « Ce n'était pas cygne ordinaire
 « Qui telle chose avait pu faire :
 « Au premier œuf deux enfants,
 « Deux merveilleux petits garçons ;
 « Dans l'autre, seule en la coquille,
 « Un amour de petite fille.
 « Tyndare fier se pavana
 « Et fit chanter un hosanna.
 « Le tout finit par des ripailles
 « Pour célébrer les relevailles.
 « Bref, au bout de quinze printemps,
 « L'œuf ayant fait toutes ses dents,
 « Devint la beauté de Mycènes,
 « Et les poètes décadents,
 « En vers boiteux, mais épatants,
 « Sur elle plaquaient par douzaines,
 « De la Belgique et de Vincennes.

(*) Si, si. Voyez Remy de Gourmont « Instinct sexuel ».

« Bref, sa splendeur vole partout,
 « Au monde elle est l'unique atout, —
 « Ausi voit-on, la fièvre au derme,
 « Des îles, de la terre ferme,
 « Vers elle accourir le matou.....
 « Parfaite sur toute la ligne,
 « Hélène de son père est digne —
 « Soyeuse et rose et blanche itou.
 « Autre Vénus on la dénomme, —
 « Et si tu veux, elle est à toi, jeune homme. — »

— « Si je le veux, par Pan ! — » cria Pâris, — « et c'est
 « Sur l'heure s'il ne s'agissait
 « Que de vouloir. Pourtant je doute..... — »

— « Sois confiant, Pâris, écoute :
 « Mon fils et moi jusqu'à ce jour
 « Nous avons fait plus difficile
 « Avec la flèche et le vieux tour.
 « Nous avons mieux : le bon bacille,
 « Le vrai microbe de l'amour,
 « Nous est venu du Luxembourg.
 « Plus de carquois. Comme ustensile
 « Un verre à boire, — et, tout docile,
 « Le mal charmant travaille sourd.....
 « Mais à quoi sert plus longue glose ?
 « Se décider, voilà la chose.
 « Veux-tu vers elle aller, veux-tu ?
 « Autrement c'est turlututu.
 « Si tu regardes sur la carte,
 « Des bords de la Phrygie à Sparte

« Ce n'est pas loin. De Cupidon
 « Je fais pour un temps l'abandon ;
 « Il sait tous les chemins à prendre,
 « T'amusera de maint esclandre,
 « Et dans un flacon à *brandy*
 « Il portera le truc susdit.
 « Allons, Pâris, aiguise un peu ta lame —
 Cœur défaillant n'a jamais gagné femme. — »

— « Tope ! c'est entendu, — » dit Pâris, — « j'ai la foi.
 « En attendant je suis prud'homme,
 « Et comment faire avec la pomme ? — »

— « Mais c'est tout fait, donne la moi. — »
 Répond Vénus. — « Eh bien ! eh quoi !
 « Ne t'ai-je pas payé la somme
 « En belle chair d'auguste aloi ?
 « La plus splendide qui se nomme,
 « Une Vénus, — oui, moi, tout comme ? — »

— « Déesse, — » dit Pâris tout bas,
 Grattant son front dans l'embarras,
 « Ne soyez pas trop offensée
 « Si je dis toute ma pensée.
 « Je donnerais bien volontiers
 « Des œufs par gros paniers entiers,
 « Dût chaque œuf me faire une Hélène,
 « Pour, pour.... Non, j'ai l'âme trop pleine —
 « Il faut que tout soit avoué —
 « Jusqu'aux pleurs je suis secoué —

« Pour..... Non, il faut que cela sorte,
 « Dussé-je m'en fendre l'aorte —
 « Pour..... O Vénus ! naguère ici fut un berger
 « Qu'il vous a plu d'avantager ;
 « Un berger comme moi, dans le site ici même
 « Où retentit parfois l'écho de son poème, —
 « Je l'entends..... Un désir plus que fou me remplit,
 « Me renverse, me démolit.....
 « Voulez-vous un instant me prendre pour Anchise
 « Et mettre fin à l'expertise ?.....

Alors Vénus, les deux seins empourprés :
 « Donne toujours la pomme, et nous verrons après. — »

.

Voyez, lecteur, vous-même, à quoi tiennent les choses,
 Ce qu'est le devenir et ses métamorphoses.
 Sans le conflit oïseux, la course au mont Ida,
 Nous ne verrions inscrits sur l'humain agenda
 La troupe d'hippodrome embarquée en Europe,
 Junon, Pallas, rusant afin que Troie écope,
 Dix ans de corps à corps et de discours verbeux
 Auxquels se complaisaient ces assommeurs de bœufs,
 Le rapt d'Agamemnon, Achille et sa grand'ire,
 Pauvre Andromaque en pleurs, de Calchas la martyre,
 Priam, Hécube, Ajax, Cassandre, le cheval,
 Pâris *recidivus* et le talon fatal,
 Le vieux que sur un dos par les flammes on guide,
 Virgilius, Homère, Iliade, Enéide,
 Nos culottes aux bancs, nos pions souvent fâchés,
 Les pensums dont mes doigts sont encore tachés.

Fables (*)

Puisque les propos véritables
 Ne sont ouïs, contons des fables.

BAIF.

(*) Comme il est d'usage immémorial, les sujets de ces fables sont pris à tous les vents des vers et de la prose.

LE MOINEAU ET LE ROSSIGNOL.

Certain petit moineau bavard,
En humeur de se coucher tard,
Oyait un rossignol. Vint près pour mieux entendre.
— « Oh ! chanter comme toi ! » —
Dit-il. — « Et pourquoi non, pourquoi ?
N'est-il pas toujours temps d'apprendre ? » —
Le rossignol répond : — « Je n'ai jamais appris.
Mon cœur seul fut mon maître.
Et si ma voix a quelque prix
Je ne le dois vraiment qu'à ma chance de naître.
D'école il n'est besoin pour chanter tour à tour
La peine et le plaisir d'amour. » —
— « C'est d'amour qu'il s'agit ! » — dit l'égrillard compère,
— « Alors voilà bien mon affaire.
Qui plus que nous est amoureux ?
Et s'il faut soupirer et se pâmer pour plaire,
Comme un autre je puis jouer le langoureux. » —
Et sans plus longue attente
Il module à l'envers son gazouillis grivois....
La moinelle fut très contente,
Mais l'écho s'en rit dans les bois.

LES DEUX VOIX.

Au profond d'un fourré la fauvette chantait
Tandis que des enfants passaient dans la clairière.
Distracts par mille riens, aucun d'eux n'entendait
La délicate chansonnière.

Lors survient un coucou,
 En flair de guilledou,
 Qui lance le gros creux de sa banale rime.
 Un grand plaisir prend les petits,
 Et la troupe à l'envi s'escrime,
 Et chacun, gorge ouverte, à qui mieux mieux le mime....
 Las d'admirer, ils sont partis.

Deux amoureux, par aventure,
 S'en viennent le même chemin,
 Main dans la main.
 Du monotone oiseau la paire ne prend cure,
 Mais à l'ouïr de l'autre voix —
 Ils s'arrêtent tout cois....
 Un charme les pénètre, une ardeur les emporte —
 Et l'étreinte des mains se fit beaucoup plus forte.

LES DEUX BOUQUETS.

La reine de Saba, nous dit l'antique histoire,
 — Véronèse le dit aussi —
 Chez Salomon en pleine gloire
 Était venue, avec souci
 De sa sagesse et ce qu'il faut en croire.
 Aromates, coffrets pesants,
 Elle remit comme présents,
 Puis, tour à tour, chaque énigme voulue
 Par le sage fut résolue.

Ne sachant plus sur quoi gloser,
 La reine fit juxtaposer
 Deux gros bouquets d'identique apparence.
 Point d'œil humain qui pût oser
 Y voir aucune différence :
 Seulement l'un était réel,
 L'autre artificiel.
 Quand Salomon reçut invite
 De prononcer lequel imite,
 Il dit d'un ton tout naturel :
 — « Ouvrez, ouvrez à l'air du ciel ! » —
 De moucheron toute une file,
 Troupe sans flair et malhabile,
 Aux deux bouquets se dissipa,
 Mais sur celui d'attirance importune
 Aucune abeille, aucune,
 Ne se trompa.

De l'arome d'une œuvre un connaisseur s'occupe.
 De l'art tout seul le sot est dupe.

L'ARTISTE ET SES CRITIQUES.

Un peintre, aux âges de la Grèce,
 Avait fait un tableau qui Mars représentait.
 V véritable artiste il était, —
 Donc, au vu de l'ouvrage, un gros doute l'opprime.
 Un connaisseur de ses amis,
 Cherché pour donner son avis,

Examine à longs traits, et puis regarde encore,
De près, de loin, de tous côtés....

— « Je vois bien les beautés, » —

Finalement dit-il, — « et ce morceau t'honore,
Mais entre nous, mon cher, il pêche par trop d'art. — »
L'huis fermé, notre artiste au grand doute repart.
Survient un freluquet, fort expert en faconde ;
(De ceux il fut toujours sur la machine ronde.)

Dès le premier regard

Sa langue se met en manœuvre :

— « O ! par Hercule ! un vrai chef-d'œuvre !

Comme le casque est réussi !

Le bouclier aussi !

Jusqu'aux ongles des mains ! Merveille à s'y méprendre ! — »

Tout au bas des gradins on peut encor l'entendre.

« Non, plus de doute ici, — »

Dit le bon peintre avec chagrin à l'âme.

— « Un connaisseur me blâme

Et me louange un sot.... — »

Il efface aussitôt.

LA POULE ET L'ABEILLE

La poule un jour apostropha l'abeille :

— « Quelle vie est cela ?

Voletter ci, voletter là,

Se poser, reposer.... Ah ! vraiment, c'est merveille !

Ne te fatigue trop, permets qu'on te conseille ;

D'être utile à quiconque il n'est besoin aucun. — »

A ce caquet tant importun

L'abeille a bien voulu répondre :

— « Certes, je sais qu'avec grand bruit

De jour en jour on te voit pondre

Un gros produit.

A ton mérite plein je suis prête à me rendre,

Mais à ce que je fais tu ne peux rien comprendre.

Ton bec à raison s'échauffait,

Mettant nos travaux en balance....

Sache de quoi le mien est fait ;

De longue peine et de silence. — »

LE COUCOU ET LE SANSONNET

Un sansonnet s'était échappé de sa cage —

Les hommes sont méchants et font des prisonniers).

Il s'ébattait, joyeux, aux buissons printaniers,

Lorsqu'un coucou se perche au voisinage

Et le colloque engage :

— « De la ville tu viens, dis-tu,

Et dois avoir fort entendu ;

Sans feinte fais-moi repartie :

Qu'est-ce qu'on dit de nous, de notre mélodie ?

Le rossignol, en quel renom son chant ? — »

— « A la folie on l'aime. » —

— « Et l'alouette ? » — « On en fait cas extrême. » —

— « Et le merle ? » — « Pour lui beaucoup ont du penchant. — »

— « Attends.... Ne t'en vas pas.... Un petit mot encore....

Dis.... comment parle-t-on de moi ? — »

— « Je n'en sais rien, ma foi,
Ou ne me rémémore. — »
Et le coucou rageur : — « Foin de leurs sots discours !
De moi-même partout je parlerai toujours. — »

L'OURS SAVANT.

Un ours savant avait rompu sa chaîne
Et gagné la forêt prochaine.
Après un odyssée où cent fois il trembla
Parmi ses frères le voilà.
La nouvelle prend vol. On accourt, on s'exclame,
Et ce furent épanchements,
Embrassements,
Que le pauvre en eut liesse à l'âme.
Les questions pleuvaient et les soucis charmants, —
Tant et tant qu'il fallut aux bonnes créatures
Contre au long ses aventures,
Ce qu'en l'exil il observait,
Et tout ce que pour vivre en ce monde l'on fait.
Lorsqu'il en vint à parler de la danse
Qu'à la chaîne il dansait,
Stupide en resta l'assistance.
Adonc pour montrer ce que c'est,
Il se met droit, entame à l'aise
Une agréable polonaise.
L'effet produit fut éclatant.
Quiconque crut en faire autant.

Debout on se met à grand'peine, —
Quant à danser, turlututaine....
Chacun de choir de tout son long,
Sur le nez, la tête, ou selon....
Lors l'imprudent de plus belle s'excite,
Renforce encor la réussite :
Il valse, il volte mieux que mieux,
Agile autant que gracieux, —
Enfin s'arrête, attend qu'on l'applaudisse.
Mais lorsqu'il jette autour les yeux
Il ne voit que muscaux hargneux
Et comme atteints de la jaunisse....
Un grognement s'élève, et puis trois, et puis dix.
Bref, en lieu d'accolades,
On jette hors ce trop beau fils
Avec force bourrades.

LES DEUX CHEVAUX.

Quelqu'un de ces chevaux qu'on dénomme pur-sang
En vit un de labour entraîner la charrue, —
Il se fit glorieux de ceux dont il descend,
Du col et du sabot et du poil reluisant
Et même de chose incongrue.
Au tourner d'un sillon l'autre jette un coup d'œil :
— « Sans l'avoine qu'ici mon muscle te façonne
Tu serais moins crâne personne.
Chez tes pareils, va, cherche accueil,
Moi je travaille à votre orgueil. » —

LE CHATEAU DE CARTES.

— « Ah, vraiment, il est admirable,
 Le château que j'ai bâti là ! — »
 S'écriait un enfant. Quelqu'un poussa la table,
 Et le beau château s'écroula.
 Un crève-cœur ce fut, mais de cas réparable,
 Donc trop loin il n'alla.
 La rouge et noire cinquantaine
 Répond à ses doigts diligents ;
 Il implore la table, il écarte les gens,
 Il ose respirer à peine.
 Le beau castel est là comme devant
 Le petit cœur exulte, triomphant ;
 Sur son bonheur l'enfant fait sentinelle,
 En veine d'ivresse éternelle....
 Et pourtant qu'advint-il ? On ne le croira pas.
 Il se calme, et puis boude et bâille et se fait las ;
 Il en veut presque à cette table, —
 Enfin, ce château délectable,
 De ses propres mains il le jette à bas.

En ne nous donnant rien qui dure
 Savent les dieux notre nature.

LE CONSEIL.

Un jouvenceau vint près d'un homme à cheveux blancs
 Et lui dit : — « Bon vieillard, j'ai bâti bien des plans,
 Et je ne sais comment m'élever dans le monde :
 Que ta sagesse me seconde. » —

L'autre sourit : — « Tes plans ont été maladroits,
 Car il est des moyens, j'en connais deux ou trois :
 Dédaigneux du repos, de toute vaine envie,
 Combats, découvre, agis, risque vingt fois ta vie ;
 Ou bien par la pensée élargis-toi le front,
 Par la science, l'art..... » — Le jeune homme interrompt :
 — « Trop difficile est tout cela,
 Je le savais d'avance. » —
 — « Eh bien, » dit le vieillard, « reste tel te voilà,
 Les sots ont souvent de la chance. — »

LA GOUTTE D'EAU

Rejeton de la nue,
 Tombée en l'Océan grondeur,
 Une goutte menue
 Déplorait son malheur :
 — « Hélas ! hélas ! Où suis-je donc, pauvrete ?
 « Qui me connaît parmi ces flots émus ?
 « Vapeurs des cieus, combien je vous regrette !
 « Je suis trop loin, — non, Dieu ne me voit plus ! » —
 Sur ce prier à sa manière
 L'huître en bâillant la consumma ;
 Pendant longtemps sa prisonnière,
 En perle elle se transforma ;
 Passée aux mains du plongeur intrépide,
 C'est aujourd'hui la plus belle des trois
 Qui parent tout en haut la couronne splendide
 De Khosroës, le roi des rois.

LE LIÈVRE ET SES AMIS

Un certain lièvre — ainsi Gay nous le narre—
 Aimable, attentif, obligeant,
 S'était fait bien venir près la diverse gent
 Qui broute dans la plaine ou dans les bois s'égare.
 D'offenser il se gardait bien,
 Il ne demandait jamais rien,
 Et chacun d'assurer l'amitié la plus rare.
 Or il sortait un beau matin,
 En quête de cytise ou thym,
 Lorsqu'arrivent à ses oreilles
 Des clameurs nonpareilles.
 Il part, il fuit à tous jarrets ;
 Par moments il s'arrête exprès,
 Double ses pas, de courbes les embrouille,
 Et jure aux chiens bredouille.
 Enfin, à court de souffle et de vigueur,
 Il tombe à demi mort de peur.
 Qu'on juge du transport de sa pauvre âme émue
 Quand le cheval frappa sa vue.
 — « Ah ! prends-moi sur ton dos,
 « Car mes pieds me trahissent, —
 « Pour l'amitié point de fardeaux —
 « Que nos liens s'en affermissent ! » —
 Le Cheval lui répond : — « Mon pauvre petit chou,
 « Il me peine beaucoup
 « De te trouver en si triste occurrence,
 « Mais prends du cœur, aie espérance,
 « Aide s'avance. — »
 Sire Taureau se récuse à son tour : —
 « Dans tout cet alentour

« Il n'est bête sans pouvoir dire
 « Le bien que pour toi je désire.
 « Qui pourrait t'aimer à demi ?
 « Il me faut donc agir sans façon, en ami.
 « L'amour m'appelle: une vache mignonne
 « M'attend près la meule là-bas,
 « Et lorsque le sexe est en cas,
 « Tu sais, mon bon, tout s'abandonne.
 « Certes, j'aurais souci
 « De te laisser ainsi,
 « Mais la chèvre vient par ici
 « Et je la sais bonne personne. » —
 La chèvre avait le poulx très-haut,
 L'estomac n'allait pas, l'œil était en défaut ;
 — « Mon échine d'ailleurs maigrement s'échafaude, »
 Dit-elle, « et voici mieux, — la laine est douce et chaude. » —
 La brebis était faible : elle pouvait au plus
 Porter les poids à ses flancs suspendus ;
 Elle était lente ; elle avouait ses craintes,
 Ayant goûté morsures maintes.
 Le Veau s'approcha guilleret.
 De bon vouloir il ne fit pas secret ;
 — « Mais, » dit-il, « ma jeunesse tendre
 « Irait pareil cas entreprendre ?
 « A plus dignes revient une telle action ;
 « De ma part ce serait pure présomption,
 « Et comment m'en défendre ?
 « Veuille donc m'excuser. Au moins ne doute pas
 « De mon cœur. Ah ! la vie a de rudes combats,

« De pied ferme il faut les attendre.
 « Crois à tous mes regrets. Adieu, porte-toi bien,
 « Je vois tourner le premier chien. — »

LE VAUTOUR ET SES PETITS.

Un vieux vautour en humeur de sagesse
 Dit un jour à ses deux petits :
 — « Vous avez eu mon exemple sans cesse, —
 « Je suis content, vous voilà dégourdis.
 « Vous m'avez vu saisir, rapide,
 « La volaille près la maison,
 « Ou débusquer de son buisson
 « Levraut timide.
 « De l'avenir prenant souci,
 « J'ai voulu vous montrer aussi
 « Comment on grippe un agneau près sa mère,
 « Comment on lui plonge la serre,
 « Et comment on l'emporte au nid.
 « Ecoutez bien, — j'aurai fini.
 « Ces chairs encore pantelantes
 « Vous ont semblé bien succulentes:
 « Flair différent, différents goûts.
 « Pourtant, pourtant, souvenez-vous
 « D'un jour de grand régal et comme
 « Vous vous battiez pour les morceaux..... — »
 — « Oui, — » crièrent les jouvenceaux.
 « C'était de la chair d'homme,
 « Et jamais nous n'avons rien mangé d'aussi bon.
 « Notre père, dis-nous où gibier de ce nom

« Se trouve, et comment est sa mine,
 « Pour pouvoir le chasser, en manger sans lésine.
 « Au lieu d'un tout petit quartier
 « Apporte-nous le tout entier
 « Afin qu'on l'examine. — »
 — « L'homme est trop gros, — » dit le vieux gravement.
 « Mes fils, c'est un désagrément ;
 « Et tout ce qu'un vautour peut faire
 « C'est de le dépecer à terre,
 « Et laisser là son ossement. — »
 — « Mais puisqu'il est si gros, — » fit la paire infantile,
 « De le tuer doit être difficile.
 « Tu crains le loup et l'ours aussi,
 « Comment fais-tu pour celui-ci ?
 « Malgré sa taille d'importance
 « L'homme est donc faible et sans défense? — »
 — « Au contraire, mes fils, il est très fort, très fort ;
 « Bien plus rusé que nous, et sous aucun rapport
 « Contre lui nous n'avons de chance.
 « Aussi nous faudrait-il nous passer à jamais
 « De sa chair aux tendres fumets,
 « Si la nature au bon vautour clémente
 « N'avait mis dans le sang de ces grands déplumés
 « Une férocité démente,
 « Dont je n'ai jamais vu l'égal ou le pareil
 « Chez aucun animal vaguant sous le soleil.
 « Très souvent deux troupes de ces bêtes vilaines
 « Marchent l'un contre l'autre à travers monts et plaines,
 « Et quand ils sont tout près, à leur choc véhément
 « Frémit le sol en grand tourment ;

« Luisent partout flammes soudaines,
 « Grondent tonnerres par centaines.....
 « Une ruée en ce fracas.....
 « Ils foncent, fuient, tombent par tas.....
 « Ce sont des cris, des rages,
 « Et ces clameurs montent jusqu'aux nuages.
 « Hé bien ! mes fils, quand de nos rochers hauts
 « Vous entendrez ces bruits roulés par les échos,
 « Allez, volez, rapide battez l'aile,
 « Car, sûrement, ceux-là que des hommes j'appelle
 « Se sont en masse massacrés.
 « Allez, volez, vous dis-je, et tôt vous trouverez
 « Un sol où le sang fume encore en quelques places,
 « Et, si loin que va l'œil, des milliers de carcasses
 « Gisant, le cœur ouvert, les entrailles à nu,
 « Et des membres épars en fouillis saugrenu —
 « Le tout déchiqueté pour notre convenance.....
 « L'eau vous en vient au bec, je pense. — »
 — « O père, que c'est beau ! — » dirent les enfants ;
 « Il nous en court de doux frissons,
 « Et d'être là que nous aurons de joie !
 « Mais apprends-nous encor ceci :
 « Pourquoi, si l'homme tue aussi,
 « Ne mange-t-il sa proie,
 « Comme les loups,
 « Et comme nous ? — »
 — « Ah ! — » fit le vieux, — « ici mon savoir cesse.
 « Je n'y comprends rien, je confesse ;
 « Pourtant de croire on a le droit
 « Que l'homme est fait à fin qu'il soit
 « Le bienfaiteur de notre espèce.

Infantilia.

LES PETITS PARESSEUX. (*)

Quatre fillettes et garçons
Allaient d'un pas lent à l'école.
— « Oh ! les ennuyeuses leçons !
Restons jouer ! » dit la plus folle.

Les voilà courant sans délai
Et cueillant chaque marguerite,
Et comme une reine de Mai
Ils vêtirent la plus petite.

Mais bientôt lassés de ce jeu
Et de ces faciles conquêtes :
— « Allons plus loin, allons un peu
Nous amuser avec les bêtes.

« Viens jouer, petite souris ! »
— « Savez-vous pas que je travaille,
Et que pour l'hiver au logis
J'emmagasine quoi qui vaille ? » —

— « Joue avec nous, gentil oiseau ! »
— « Ha, de jouer j'ai bien affaire !
J'ai tout là-bas dans l'arbrisseau
Quatre petits avec leur mère. » —

Pour leur désir, c'est bien certain,
Les fourmis n'eurent point d'oreilles.
Il fallait voir l'air de dédain
Qui les reçut près des abeilles.

(*) Sujet anglais : « The lazy children ».

Le croire oisif qu'on ait osé,
Le coq se fâche et se refrogne :
— « Sur huit poules le préposé,
Je veille à la bonne besogne. — »

— « Viens, gros loulou, joue avec nous,
Car toi, bien sûr, n'as rien à faire. »
— « Apparemment vous êtes fous, »
Leur dit le chien d'un air sévère.

« Brebis iraient à l'abandon,
Au retour que dirait le maître ?
Il porte avec lui son bâton,
Je l'ai déjà senti — *peut-être*. — »

Cela fit un peu réfléchir
De paresseux la double paire ;
A l'école on les vit courir, —
Ce fut une mauvaise affaire.

L'ETOILE (*)

Cligne, cligne, cligne vite !
Qu'es-tu donc, belle petite ?
On dirait un diamant
Planté dans le firmament.

L'homme loin de sa chaumière
Dit merci pour ta lumière ;
Il irait tout au rebours
Si tu ne clignais toujours.

(*) Sujet anglais : « The star ».

Toujours la même et gentille,
Sur mes rideaux ton œil brille ;
Fais-tu pas comme je fais
Et ne dors-tu donc jamais ?

Cligne, cligne, cligne vite !
Qu'es-tu donc, belle petite ?
Non, vraiment, je n'en sais rien,
Pourtant, va, je t'aime bien !

L'AGNEAU BLANC. (1)

Marie avait un agneau blanc,
Mais blanc, mais blanc comme la neige,
Et n'importe où s'en fût l'enfant,
Cet agneau lui faisait cortège.

Va-t-il pas un jour s'aviser
D'entrer derrière elle à l'école ?
Et tous de rire, de jaser
En voyant là ce mouton drôle.

Le maître, comme de raison,
Le mit sans tarder à la porte ;
Mais il joua près la maison,
Attendant que Marie en sorte.

Et les enfants: — « Pourquoi l'agneau
Aime-t-il tant et tant Marie? » —
— « C'est que Marie aime l'agneau » —
Dit le maître avec bonhomie.

(1) Sujet anglais : « Mary's little lamb ».

L'ALOUETTE. (1)

— « J'entends une chanson follette,
Mais où se cache le lutin ?....
Ah ! c'est toi, gentille alouette,
Qui chantes dans l'air du matin.
Dis-moi, ma petite alouette,
Pourquoi chantes-tu si matin ?

« Comme une abeille mignonette
Je t'aperçois au bleu là-haut,
Mais si peu que bouge ma tête,
Mes yeux te perdent aussitôt.
Dis-moi, ma petite alouette,
Pourquoi donc montes-tu si haut ? — »

— « C'est pour voir la pâle étincelle
Descendre lentement des cieux,
C'est pour voir la flamme nouvelle
Que roule le soleil joyeux.
Voilà pourquoi, ma demoiselle,
Je monte si haut dans les cieux.

« C'est pour prier prière belle,
Comme on le doit chaque matin;
Pour que le laboureur attelle,
Car le travail est le destin.
Voilà pourquoi, ma demoiselle,
Je chante de si grand matin. — »

(2) Sujet anglais : « The little lark ».

LES MÉCHANTS GARÇONS

Quand je vais dans la rue ou que je cours aux champs
Je rencontre parfois des garçons bien méchants,
Leurs habits en haillons, dessous pas de chemise,
Pas de souliers aux pieds par la pluie ou la bise, —
Qui sont laids comme tout, et presque à tout propos
Se disputent entre eux avec de vilains mots.
Et maman nous a dit qu'ils n'ont pas de quoi même
A manger tous les jours, ni quelqu'un qui les aime;
Et que s'ils sont méchants et querelleurs et laids,
C'est qu'ils sont ignorants et pauvres et seules;
Et qu'il faut que je sois heureux de mon partage,
Et que j'apprenne bien et que je sois bien sage,
Et qu'à leur place, moi, je ferais tout comme eux,
Et que si ces enfants *savaient*, ils feraient mieux.

UN DÉSIR

— « Je voudrais bien avoir des ailes
Comme un oiseau de Dieu !
J'irais dans ces blancheurs si belles,
J'irais dans tout ce bleu.
Le matin avant la colline
Je verrais le soleil;
Je le suivrais quand il s'incline,
A la forge pareil.

J'irais voir les monts pleins de neige,
La mer, la mer, là-bas !
Avec des ailes, dis, pourrais-je
Devenir jamais las ?

Tous les jours merveilles nouvelles
 Et spectacles nombreux.....
 Ah! père, si j'avais des ailes
 Que je serais heureux! — »

— « Enfant, une aile se fatigue.
 Mais il est un moyen
 En merveilles bien plus prodigue, —
 Ecoute-moi donc bien.
 Par l'Etude et par la Pensée
 On va dans chaque lieu;
 Dans le temps, l'espace, lancée,
 L'âme est l'*oiseau de Dieu!* »

L'ORGUEILLEUX.

— « On me connaît à mainte lieue,
 Car mon pareil n'existe pas,
 Et des êtres le vil ramas
 Me nomme le grand Hoche-Queue!
 De l'univers je suis le roi,
 Le monde entier est fait pour moi!

« Quand l'appétit dehors m'invite,
 Pour m'éclairer vient le soleil;
 Et lorsque me prend le sommeil,
 Il s'en va se coucher bien vite.
 Du soir, de l'aube je suis roi,
 Le jour, la nuit, sont faits pour moi!

« Entre les parts de mon empire
 Je daigne mon temps partager:
 Je puis courir, je puis nager,
 Voler si haut que je désire.
 Des éléments je suis le roi,
 Et terre et ciel sont faits pour moi!

« Quand je naquis, tout prit figure
 Et tout s'arrangea bienséant;
 Et si je mourais, au néant
 Se fondrait toute la Nature.
 Du monde entier je suis le roi,
 Et l'univers est fait pour moi! — »

Là-dessus il ouvrit les ailes
 Pour prouver ce qu'il avait dit —
 Lorsqu'un épervier descendit
 Avec du feu dans les prunelles.....
 Hé! sens-tu pas, mon pauvre roi,
 Que l'épervier est fait pour toi?

LA GRANDE BATAILLE. (*)

« Regarde donc, qu'est-ce que ça
 Que j'ai trouvé dans la rivière? »
 Dit Grégoire avec mine fière,
 En montrant à son grand-papa
 Quelque chose comme une boule
 Avec deux trous dont l'eau découle.

(*) D'après Southey : « Battle of Blenheim ».

« C'est un crâne, mon petit-fils, »
Dit le vieillard, « un crâne d'homme.
J'en retournais — et Dieu sait comme !
Avec le soc, au temps jadis.
Dans nos hameaux, où que l'on aille,
Il en reste de la bataille. »

Voilà l'enfant en grand émoi,
Son œil grandit, son front s'éclaire :
« Raconte-moi cela, grand-père !
Qui s'est battu ? Battu pourquoi ?
Dis, bon papa ! toute l'histoire !
Lequel a gagné la victoire ? »

« Par les Français les Allemands
Furent ici mis en déroute ;
Là-dessus pas le moindre doute,
Que même on eut de fiers moments.....
Je t'assure, à lire l'histoire,
Ce fut une grande victoire !

« Près du coteau qu'on voit d'ici
En ce temps-là vivait mon père.
On brûla sa pauvre chaumière,
Son tas de blé, sa vache aussi.
Mais il faut toujours ça, Grégoire,
Pour faire une grande victoire.

« Avec sa femme et trois petits
Le bonhomme s'enfuit bien vite,
Erra longtemps sans trouver gîte,
Car tous de même étaient lotis.

C'est toujours comme ça, Grégoire,
Après une grande victoire.

« Le courage fut sans pareil,
Si bien qu'après cette aventure
Vingt mille corps en pourriture
Gisaient étalés au soleil.
C'est toujours comme ça, Grégoire,
Après une grande victoire.

« Et le général triomphant
Revint à Paris de la guerre — »
« Mais tout cela pour quoi donc faire ? »
Tout à coup demanda l'enfant.
« On ne sait trop, mais, va, Grégoire,
Ce fut une grande victoire ! »

MOURON-ROUGE. (*)

— « Je vais aller voir ce que dit
« Dans les blés le mouron petit ;
« Et si, comme j'espère,
« Le temps n'est pas contraire,
« A la foire j'irai,
« Mon amoureux verrai —
« Mouron-rouge, dis-moi, quel temps va-t-il donc faire ? »

Mouron-rouge, tout au travail,
Fermait sa porte de corail ;
Mais relevant la tête,
Il dit vite à Nanette :

(*) Sujet de Miss Twamley : « The Country Maid and the Pimpernel flower ».

— « N'en crois pas le soleil.
 « Puisque tu veux conseil,
 « Reste auprès de ta mère, — un orage s'apprête. » —

D'abord l'air triste, et puis grognon,
 Nanette branla du chignon:

— « Oui-dà! moi j'irais croire
 « De mauvaise herbe histoire?
 « Ton dépit m'est de peu,
 « Car le ciel est tout bleu —

« A d'autres, beau mouroin! Moi, je vais à la foire. » —

— « Reste chez toi. » — « Nenni, nenni!

« Je mettrai mon bonnet garni

« De plus fine dentelle —

« Et ma robe nouvelle —

« Mes souliers à talons —

« Pour mon fichu — voyons! —

« Je vais y repenser, car je veux être belle. » —

Faut-il dire qui prévalut,

Et qu' à la fête elle s'en fut ?

Déjà loin du village,

Survint un gros orage;

Alors on l'entendit

Moitié pleurant qui dit :

« Ah, que n'ai-je écouté le petit mouroin sage ? »

Ne mettez pas vos biaux habits

En temps douteux, je vous engage.

N'allez non plus chercher avis

Quand le dessein est déjà pris.

NOUS SOMMES SEPT. (*)

J'ai rencontré petite fille,
 Brune avec de grands yeux;
 Pauvre d'habits, mais très gentille —
 Et j'en fus tout joyeux.

— « De frères et sœurs, ma petite,
 Combien est-on chez vous ? »

— « Sept, monsieur, » répond-elle vite,
 En ployant les genoux.

— « Tous au village ? » — « Oh! non, » dit-elle,
 « Sur des métiers en fer
 Deux font de la belle dentelle,
 Et deux sont sur la mer ;

Jean et Georgette au cimetière —
 Cela fait encor deux,
 Maman et moi dans la chaumière
 A peine à cent pas d'eux. »

— « Voyons, voyons! deux à la ville,
 Deux sur la mer, — fort bien;
 Mais tu dis sept! C'est difficile
 Et je n'y comprends rien. »

— « Nous sommes sept, » — toute surprise
 Me répéta l'enfant;
 « Deux sont couchés près de l'église...
 C'est bien aisé pourtant. »

(*) Wordsworth : « We are seven ».

— « Mais toi, tu vas, viens, à ta guise,
Et te voilà debout ;
Si deux sont couchés près l'église,
Vous êtes cinq en tout. »

— « Leurs tombes sont là sur la pente,
J'y vais souvent m'asseoir,
Et comme autrefois je leur chante
En ourlant un mouchoir. »

— « Mais eux sont morts, sont morts, petite !
Combien donc êtes-vous ? »
— « Nous sommes sept » dit-elle vite,
Et *sept, sept* tous les coups.

AUTRE ET MÊME

Aux prés, aux bois, petite demoiselle
Allait cueillant des fleurs en quantité,
Quand tout à coup une dame bien belle
Parut venant de son côté.

La dame dit à la petite fille,
D'une guirlande en bois nu la coiffant : —
« Elle n'est pas encore bien gentille,
Porte-la toujours, mon enfant. » —

L'enfant resta laborieuse et sage,
Et sa beauté tout comme elle grandit ;
L'amour lui vint comme il est bel usage,
Et là ! sa guirlande verdit.

Et sa maman lui mit la robe blanche,
Et son époux fut selon son désir,
Et tout soudain, comme en Mai fait la branche,
Se prit la guirlande à fleurir.

Sur sa poitrine elle eut un petit être
Qu'elle baisait, baisait de baisers drus, —
A la guirlande alors on vit paraître
Ainsi que des fruits appendus.

Quand la mort vint une fatale année,
Et qu'au cercueil on eut mis ses amours, —
Se dépouilla la guirlande fanée, —
Mais elle la portait toujours.

Et la portait à son heure dernière
Quand d'ici-bas on n'entend plus les bruits —
Lors la guirlande eut sa parure entière :
Des feuilles, des fleurs et des fruits.



Enfant aux beaux grands yeux sereins
Dessous un églantier assise,
Et chantant de petits refrains
Tandis que le soleil s'amuse avec la brise.

Jeune fille au corsage fin
Auprès d'une fontaine ombreuse,
Sur l'épagneul passant la main
Pour cacher sa rougeur à la voix amoureuse.

Heureuse mère ayant en rond
 Son essaim de blanches fillettes,
 Et souriant que de son front
 Le printemps soit passé sur ces joyeuses têtes.

Vieille dame auprès d'un grand feu,
 Lisant des lettres du jeune âge,
 Et se rappelant peu à peu
 L'églantier, la fontaine, et mainte chère image.

LA VEILLÉE INTERROMPUE

Étaient assis autour de l'âtre
 Le fermier, la fermière et leurs enfants en rond ;
 Allait, courait maint jeu folâtre....
 Et le vent aux volets jetait des grains de plomb.

Chut ! voilà qu'une main tâtonne,
 Et puis discrètement frappe deux légers coups :
 — « Amis, la force m'abandonne,
 Pour l'amour du Seigneur tirez-moi les verrous.

« L'hospitalité je demande.
 Je suis infirme et vieux, et n'ai rien pour payer.
 La grêle laboure la lande,
 Et de battre mon cœur allait presque oublier. » —

Et le fermier ouvrit bien vite,
 Et plaça le vieillard au fauteuil le plus gros ;
 Et, sans tarder, dans la marmite
 On entendit le chant de quelques bons morceaux.

Et les enfants lui réchauffèrent
 Dans leurs petites mains ses pauvres doigts tremblants,
 Et les plus grands le décoiffèrent
 Du givre qui faisait ses cheveux deux fois blancs.

C'en était fait des jeux, du rire,
 Et du joyeux éclat à l'éclat répondant....
 Et néanmoins, à vrai le dire,
 Ils se sentaient encor bien plus heureux qu'avant.

LE SPECTRE. (*)

Dans un sentier désert une dame attardée,
 Pour gagner sa demeure, en hâte cheminait :
 A son pas inégal, sa marche saccadée,
 Sans peine on eût pu voir que la peur la tenait.

Le logis était loin. Depuis une heure entière
 Les essaims de corbeaux étaient juchés aux bois.
 Le sentier traversait une ancienne carrière,
 Puis tombait au vallon par des ravins étroits.

Et la nuit descendait plus humide et plus dense,
 Et des ombres parfois des troncs se détachaient...
 Et voilà — tout à coup — en étrange cadence —
 Elle entendit des pieds qui derrière marchaient.

Elle s'arrête — et *lui* tout comme elle s'arrête....
 Elle part — il la suit, approchant peu à peu....

(*) Sujet anglais « The Ghost ».

La pauvre dame sent que s'égare sa tête,
 Et dans son grand effroi se recommande à Dieu.
 Fléchissent ses genoux, et, pantelante, en nage,
 Il lui semble déjà de l'avoir sur le dos....
 L'extrême peur lui donne un instant de courage,
 Elle se tourne—et voit—un monstre aux grands naseaux !

Elle reprend sa course — elle vole — elle arrive —
 Elle frappe un grand coup et là s'évanouit....
 Un flambeau dans la main, en alarme bien vive,
 Son époux accouru regarde dans la nuit.

Et voici ! dans le rond que traçait la lumière
 Le fantôme apparut dans toute son horreur !....
 Le petit d'une ânesse avait perdu sa mère,
 Et, voyant cette dame, avait suivi, joueur.

L'étranger fut reçu pour la nuit, comme on pense, —
 Un peu d'or l'acheta dès le matin suivant ;
 Le Monstre fut heureux, vécut longue existence,
 Et l'histoire est restée, et l'on en rit souvent.

BERCEUSES.

Do do, qu'est-ce qui pleure,
 Comme cela ?
 Do do, petit, c'est l'heure,
 Ta mère est là.

Do do sur la coudrette,
 Dans les sillons,
 Do do la pâquerette,
 Les papillons.

Do do l'abeille vive,
 Travail fini ;
 Do do sur chaque rive,
 Dans chaque nid.

Do do les choses belles
 Jusqu'au matin ;
 Do do fais donc comme elles,
 Mon chérubin.

* *

Dors, mon beau garçon, dors !
 On s'agite le jour et la nuit on repose.
 Apprends-le de bonne heure, et que ton âme éclore
 Dans un robuste corps ;
 Fais-toi le bras nerveux et la taille élancée,
 Rapide à l'action et prompt à la pensée....
 Dors, mon beau garçon, dors !

Dors, mon beau garçon, dors !
 Je ne veux pas d'un fils qu'un chacun froisse et trichie,
 Qui regarde jouir le puissant et le riche,
 Et qui pleure dehors ;
 Non, je veux que mon homme ait un air de bataille,
 Que le premier il ose et le premier qu'il aille....
 Dors, mon beau garçon, dors !

Dors, mon beau garçon, dors !
 Je veux qu'il soit de ceux qui dans l'œuvre du monde
 Laissent d'eux pour longtemps une trace féconde,
 Sans haine et sans remords ;

Qu'il soit bien plein de vie — et qu'il en sache extraire
Pour regarder *là-haut* et pour aider son frère...

Dors, mon beau garçon, dors!

RONDE DES SAISONS

Qu'il fait bon dans l'aubépine,
Lorsque Mai reluit (*bis*),
Courir pour guetter la mine
Du coucou qui fuit (*bis*).
En rond, en rond, tous les enfants!
Aimons, dansons, soyons contents!

Qu'il fait bon quand le ciel brûle
Rôder dans les bois (*bis*),
Ou chasser sur l'eau la bulle
Qui se perd aux doigts (*bis*).

En rond, en rond, tous les enfants!
Aimons, dansons, soyons contents!

Qu'il fait bon quand vient l'automne
Aller au verger (*bis*),
Et prendre ce qu'on nous donne,
Et le partager (*bis*).

En rond, en rond, tous les enfants!
Aimons, dansons, soyons contents!

Qu'il fait bon alors qu'il gèle
Être au coin du feu (*bis*),
Lire quelque histoire belle,
Ou se joindre au jeu (*bis*).

En rond, en rond, tous les enfants!
Aimons, dansons, soyons contents!

On est heureux à notre âge
Dans chaque saison (*bis*),
Quand un enfant est bien sage
Il fait toujours bon (*bis*) !

En rond, en rond, tous les enfants!
Aimons, dansons, soyons contents!

ALPHABET.

Aimer est un doux mot dans tout vocabulaire, —
Il n'est rien de meilleur au système solaire.

Beaucoup lire au hasard ne fait pas l'esprit juste;
Autant manger beaucoup pour devenir robuste.

Celui dont le flatteur sait captiver l'oreille
Ne vaut pas mieux lui-même — ou ce serait merveille.

D'avouer votre tort qu'il ne vous soit amer:
C'est dire qu'aujourd'hui vous valez mieux qu'hier.

Étreins ferme une ortie — et ne blessa pas.
Ainsi difficultés et chagrins et tracas.

Faute d'être discret on perd à la balance :
Savoir est — pédantisme, esprit — impertinence.

Gardez-vous de tromper, fût-ce en part la meilleure :
Votre objet peut manquer, le mensonge demeure.

Hâtez-vous de tenir quand vous avez promis ;
Promettez moins souvent, et sûr de vos outils.

Il faut garder au cœur le bien qu'on a reçu :
L'ingrat est si vilain qu'il est vite aperçu.

Jouer pour un enjeu c'est perdre de moitié :
Le cœur se dévernit, se corrompt l'amitié.

Kyrielle, oraisons, sont de moindre importance
Que bonté, que pardon, que large tolérance.

Le soleil ne se doit coucher sur la vengeance ;
Qu'il ne se lève point sur trop de confiance.

Mauvaise compagnie en l'âme met sa trace,
Ainsi que le tabac aux habits, quoi qu'on fasse.

Nous enseignent les fleurs comment de la poussière
Peut porter à la fois et parfum et lumière.

Offrez ce que d'avoir vous-même avez envie :
Voulez-vous tout un cœur ? donnez toute une vie.

Profite en même temps et gagne des deux bouts :
Vois l'exemple du sage et les fautes des fous.

Quoi qu'il puisse arriver pour ébranler ma foi,
Encor croirais-je au bien en le sentant en moi.

Rabattez-en souvent en dépit de vous-même :
Véritable sagesse a peur de tout extrême.

Science est le beau nom d'une figure sainte :
Elle donne et sourit — n'en ayez point de crainte.

Tenez pour bien certain qu'on a de vanité
En directe raison du creux d'autre côté.

Un moyen d'éviter ennuis grands et minimes :
Laissez un pas à faire, à tous, à vos intimes.

Voyez tous les côtés, les fins et les motifs.
S'appellent *préjugés* les jugements hâtifs.

X est un noble signe invitant à chercher.
N'arriverait-on pas, il est beau d'approcher.

Y peut-on contredire ? Habits et falbâlas
Recouvrent bien le sot, mais ne le cachent pas.

Zéro, moins que zéro valent les mange-pain
Qui vont toujours disant : Je le ferai demain.

Primavera y flor de Romances

CRONICA RIMADA

*Ut Silvæ foliis pronos mutantur in annos ;
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas,
Et, juvenum ritu, florent modo nata, vigentque.*
HOR.

LE CID ET LE LÉPREUX.

Rodrigue de Bivar s'était pris de serment
A la chässe du saint d'aller dévotement :
Avec vingt compagnons allègres sur la selle,
Il chevauche devers Iago de Compostelle.

Sur le chemin voilà gisant un miséreux,
Fétide au regarder et de corps tout lépreux ;
Gisait se doulousant jouxte une flaque immonde
Et clamait la merci pour Saint Jacques à la ronde.

Au nommer de celui qui tenait son serment
Rodrigue a l'étrier vidé fort prestement,
Et sans ouïr la glose emmi sa gente troupe
Il hausse le lépreux et se le met en croupe.

Chère lie il lui fait à l'auberge du soir
Et dessus l'escabeau vis à vis vient s'asseoir,
Puis, tandis qu'un chacun se heurte et s'effarouche,
Il le prend à son lit et lez à lez se couche.

Et lors que fut muette et profonde la nuit
Par la chambre soudain une forme reluit,
Vêtue en vêtements de blancheur à merveille
Et comme oncques n'en vit Rodrigue de pareille ;

Oncques ne vit Rodrigue un homme ainsi vêtu.
— « Beau sire chevalier », dit la forme, « dors-tu ? » —
Et Rodrigue répond : — « Et qui donc es toi-même,
« Car ton front dans la nuit porte leur extrême ? — »

— « Saint-Lazare je suis au séjour bienheureux,
 « Et sur la route hier tu me pris tout lépreux ;
 « Dieu t'a cherché, Rodrigue, et pour ta récompense
 « Il te baille au multiple abondante chevance.

« En bataille, en la paix, honneur grand sera tien,
 « Ton nom fera frémir le Maure et le Chrétien,
 « Nul de tes ennemis n'aura sur toi victoire,
 « Et, ton corps trépassé, reçu seras en gloire. — »

Et Rodrigue auprès soi mit les mains sans retard,
 Mais le lépreux n'était de l'une ou l'autre part, —
 Et Rodrigue adora jusqu'à l'aube fleurie
 Notre Seigneur Jésus et la dame Marie.

LE RÊVE DE DAME ALDA.

Alda la dame en la ville est assise:
 Du Chevalier c'est la gente promise;
 Filles trois cents la servent à sa guise —
 Une chacune en pareil vêtement,
 Obéissante à son commandement.

Filent fil fin cent de ces jouvencelles,
 Tissent tissus autant d'autres pucelles,
 Le remenant fait douces ritournelles
 Quand sous le dais Alda se laisse voir
 Ou qu'aux bosquets s'en vient errer le soir.

A leur musique Alda s'est endormie;
 Lors lui descend vision ennemie,
 Et pleure fort, comme onc ne pleura mie;
 Soudain s'éveille avec un cri bien haut,
 Et d'accourir jouvencelles d'un saut.

— « O dame Alda », fit pucelle chacune,
 « Quel mal ainsi votre somme importune? — »
 — « Un songe ai fait tenant male fortune, »
 Répond la dame, « et sur cet oreiller
 « Ne pourrai point à nouveau sommeiller.

« A mont étais, et là, devant ma face,
 « Aigle puissant à faucon donnait chasse;
 « Celui vient près, sous ma veste prend place;
 « Lors sur mon sein se jette l'oiseau-roi
 « Et là saisit le faucon plein d'effroi;

« Et pour ce faire il déchira ma veste,
 « Et de son bec grandement rouge et preste
 « Allait, allait, tant que plume ne reste, —
 « Et le faucon cris véhéments criait.....
 « Dites, que veut rêve tant inquiet? — »

— « Ton rêve est beau, » fit chère jouvencelle.
 « Le mont, moustier de Saint-Denis s'appelle,
 « Et toi-même es le faucon à court d'aile;
 « En l'oiseau-roi qui s'abat sur ton sein,
 « Connais, Alda, ton aimé Paladin.

« Sais-tu donc point qu'il défera ta veste,
 « Et que d'Espagne il va revenir preste,
 « Et tout prendra que plus rien ne te reste?
 « Adonc, ne crains, écarte noir ennui,
 « Ton fiancé retourne ce jour d'huy. » —

— « Si lire as su mon songe avec prudence, »
 Alda répond, « guerdon à suffisance
 « Ne te faudra, ni du cœur remembrance. » —
 Mais jouvencelle au rêve bien ne lut,
 Comme au matin dolent il apparut.

Car dans la nuit était venu message,
 Et messenger avait pâle visage,
 Et destrier ne pouvait davantage...
 Et moult on pleure en la chambre, aux préaux —
 Roland, Roland est mort à Roncevaux.

LE TRIBUT DES VIERGES.

Ramire un jour tenait son grand conseil
 Et sis était en pompeux appareil:
 Soudain parut à l'huis une pucelle
 De blanc vêtue et de prestance belle,

Qui vint devers et dit: — « Très chrétien roi —
 « Ne sais vraiment si ce nommer te doi,
 « Car très chrétien le royaume est sans doute
 « Lors que céans cœur de païen m'écoute,

« Qui de payer au roi Maure consent,
 « En vil dessus, vierges d'Espagne cent;
 « Ainsi qu'il est, donne chaque Espagnole
 « Deux ou trois preux contre Sainte-Parole.

« De guerroyer ores si vous tient peur
 « Contre ennemis de Dieu notre Sauveur,
 « Que soit ouïe en Léon la nouvelle
 « Qu'hommes n'ont plus courage de pucelle. » —

Ce dit, Ramire et nobles envoyés
 D'un seul ressort se dressèrent en pieds,
 Jurant que vint quelconque malechance
 Tribut honteux faillirait à partance.

Levé des vents, le mot du roi partit
 Et chacun mont même cri répondit;
 De toute part accourt chrétienne lance
 En bel arroi comme en bonne fiance.

Et fut drument le païen déconfit,
 Car bon Saint-Jacque en le combat saillit,
 Sur coursier blanc, dans sa cote de maille, —
 Au vil tribut mit fin cette bataille.

Et le haut fait gît dûment rappelé
 En bon écrit du sceau du roi scellé,
 Octroyant blé, vin, largesse annuelle
 Pour conforter moustier à Compostelle.

LAI DU MATIN DE LA SAINT-JEAN.

Ça, venez, jouvencelles,
Le bon Saint-Jean servir;
Du matin blancheurs belles
Sont au Guadalquivir.

Venez, venez, les prés sont verdelets,
En les rameaux jacent les oiselets,
Se mettent fleurs odorants mantelets ;
Cueillons vite aubépine,
Trèfles, lis et jasmins —
Soleil qui s'avoisine
Ardrà moult les chemins.

Venez, venez, frais chapelets tressons
Tant qu'est rosée à largesse aux buissons,
Et les cheveux l'une à l'autre enlaçons ;
Si rosée alme tarde
Aux chapelets un temps,
Le bon Saint-Jean nous garde,
Avons garçons constants.

Venez, venez, quérons le blanc béliér,
L'atournons bel de couronne et collier,
Et tressautant l'entourons au hallier ;
Si cornes il ne darde
Aux danses, aux chansons,
Le bon Saint-Jean nous garde,
Avons constants garçons.

Venez, venez, pucelles,
Le bon Saint-Jean servir,
Du matin blancheurs belles
Sont au Guadalquivir.

LE MARIAGE DU CID.

A Burgos, la cité belle,
Où logeait le roi Fernand,
S'en vient noble damoiselle
Et lui parle incontinent :
— « Ci voyez dona Ximène,
« Fille du comte Gomaz,
« Celui que le Capitaine
« A mis naguère à trépas.

« Don Rodrigue occit mon père,
« Mais ce ne fut vilement :
« L'a mis par l'épée en terre,
« Par combat, loyalement.
« Ce Rodrigue, gentil Sire,
« Je requiers pour mon seigneur,
« Pour mari je le désire
« Et l'aurais à moult honneur.

« Le mari que vous demande
« C'est le Cid Campéador,
« Lui qui déconfit la bande
« Des cinq rois païens d'accord.

« Pardonner Dieu notre Sire
 « Tient en grand contentement:
 « Pour le mal mon père occire
 « Ai merci dévotement. — »

Eut liesse en le visage
 Don Fernand à ce propos;
 De sa main écrit message
 Et le mande sans repos.
 Quand ce que le roi lui conte
 Eut appris le chevalier,
 Sur Baviègue preste il monte,
 Son fidèle destrier.

Tôt se range emmi sa troupe :
 Nobles cavaliers trois cents,
 Sur coursiers à belle croupe,
 Et d'armure éblouissants.
 Par le sang Dieu ! fut grand'joie
 Pareils vêtus de les voir,
 Tout d'un amble prenant voie
 Pour faire à seigneur devoir.

A rencontre dans la plaine
 Chevaucha le roi Fernand,
 Et dit — « Salut, capitaine !
 « Bienvenue à tout venant !
 « Bon Rodrigue, pour ta femme
 « Prends la fille de Gomaz,
 « En aurai plaisir en l'âme,
 « Et chevance encore auras. — »

— « Votre plaisir me dirige, »
 Rodrigue répond au roi,
 « Suis en tout votre homme-lige,
 « Faites que voudrez de moi. — »
 Mais quand il vit le visage
 De la dame tant à gré,
 Eut record du grand dommage
 Qu'elle avait tant enduré;

Et se tenait devant elle,
 Rouge, blême, et très tremblant.
 — « Droit l'ai fait, non par cautelle, »
 Dit enfin d'un air dolent,
 « Mais puisqu'homme ai mis en terre
 « Pour la coulpe un homme dois,
 « Adonc, en lieu de ton père,
 « Honoré mari reçois. » —

Tôt le roi dit qu'on apprête
 Manoir où faisait séjour.
 Quand venue enfin la fête
 Sort l'évêque en saint atour;
 Ruy Diaz s'en vient ensuite
 Et les preux en riche arroi,
 Mais ne peuvent aller vite
 Pour l'accours en grand émoi.

Car la route tant que dure
 Des merveilles à foison :
 D'abord arche de verdure
 Joignant maison à maison,

Et dessus boucliers, heaumes,
Et force objets appendus,
Pris aux mauresques royaumes
Qu'avait le Cid combattus.

Et si long que va la voie
Jones et rameaux d'olivier,
Et tout logis qui côtoie
A façon de s'égayer :
Couvrent murs tapisseries,
Et pignons ont mantelets,
Et dames des galeries
Jettent fleurs en chapelets.

Fiers taureaux ne se font faute
Avec beaux caparaçons ;
A l'entour, en clameur haute,
Vont courant petits garçons.
Sur ânon le fou détale
Avec force tours de reins,
Gente troupe à plaisir balle
En agitant tambourins.

Messer diable est de la route,
Un Lucifer point déchu :
Ongles sort, des cornes boute,
Frisque volte au pied fourchu.
Fut gagé, bien par aubaine,
Pour vingt-cinq maravédis ;
Le voir met chacun en peine
De gagner le paradis.

Par la main du roi conduite,
Ximène apparaît enfin ;
Puis la reine et noble suite,
En hermine, en velours fin.
Sur l'épousée, où que passe,
Pleuvent dru jeunes épis ---
Si que le roi les ramasse
Quand aux seins restent tapis.

GARIN L'AMIRAL.

Néfasté fut le lieu de Ronceval,
Maudissez-le, vous tous hommes de France :
Y git maint preux percé du coup fatal,
Rompue y git de l'empereur la lance.
Or parmi ceux qui là vinrent à mal
Entends conter de Garin l'amiral,
Occis non pas, mais plus en malechance,

Car là fut pris. Et requirent le sort
Sept rois félons à sept fois de reprise,
Et Marlotès (ainsi va le rapport)
Gagna sept fois en merveilleuse guise ;
Et Marlotès en eut grand réconfort
Car le captif il estime bien fort,
Oui, plus que gemme arabe il le prise.

Devers sa tente aussitôt l'attira,
Lui fit banquet et tint cette devise :
— « Sers Mahomet, Garin, et lors sera
« Entre nous deux grande amour et franchise.

« Deux filles j'ai : l'une te servira,
 « L'autre plus belle en ton lit couchera —
 « Tout ce que veux déclare sans feintise. » —

Et vitelement repart le chrétien preux :
 — « A Dieu ne plaise et la dame Marie
 « Que je fasse onc manquement à mes vœux
 « Et que commette envers Christ félonie.
 « En France ai femme, en Espagne n'en veux ;
 « Adonc, roi Maure, il n'est entre nous deux
 « Lien aucun, pour gain ni courtoisie. » —

Sur ce le roi n'eut mot à s'écrier,
 Mais lui trembla le poil en ire grande ;
 De le tenir en caveau meurtrier
 A ses suppôts seulement il commande.
 Là pieds et mains il lui fait tôt lier,
 Que n'ait épée et que n'ait destrier,
 Et qu'à merci le chrétien ne s'attende.

Mais trois fois l'an sort de captivité
 Et le ciel bleu rencontre sa prunelle, —
 Comme Samson il est dehors jeté
 En raillerie à mauresque séquelle :
 A Pâque sainte, à la Nativité,
 Aussi le jour de grand'solennité
 Lors que de fleurs s'atourne la pucelle.

Trois ans entiers de sorte on voit passer,
 Et revenue est de Saint-Jean la fête :
 Maures, chrétiens, à l'envi vont presser,
 Et pour la jouête un chacun tôt s'apprête.

Et Marlotès un écu fait dresser,
 Offre loyer à qui l'ira percer —
 Mais ne peut nul atteindre à si haut faîte.

A Marlotès monte pâleur au front
 Et lui frémit la barbe en ire grande ;
 Partent hérauts vers toute part en rond
 Haut proclamer ce que le roi commande :
 — « Oyez, oyez, hommes ne mangeront,
 « Oyez, oyez, enfants ne tetteront,
 « Que notre écu du faîte ne descende. » —

Le son de trompe et la rumeur des voix
 Jusqu'à Garin arrivent dans sa voûte,
 Et se dit-il : — « Devers mari de choix
 « De Marlotès va la fille sans doute ;
 « Ou bien venu quelqu'un de ces jours trois
 « Lors que parmi sons aigus, grands émois,
 « En raillerie au vil peuple on me boute. » —

Le tourne-clefs sur ce lui vient conter :
 — « De Jean-Baptiste est solennité grande ;
 « A fait le roi son écu haut giter,
 « Et le fêrir avec lance il commande.
 « Mais nul ne peut. Les hommes banqueter
 « Ne veut le roi, ni les enfants tetter,
 « Que cet écu du faîte ne descende. » —

— « Equipez-moi » répond le chevalier,
 « Un seul moment ainsi que vins de France,
 « Et montez-moi sur mon vieux destrier,
 « Et rendez-moi de Ronceval la lance ;

« Tôt un chacun s'en ira festoyer,
 « Et tôt du roi tiendrai le beau loyer —
 « Mais si défaux, la mort me récompense. » —

Le tourne-clefs sur ce met son manteau
 Et porte au roi ce que Garin désire.
 — « Soit le coquard tiré de son caveau, »
 Quittant courroux le roi se plait à dire ;
 « N'a son coursier que les os et la peau,
 « La rouille tient ses armes au poteau —
 « Equipez-le, car ce jour sied de rire. » —

Lors on le vêt de sa cotte d'acier ,
 De ses cuissards et de tout l'assemblage,
 On va sa lance au poteau délier,
 On met le heaume à son pâle visage ;
 On va quérir son chenu destrier,
 On l'arme en guerre, on lui met étrier —
 Et les voilà dans leur vieil équipage.

Furent grands cris et le roi rit bien haut
 Car le cheval ruait de belle sorte ;
 Lui dit Garin à l'oreille un seul mot,
 Incontinent comme agneau se comporte ;
 Et prestement il l'enfourche d'un saut,
 Le roi devant il s'arrête bientôt,
 Et tôt lui fait obéissance accorte.

— « Salut, salut, chevalier très-chrétien ! »
 Dit l'autre, et là de rire recommence....
 Le preux alors, sans plus long entretien,
 Met en arrêt et court sus de la lance ;

D'un coup le cœur il lui perce fort bien,
 Puis foule aux pieds le turban du païen, —
 Fuis, fuis, Garin, vers le pays de France !

LE MARIAGE DE DONA THÉRÈSE.

Alphonse roi, cinquième du nom,
 Portait couronne aux états de Léon
 Alors qu'on vit mauresque chevauchée,
 Superbement vêtue et harnachée,
 Et qui venait requerre en cet arroi
 Dona Thérèse et propre sœur du roi
 Pour le seigneur tout-puissant à Tolède.
 Et comme Alphonse avait usé de l'aide
 Du roi païen (Abdallah se nommant),
 A la male heure il fit consentement.
 Eut grand doulour chrétienne damoiselle
 Lors qu'il fallut ouïr cette nouvelle :
 Moult tendrement son frère elle implora,
 Et nuit et jour chaudes larmes pleura.
 — « Irai-je, moi, chrétienne damoiselle,
 « En lit païen, » gémissant disait-elle,
 « Abandonnant ce qu'ai cher en ce lieu
 « Pour l'ennemi de Sire notre Dieu ? » —
 Mais rien n'y put. Craignait de faire offense
 Le roi son frère, et perdre l'alliance.
 Au demeurant la dame il confortait
 De maints devis, et d'abord lui contait
 Qu'avait désir le païen du baptême,
 Qu'il irait à gloire de Dieu même.

Ce néanmoins, le tient à repentir
La jouvencelle, et ne veut du partir;
Mais quoi que dise et combien que larmoie,
Au jour prédit faut-il se mettre en voie.

Quand Abdallah le cortège entendit
Du trône d'or en hâte descendit;
Voyant la dame en beauté tant parfaite
Lui parla doux et fit mainte requête,
Dans le bosquet près d'elle vint s'asseoir —
Bref, ne pouvait se lasser de la voir.
Si bien que fut pucelle désirée
De folle amour, et noce célébrée
Sans point chômer, en joie et carrousels,
Aubades force et force ménestrels,
Aussi banquet sur vaisselle dorée,
Et fort avant dans la nuit de durée,
Et quand on eut bellement ripaillé
Et que fut hors un chacun convié,
Comme est prescrit aux mauresques doctrines
La mariée on porta sous courtines.
Incontinent le païen amoureux
S'en vint de ça, tout flamme et désireux:
— « Arrière, arrière, » en effroi lui dit-elle,
« Ne souille point chrétienne damoiselle;
« Quand baptisé de l'eau sainte seras
« Lors te pourrai recevoir dans mes bras;
« Maure, prends garde et ne fais violence
« Ou te querra la divine vengeance;
« Va de céans ta luxure cacher
« Et ne nous fais mortellement pécher. — »

Mais lui s'en rit comme de bagatelle
Ou de propos coutumier à pucelle;
Ce ne lui chaut, et bien pour son malheur
La força-t-il, et lui ravit sa fleur.....

L'ange (celui qui la tient en sa garde)
S'en vient en ire, aucunement ne tarde,
Et (le païen ce faire ne voyant)
De gaine il tire un glaive flamboyant
Avec sa dextre, et de la pointe il touche
Jambes et bras au roi dessus la couche,
Etendu près la dame gémissant:
Un mal subit dans les os lui descend,
Et le matin, perclus de chaque membre,
Comme un reptile il se traîne en la chambre.

Lors fait venir Abdallah ses barons
Et leur dît-il: — « D'or fin vos ceinturons
« Vite emplissez, de gemmes tant qu'il tienne,
« Et convoyez cette dame chrétienne
« En son pays qu'elle a si fort à gré —
« Ça, mieux que l'amble, autrement je mourrai. — »

Si firent-ils, et sans arrêter guère.
Au retourner la dame chez son frère
Ne voulut point derechef demeurer:
Lieux de liesse au malheur font pleurer.
Se met un voile; en sainte confrérie
Jusqu'à sa mort, inconnue elle prie.

LES BOUCLES D'OREILLES DE ZARA.

A Grenade la belle
Est fontaine à l'écart, —
Penchée à la margelle
La fille d'Albuhar :

— « Mes pendants, mes pendants, ils sont là, dans l'eau froide —

« Le puits est bien profond et la pierre est bien roide —

« Il me les a donnés, vers Tunis s'en allant,

« Pour que je pense à lui, n'écoute aucun galant,

« Un beau soir qu'enlacés nous venions par les treilles

« Et qu'ici m'embrassa —

« Ah, mes boucles d'oreilles !

« Que dirai-je à Moussa ?

« C'étaient des perles belles,

« Belles comme le jour —

« Un blanc duvet sur elles,

« Du blanc argent autour....

« Il dira : De l'or faux aurait eu bienséance,

« Ou le jaspe, ou l'onix, d'infidèle nuance....

« Il dira qu'un menteur rubis ou diamant

« Aurait fait, lui lointain, un plus juste ornement —

« Qu'il faut à cœur changeant donner gemmes pareilles,

« Qu'un chacun sait cela —

« Ah, mes boucles d'oreilles !

« Que dirai-je à Moussa ?

« Ah ! méchante fontaine,

« Ne t'ai fait prou ni peu

« Pour te rire à ma peine

« Avec ton sombre œil bleu....

« Il dira qu'au marché Zara fit la coquette,

« Dira que je me suis laissé conter fleurette,

« Dira qu'une autre main agaçant mes cheveux

« A fait choir quelque part les pendants malheureux, —

« Qu'un beau Maure peut-être est venu par les treilles

« Et qu'ici m'embrassa —

« Ah, mes boucles d'oreilles !

« Que dirai-je à Moussa ?

« Ah ! fontaine méchante,

« Tu sais bien tout le vrai ;

« Sois tout à fait contente,

« Car tout je lui dirai.

« Je lui dirai qu'un jour ici j'étais seulette,

« Et que je les tenais dans ma main indiscreète,

« Et que, parti de moi, — sais-je comment cela —

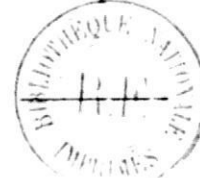
« Mon penser sur la mer près de lui s'envola,

« Et que tandis qu'ainsi voyageait mon doux somme

« Le cher trésor glissa

« Dans le puits profond comme

« Mon amour pour Moussa.



Ambiances

AMBIANCES. (*)

Le dieu, le dieu toujours là.
Hélios, hélios, la gloire qui jaillit
Sur les monts embués là-bas,
Sur l'eau vaste qui git —
D'étincelant grouillement criblée ;
Et c'est avec peine
Si j'entends l'haleine
De la grande ensommeillée —
Dans les remous tout petits,
Léger clapotis
Contre la barque amarrée.....

Le palmier alangui
Découpe son ombrelle pennée
Au céruléen
Cru, profond, sans fin.....
Ainsi qu'un géant las
L'eucalyptus laisse pendre ses bras
Sur un cercle semé de sueur odorante.....
Les oliviers rêveurs se panachent, s'argentent,
Tant la flamme est versée à pleins bords, —

(*) Quand la *méprise* révolutionnaire s'est mise à passer avec grand bruit sur le chemin de la poésie française, je l'ai regardée comme tout le monde. Dans mon désir intense de tout apprendre, de tout essayer — ces *Glans* de ma jeunesse lointaine en font foi, n'est-ce pas ? — j'ai été jusqu'à mettre à l'épreuve, avec modération et par manière de *lusus*, quelques-uns des enseignements de la tapageuse pleiade. La pièce *Ambiances* — un sujet que j'ai pourtant bien à cœur — est ce que je retrouve de moins mauvais dans le genre déclanché. Qu'on me pardonne après leur avoir pardonné.

La métrique traditionnelle suffit. C'est le *souffle* qui manque.

Et hors la feuille drue et les touffes candides
Les hespérides
A l'or d'en haut répondent par de l'or....

Mais que nous vienne avril ou juin ou décembre,
Toujours belle et la même, ô nature —
Faussement tendre :
Car en quel lieu et quel jour nous allions,
Et quels yeux et quel cœur nous ayons —
Toujours, toujours l'immuable verdure,
Toujours et toujours ces rayons....
Belle à magie, et tant fidèle
Que cruelle ;
Ta dure sérénité me lasse, m'épouvante —
Je ne suis rien pour toi qu'un enfant importun —
Tu te tais, mais je sens, splendide indifférente.
C'est trop d'ivresse inconsciente,
C'est trop de froideur délirante,
Trop de lumen muet, de permanents parfums.

O mon septentrion, —
Ici homme je suis, le rejeton
Pétri à l'image des choses.
Je relève le front
Et j'ose
Fixer tes ciels divers, agités ou tranquilles
Comme mon cœur changeant et mon penser mobile
Le ciel vit, il se meut,
Et s'allume et s'éteint la colline et la plaine
Ainsi qu'un battement de paupières humaines....

Le ciel vit, il se meut :
Sera-t-il gris, sera-t-il bleu,
C'est l'incertain
Demain —
Tout comme il en sera de ma vie incertaine....
S'il me jette, assombri, rayure vive ou lente,
Je le prends en merci de quelque humeur dolente ;
Si l'exquis badigeon de l'est à l'ouest se pose,
J'éprouve mieux le bien et la femme et les roses....
Et lorsqu'il est d'airain et sa terre de marbre,
Que l'air
Coupe la chair
Comme un sabre —
Viennent à moi, par milliers plus nombreux,
Mes meurtris, mes douloureux,
Tous ces naufragés
Des vents mauvais du mal que l'homme seul ordonne —
Et je leur donne
L'immense et l'impuissant soupir que j'ai....

Mais voici la mignonne,
La belle du berger, —
Voici de faibles matines qui sonnent :
Assez sommeillé,
Travaillez, priez....
Puis comme un chuchotis qui frôle
Les niveaux, les déclins,
Les sinus des chemins,
Et les premiers souffles tièdes volent —

Pâles séraphins,
Ailes de satin.....
Les chers sauvageons,
Colorés embryons,
Se penchent sur la motte amie —
Lui bégayent l'éclosion
De la mort à la vie, —
Des matines aussi tintent alors en moi,
Et dans le for du doute il rentre un peu de foi.....

.
Le chuchotis si frêle,
Si frêle tout d'abord,
Sous la pédale solennelle
Deviens voix, puis clamants accords
D'orgues, envahissant jusques aux bords
Les horizons radieux.....
Sous les arpèges de feu
Les épis mystérieux
Courbent leurs têtes denses, —
Frères, descendants, aïeux,
Quand viendra la moisson de la longue espérance ?

O mon septentrion, —
L'eau verte qui bondit sous le fouet de la houle,
S'agrippe aux rocs dont l'écume découle,
C'est la colère, la haine au sein
Contre quiconque attende, abuse, opprime, —
Et quand au matin
Sur la grève a repris la cadence et la rime,
Le patient pardon est de retour..... —

Et c'est aussi, en d'autres jours,
L'apaisement qui suit les orages d'amour.....

Septentrion aimé, tu m'enlèves, m'enchantes,
Avec tes avatars de calmes, de tourmentes,
Tes combats, ton labeur, tes bonheurs —
Tel un poète que hantent
Les rêves alternés pour l'œuvre de splendeur.....
De toi je me pénètre, en toi je m'incorpore.
Ton divin est plus près. J'adore
Ton sourire, ta joie, tes tristesses, tes drames,
Car ton âme est mon âme.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.

ARIA.

Fuite d'Egypte	1
Salut à l'île	6
Clio.	9
A quoi je rêve	10
Retour	13
Lugubriter	15
Stances.	17
Après trois sonates.	20
Mardi-Gras	21
Souvenir d'une Exposition Universelle	24
Coq-à-l'Ane arithmétique.	30

LIEDER.

Les fileuses.	37
Aimez toujours	38
Tu te plains que je n'aime pas	38
Mon Egérie	39
Oil ou Nenni ?	40
La Pomme	40
Combien j'aimais je ne puis dire	41
Aimez un frais visage	42
Le Second Anneau	43
Vision	44
Mon cœur est une abeille.	45
Aujourd'hui et demain	46
J'ai deux perles.	47
La Voile.	48
Petite Emilie	48
M'amie	49
J'ai dans mon âme	50
Philosophie.	51
Devinez	52
Jour de pluie	53
L'anneau brisé	54
Les deux boucles	55
Le petit aveugle.	56
L'orgueilleuse	57
La femme du forçat	58
Minuit tinte au clocher.	59

DEBRIS D'HERBIER JAUNI.

L'Œillet blanc.	63
Snowdon	67
Elle apportait un gros bouquet	71
Elle a la figure trop ronde	72
Comme les blonds épis	74

Rappelle-toi la bonne étoile	75
Quoi, me quitter ainsi !	76
Elle est morte	78
Cheveux flottants	78
Ses cheveux sont d'or	80
Entre chien et loup.	81
Ne m'aime pas	82
Enfant, vous m'avez vu pleurer	82
Eh quoi ! c'est tout de bon	83
Elle est partie	84
Elle est grande, elle est blonde	85
Pour vivre encore	85
Dans un enclos j'ai pris	86
Laissez-moi, mon enfant.	87
Quand je l'ai connue.	88
Aimer ! Aimer !	89
En vérité, je vous le dis	90

ALTER ME

Avant-Propos	93
Le tableau voilé à Saïs	97
Le pèlerinage de Childe Harold	101
Le paradis et la Péri	107
Le Cerbeau.	118
A une alouette des champs	124
A une marguerite des montagnes.	128
Le Sifflet	131
Le chant de la chemise	135
Le cri des enfants	138
La sagesse de Caron	140
L'histoire du Chapeau	142
Chloris.	145
Les deux lots	149
Marie Stuart	152
Jules César.	161
Richard II	167
Le roi Jean.	169
Hamlet.	177
Point du jour	180
Encore un gobelet	181
Je voudrais être un enfant sans souci	182
Nous étions vingt	184
Le partage du monde	186
Fragment.	188
Ami, tu connais bien les charmes	190
Trois pêcheurs s'en allaient	191
Charivari	192
Le miroir magique	194
Le train des choses	195

Fragment d'un manuscrit arabe	197
Dilemme.	199
Guérison.	199
Puck	200
La foire.	201
Le roi qui ne pouvait dormir.	203
Mascarade	211
<i>FABLES.</i>	
Le moineau et le rossignol	235
Les deux voix	235
Les deux bouquets	236
L'artiste et ses critiques	237
La poule et l'abeille	238
Le coucou et le sansonnet	239
L'ours savant	240
Les deux chevaux	241
Le château de cartes	242
Le conseil	242
La goutte d'eau	243
Le lièvre et ses amis	244
Le vautour et ses petits	246
<i>INFANTILIA.</i>	
Les petits paresseux	251
L'étoile.	252
L'agneau blanc.	253
L'alouette.	254
Les méchants garçons	255
Un désir	255
L'orgueilleux	256
La grande bataille	257
Mouron-Rouge	259
Nous sommes sept	261
Autre et même	262
La veillée interrompue	264
Le spectre	265
Berceuses	266
Ronde des saisons	268
Alphabet	269
<i>PRIMAVERA Y FLOR DE ROMANCES.</i>	
Le Cid et le lépreux	275
Le rêve de dame Alda	276
Le tribut des vierges	278
Lai du matin de la Saint-Jean	280
Le mariage du Cid	281
Garin l'amiral	285
Le mariage de dona Thérèse	289
Les boucles d'oreilles de Zara	292
<i>AMBLANCES</i>	297



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01455675 9